

WALTER B. HARRIS

# LE MAROC DISPARU

ANECDOTES SUR LA VIE INTIME  
DE MOULAY HAFID, DE MOULAY ABD EL AZIZ  
ET DE RAISSOULI

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PAUL ODINOT

*avec une préface du*

GÉNÉRAL GOURAUD

*et une introduction de M. MICHAUX-BELLAIRE*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

*Tous droits réservés*

Bibliothèque Maison de l'Orient



158328

## PRÉFACE

---

*Le vieux Maroc n'est plus guère connu aujourd'hui, et rares sont ceux qui, y ayant longtemps vécu bien avant le protectorat, peuvent comme M. Harris le faire revivre à nos yeux.*

*Le livre du capitaine Odinet fera connaître aux Français d'aujourd'hui, tel qu'il fut avant l'influence française, le pays où tant de colons et de voyageurs vivent maintenant tranquillement et même confortablement.*

*Le premier sentiment du lecteur, après avoir suivi les événements et goûté les anecdotes si amusantes et caractéristiques du Maroc disparu, sera certainement l'étonnement d'une si brusque et heureuse transformation d'un aussi vieil empire.*

*Un grand chef français a su mettre de l'ordre où il n'y avait qu'arbitraire et gabegie et transformer un pays anarchique et divisé en un empire nouveau gardant ses anciennes coutumes, son caractère, son art propre, mais méthodiquement gouverné et partant prospère.*

*Que le maréchal Lyautoy, par l'habileté de ses réformes, son génie, son prestige personnel, ait pu endiguer la révolution inévitable, et instaurer un gouvernement solide pour le plus grand bien-être du Maroc et le plus grand honneur*

*de la France, voilà le plus merveilleux épilogue du Maroc disparu.*

*De faire cette constatation dans une préface n'enlève rien de la saveur du récit si habilement traduit par le capitaine Odinet, et fait mieux comprendre encore la richesse matérielle et morale qu'est pour la France le protectorat du Maroc.*

GOURAUD.

---

Mon cher capitaine,

Vous avez bien voulu me communiquer votre traduction de *Marocco that Was*, « le Maroc disparu », par M. Walter B. Harris.

Je l'ai lue avec le plus grand plaisir et je vous suis très reconnaissant de m'avoir donné cette occasion de revoir un peu les années écoulées.

Venu au Maroc en 1884, j'ai vécu moi-même en effet cette période de son histoire qui se déroule entre 1887 et 1921, et j'ai vu, moi aussi, le vieux Maroc s'effondrer lentement, malgré les efforts héroïques de Moulay El-Hassan pour maintenir, entre la pression de l'Europe et le fanatisme des tribus, un équilibre impossible. Il l'a maintenu cependant pendant toute sa vie, dans sa politique extérieure, en excitant les jalousies des puissances de façon à empêcher un accord ; dans sa politique intérieure en opposant les tribus les unes aux autres et en promenant à travers le pays son parasol impérial. C'est par son propre mouvement qu'il a maintenu son autorité dans ce pays immobile, en occupant l'opinion des puissances et celle de son peuple et en arrivant à créer un désir général de *statu quo*.

La mélancolie, qui était une des caractéristiques du regard de Moulay El-Hassan et que Harris a si exactement notée, était sans doute causée par le sentiment

secret de l'impossibilité de la tâche qu'il avait entreprise.

Il se rendait compte qu'il laisserait après lui un héritage trop lourd et que tous ses habiles expédients ne pourraient plus après lui reculer l'heure des réalisations.

Il redoutait pour lui-même ces réalisations et ne voulait pas en être l'ouvrier ; il a réussi à demeurer dans l'histoire de son pays le type idéal du dernier sultan du Maroc d'autrefois, qui, vu de loin, ne manquait pas d'une certaine grandeur.

Je dis vu de loin : en effet, derrière le somptueux décor de cette apparente grandeur, combien d'abus, d'exactions, de concussions et même de crimes.

Je suis très heureux de constater combien je suis d'accord en cela aussi avec Harris et que ni l'un ni l'autre n'éprouvons une béate admiration pour ce que l'on est convenu d'appeler « le vieux Maroc ».

Que l'on conserve avec soin ses monuments et son pittoresque, mais, au nom du ciel, qu'on nous laisse tranquilles avec la poésie de ses institutions patriarcales. Ceux qui les ont vues de près savent à quoi s'en tenir, et que ce soi-disant culte du passé ne sert pas à autre chose qu'à dissimuler les regrets des faciles et honteux profits d'autrefois, avec toutes les intrigues du palais, toutes les trahisons et, pour le peuple, l'oppression et la misère.

Harris, lui aussi, se rend compte qu'il y a mieux à faire du Maroc qu'un hippodrome ou un cirque et que, de toute façon, si l'on tient absolument à conserver pour les badauds la représentation et la parade, il est indispensable de nettoyer à fond les écuries.

C'est une grande joie pour un lecteur français que de constater la belle et sympathique franchise avec laquelle un auteur anglais, connaissant bien le Maroc et l'aimant, reconnaît les progrès accomplis en si peu de temps par notre protectorat.

Sans doute, il y a beaucoup à faire encore, mais il faut, comme Harris, comme quelques autres encore qui deviennent rares et comme moi, avoir connu le Maroc d'il y a quarante ans, pour apprécier exactement l'œuvre immense qui a été accomplie, non seulement au point de vue matériel, mais moralement et socialement.

En résumé *le Maroc disparu* est une charmante histoire des dernières années du Maroc d'autrefois, semée d'anecdotes vécues et délicieusement écrites, qui en rendent la lecture agréable et facile. C'est en même temps un plaisir et un enseignement. En effet, sous sa forme élégante et souple, Harris cache une profonde philosophie de l'histoire et une force d'observation et de critique qui s'expriment toujours sans amertume et avec la plus grande courtoisie, mais parfois non sans une certaine vigueur qui plaît, parce qu'elle dit bien ce qu'elle veut dire.

Vous avez donc bien fait, mon cher capitaine, de permettre aux lecteurs français ignorant l'anglais, de profiter de l'ouvrage de M. Harris : il apprendra beaucoup à ceux qui n'ont pas connu l'ancien Maroc, il rappellera bien des souvenirs à ceux qui l'ont connu et il plaira certainement à tous.

ED. MICHAUX-BELLAIRE.

Salé, le 3 décembre 1927.

# LE MAROC DISPARU

---

## CHAPITRE PREMIER

### L'AVÈNEMENT DE MOULAY HAFID

Ce fut en 1887 que je pénétrai pour la première fois à la cour marocaine, peu de mois après mon arrivée au Maroc, lorsque je fus invité par feu sir William Kirby Green à l'accompagner dans son ambassade près du sultan.

Moulay Hassan était alors à l'apogée de sa puissance.

C'était un sultan « fort », passablement cruel et certainement capable. Son énergie ne faiblissait jamais ; il maintenait l'ordre parmi les tribus anarchiques et il brisait les révoltes qui surgissaient sans répit en se transportant sans cesse à travers le pays, accompagné de la cohue de ses harkas (1).

Il passa rarement six mois de suite dans une de ses capitales, et les Marocains disaient : « La tente impériale est toujours dressée. »

Le gros effort, l'énorme bagage que ces voyages nécessitaient est difficile à évaluer.

Non seulement, le sultan était accompagné de ses

(1) *Harka* : contingents levés par les sultans dans les tribus soumises pour combattre les tribus révoltées.

nombreuses femmes, de tous les vizirs avec leurs familles et leur suite, mais il avait avec lui environ dix mille soldats et une nuée de serviteurs.

Un grand nombre de marchands indigènes se joignaient à cette multitude, car le commerce devenait actif dans les régions où la cour séjournait.

On peut se faire une idée des résultats obtenus dans les régions traversées, du fait que le vrai nom de ces expéditions est en arabe : « Harka » (l'incendie) (1).

Que les tribus soient en rébellion ouverte, seulement agitées, ou en paix, elles avaient à fournir la nourriture et le fourrage à cette immense horde, dont les ravages ressemblaient plus à ceux d'une nuée de sauterelles qu'à un passage d'êtres humains. Et non seulement tout ce qui pouvait être prélevé légalement était enlevé, mais les vizirs et l'entourage du sultan devaient recevoir des présents et de l'argent, tandis que chaque soldat et chaque traîneur du camp pillait pour son propre compte.

A l'annonce de l'arrivée d'une de ces expéditions impériales, les habitants, autant qu'ils le pouvaient ou qu'ils l'osaient, s'enfuyaient dans d'autres régions. Souvent le sultan traversait un pays désert, où l'on avait laissé seulement ce qu'il fallait au caïd pour approvisionner les coffres royaux.

Le Maroc est encore une contrée inconnue de nos jours.

L'Europe ne prêtait guère attention à ce qui se passait à l'intérieur des limites de ce pays, et aussi longtemps que l'action du sultan ne souleva pas de conflits internationaux, il lui fut permis d'agir à sa guise.

(1) Cette version est contestable : Harka vient de haraka, il a bougé avec un k. Incendie se dit : horriga avec un g. (Note du traducteur).



La rivalité de la Grande-Bretagne et de la France était le trait caractéristique de la situation politique. D'autre part, de constantes et mesquines querelles survenaient entre les tribus de la côte septentrionale avec les Espagnols des Présidios.

Le Maroc vivait une vie à part.

En fait, il était au bord de la Méditerranée, mais il aurait aussi bien pu être dans la Pacifique pour l'attention qu'on lui prêtait.

De temps en temps, les gouvernements européens envoyaient des missions spéciales au sultan dans l'une ou l'autre des capitales : gigantesques pique-niques au cours desquels les questions pendantes étaient (ou n'étaient pas) réglées ; un traité commercial était peut-être discuté, une éternelle amitié était jurée entre deux peuples dont l'un avait de l'inimitié et l'autre de l'indifférence, car en ce temps, le sentiment le plus certain des Marocains pour les Européens et les chrétiens était la haine.

La mission spéciale de sir William Kirby Green arriva à Mazagan par mer, transportée par un navire de guerre anglais, et de là se rendit par voie de terre à Marrakech, le sultan ayant, selon la coutume, envoyé au port de débarquement une escorte, des animaux de bât et des tentes.

Si chancelant que fût à cette époque l'État marocain, la poigne solide de Moulay Hassan maintenait ferme l'édifice, qui présentait aux étrangers un aspect très digne, La mission britannique traversa des tribus parfaitement calmes et fut reçue avec les honneurs habituels et par des réjouissances qui paraissaient spontanées.

Les compliments coulaient aussi tumultueux que des torrents, aussi sonores dans leur débit et aussi bien présentés qu'ils étaient peu sincères.

Et puis ce fut l'arrivée, dans la poussière dorée de la lumière du soleil couchant, la procession dans les rues étroites, la foule des spectateurs, l'inextricable cohue des chevaux, des mules et des gens, et notre entrée dans le grand jardin d'oliviers et d'orangers qui entourait le pavillon de la Mamounia dans lequel la mission devait loger pendant son séjour à Marrakech.

La réception des envoyés étrangers par le sultan donnait lieu à une mise en scène magnifique ; quelques années plus tard, tout le protocole fut changé et les représentants des gouvernements d'Europe ne furent plus reçus comme des vassaux apportant leurs tributs. Mais, aussi longtemps que dura l'ancienne étiquette, la splendeur de la cérémonie était indiscutable. Certes, les représentants des grandes puissances pouvaient trouver qu'ils dérogeaient en restant tête nue au soleil devant le sultan abrité sous son parasol cramoisi, mais on ne pouvait nier que la scène fût pittoresque et d'une belle allure orientale.

La grande cour du palais, d'une surface de plusieurs arpents, où avait lieu la réception, était entourée de murs jaune serin, percés çà et là de portes en arceaux. A l'une des extrémités, par-dessus les murailles, apparaissaient les terrasses plates et les toits de tuiles vertes du palais ; de l'autre côté, on voyait les cyprès et les oliviers de l'aguedal, tandis que, très loin vers le Sud, magnifiques, superbes dans la lumière du matin, s'élevaient les pics roses de l'Atlas.

Il est difficile d'imaginer une mise en scène mieux adaptée à un spectacle plus grandiose.

La grande place était bordée de troupes noires mal équipées, quelques-uns des soldats ayant un uniforme, d'autres pas, d'autres encore avec des vêtements si

déchirés qu'ils eussent été bien mieux sans habits du tout. D'autres enfin portaient de splendides costumes de couleur, certainement achetés et endossés pour la cérémonie. Le détail pouvait peut-être laisser à désirer, mais l'ensemble était un arc-en-ciel.

Dans le milieu de la place, le ministre anglais sur sa mule était entouré des hauts fonctionnaires de la cour revêtus de vêtements blancs, tandis qu'immédiatement derrière le petit groupe des Européens en uniforme, se trouvaient empilées les caisses de cadeaux envoyés par le gouvernement britannique à Sa Majesté chérifienne.

En fait, toute la cérémonie faisait penser à la réception des vassaux par leur seigneur et à la remise du tribut.

Une explosion de trompettes, et la grande porte verte du palais était tumultueusement ouverte, une foule pressée de courtisans coiffés de rezzas blanches d'où émergeait un fez cramoisi, surgissait. Une fanfare aiguë, clarinettes et tambours, éclatait. Bannières, porteurs de lances et de cannes suivaient, des palefreniers nègres conduisaient en main des chevaux sellés et caparaçonnés de soieries brillantes et de broderies d'or, qui piaffaient et hennissaient en s'ébrouant bruyamment.

Alors apparaissait le sultan, une majestueuse forme éburnéenne sur un cheval blanc au harnachement vert et or. Au-dessus de sa tête, on portait le grand parasol plat maghzenien en velours rouge brodé d'or, tandis qu'à ses côtés, ses serviteurs agitaient de grands foulards de soie pour éloigner les mouches de sa sacrée personne.

Derrière lui venaient les vizirs, gentilshommes importants, emmaillotés de légers vêtements blancs, et enfin les domestiques, les esclaves fermaient la marche,

Et quand passait la personne auguste du sultan une

grande clameur s'élevait et la foule en se courbant criait : « Allah ibarek amer Sidi » (Dieu bénisse la vie de notre Seigneur).

Au moment où la procession s'approcha du groupe formé par l'ambassade anglaise, elle se partagea à droite et à gauche et le sultan s'avança accompagné seulement du chambellan, d'un ou deux serviteurs et des ministres.

Les membres de la mission s'inclinèrent et saluèrent, et le hagib présenta le ministre à Sa Majesté qui lui souhaita la bienvenue.

Alors sir William Kirby Green lut son discours et présenta ses lettres de créance, enveloppées d'étoffe de soie.

Le sultan les prit, plaçant le pli de son manteau entre ses doigts sacrés et les papiers des infidèles.

La suite fut présentée et après quelques mots de bienvenue de la part du sultan, celui-ci tourna son cheval et se retira dans les arcanes de son palais au milieu des cris de son peuple, du grondement des canons et du bruit perçant de la musique indigène.

Il ne sera pas déplacé ici de donner un bref récit de la façon dont ce cérémonial fut aboli.

J'étais en 1902 attaché à la mission spéciale de sir Arthur Nicolson, près du sultan Abd el Aziz, à Rabat.

On songeait depuis quelque temps, dans les ambassades européennes, à remplacer la traditionnelle étiquette de la réception des représentants des puissances par un nouveau cérémonial.

Je fus envoyé à Rabat une semaine à l'avance pour faire comprendre au sultan la nécessité de ce changement.

J'étais à cette époque en termes très amicaux et très intimes avec Sa Majesté, et il m'était facile de lui exposer ce projet.

Moulay Abd el Aziz a toujours eu et a encore les sentiments d'un véritable gentilhomme, et il convint rapidement que les formes, les usages des réceptions à la cour étaient une dérogation au prestige d'un envoyé spécial du souverain et du gouvernement britanniques.

En même temps, il prétendait qu'il était extrêmement difficile d'introduire des changements radicaux dans l'étiquette de la cour sans créer un mécontentement dans le peuple et en tous cas sans courir le risque de nombreuses critiques.

Il hésita pendant quelques jours, mais la veille de l'arrivée de sir Arthur Nicolson, il m'autorisa à l'aviser que le vieux cérémonial ne tarderait pas à être supprimé et que la réception aurait lieu dans une salle du palais.

Pour expliquer le changement, on répandit dans la ville le bruit que Sa Majesté était indisposée et incapable de supporter la fatigue d'une cérémonie en plein air.

En conséquence, la réception eut lieu dans une des chambres hautes du palais. Le jeune sultan était accroupi sur un sofa bleu pâle Louis XV, presque complètement enfoui dans ses vêtements largement étalés.

A ses côtés, se trouvaient son ministre des Affaires étrangères et les autres vizirs. Le chambellan introduisit le ministre anglais, qui lut un discours en anglais, la traduction étant faite par un interprète de la légation.

Le sultan chuchota sa réponse à l'oreille du ministre des Affaires étrangères qui la répéta à haute voix. La scène était intéressante et naturellement plus intime que le grand cérémonial de jadis, sans pour cela manquer de dignité.

L'audience se borna strictement à la réception, qui dura seulement quelque trois minutes, jusqu'à ce que le ministre et sa suite se retirassent.

Comme nous descendions l'escalier, je fus rappelé précipitamment en présence du sultan. Il avait rejeté l'ample voile blanc dans lequel il disparaissait et échangé son lourd turban (makhzen) pour un autre beaucoup plus léger.

Les vizirs et les courtisans étaient partis. M'invitant à me hâter, il me dit : « Montez avec moi sur le dossier du canapé, nous pourrons voir la mission sortir à cheval du palais » ; en même temps il grimpa sur son trône aux sculptures dorées et, en s'y tenant debout, il pouvait tout juste, en s'aidant de ses mains, arriver à hauteur d'une petite fenêtre percée dans le mur richement décoré de la salle. Suivant son exemple, je montai près de lui et nous attendîmes ensemble que le ministre et les membres de la mission, étant montés à cheval, quittassent le palais au milieu du fracas des coups de canon.

Au temps de ma première visite à la cour, Si Ahmed Ben Moussa, plus connu sous le nom de Bou Ahmed (1), était la figure dominante parmi les fonctionnaires indigènes. Il occupait à cette époque la charge de chambellan, qui est des plus importantes, car son attributaire est en contact avec le sultan et peut lui parler librement.

Il était indiscutablement dévoué aux intérêts du sultan et le servait fidèlement et bien (2).

Son père avait été un esclave du palais et il était lui-même de teint très foncé, et d'aspect repoussant. Ce n'était pas un homme d'une grande intelligence, mais il était cruel et d'une volonté indomptable.

Il n'avait aucune prétention à comprendre les intrigues

(1) Ou plutôt Ba Ahmed.

(2) Dans quelques années cette opinion pourra être discutée ; des notables bien informés de Fez, mauvaises langues, racontent que Ba Ahmed a empoisonné Moulay Hassan.

des nations européennes et il n'avait pas d'idées préconçues en politique, sinon qu'il était anti-européen, plus par xénophobie d'ailleurs que par haine religieuse.

Et plus tard même, quand il devint grand vizir sous Moulay Abd el Aziz, il abandonnait volontiers la discussion des questions de politique étrangère aux autres ministres, se réservant d'ailleurs la décision finale.

Le ministre des Affaires étrangères était Si Fadhoul Gharnit, un homme distingué, fin et intelligent qui vit encore (1).

Lorsque le gouvernement duquel il faisait partie tomba (et les chutes de ministères dans ce pays étaient aussi fréquentes que la chute des têtes), Si Fedhoul eut un trait de génie, il disparut dans la retraite, se faisant passer pour malade. Pendant plusieurs années, on supposa qu'il était paralysé. Mais un changement de ministère s'étant produit quelques années plus tard, il surgit à nouveau, non seulement guéri, mais plus jeune et plus actif que jamais.

Il est maintenant retiré des affaires politiques et vit à Fez. Sans aucun doute sa paralysie, feinte ou réelle, sauva lui et les siens, sa fortune de la confiscation, et lui-même de la prison ou de la mort.

Si difficiles que fussent les fonctions du cabinet ministériel, si grandes ses responsabilités, du moins il n'était jamais importuné par une opposition, car lorsque les membres du gouvernement sortant survivaient, ce qui était rare, ils étaient toujours emprisonnés.

En 1893, Moulay Hassan se décida à visiter les régions

(1) Mort le 28 mai 1926, très âgé; je l'ai connu personnellement, il habitait une splendide maison près de Bab Ftouh. Ses fils occupent des emplois dans le Makhzen. Il avait été le précepteur de Sidi Mohammed, père de Moulay Hassan.

désertiques où se trouve le Tafilalet, la grande oasis où sa dynastie avait pris naissance et où, avant de devenir famille régnante, elle avait toujours demeuré depuis que son fondateur, descendant du Prophète, s'y était installé.

Quittant Fez en été, le sultan se dirigea vers le Sud, traversant l'Atlas en amont de Kasbah el Makhzen et descendit par le Haut Ziz.

Une telle expédition aurait exigé un système d'organisation dépassant de beaucoup les capacités des Marocains, si grandes que fussent leurs ressources.

Les vivres n'avaient pas été prévus et les régions désertiques ne pouvaient en fournir que très peu. L'eau était mauvaise, la chaleur très grande.

La marche de l'armée fut également retardée par la nécessité de pacifier les tribus qu'on traversait, et ce fut seulement aux approches de l'hiver que le sultan arriva au Tafilalet, suivi d'une armée affaiblie par la fièvre et avec des moyens de transports très diminués.

Moulay Hassan revint du Tafilalet un homme mort. Le mal intérieur dont il souffrait s'était aggravé du fait de la lourdeur de la tâche entreprise et parce qu'il ne pouvait obtenir le repos que son état de santé nécessitait, ni suivre le régime qui s'imposait.

Il demeura quelques mois dans la capitale du Sud, puis à la fin de septembre 1894 il partit pour réprimer une révolte au Tadla. C'est alors que, campé en plein pays ennemi, il mourut.

A cette époque la mort du sultan en de telles circonstances était un grand danger pour l'État.

C'était un monarque absolu et la disparition de son autorité laissait le pays sans chef jusqu'à ce que son successeur fût proclamé. Avec cela l'armée se trouvait en pays hostile, et la première annonce de la mort du sultan



aurait eu pour conséquence l'attaque et le pillage du camp impérial.

Tant que le sultan vivait et était présent au milieu de ses troupes, son prestige suffisait à empêcher une attaque des tribus (bien que cela se fût produit une ou deux fois) et à tenir ses divers contingents comme un seul corps. Sa mort, dès qu'elle aurait été connue, aurait amené une rapide désorganisation et les troupes elles-mêmes n'auraient pas manqué de saisir cette occasion de piller et de tuer.

Il était donc nécessaire de tenir absolument secret le décès du sultan.

Il était mort dans une tente, elle-même entourée d'une muraille de toile, à l'intérieur de laquelle, sauf de très rares occasions, personne n'était admis à pénétrer.

La nouvelle de cette mort n'était donc connue que des esclaves et du chambellan Ba Ahmed.

L'ordre fut transmis que le sultan voulait se mettre en route à la pointe du jour et, avant l'aube, la litière impériale fut portée dans l'enceinte : le cadavre y fut placé, les portes fermées, les rideaux tirés. Aux premières lueurs du jour, le palanquin fut amené à l'extérieur, porté par de vigoureuses mules. Les clairons sonnèrent, la fanfare joua et les courtisans courbés poussèrent d'une voix de stentor leur salut : « Dieu bénisse la vie de notre seigneur. »

Le cortège se forma et, entouré de bannières flottantes, le sultan mort continua sa route.

On couvrit ce jour-là une longue étape. La procession ne s'arrêta qu'une fois afin que le sultan pût déjeuner. La litière fut portée dans une tente installée sur le côté du chemin. Le repas fut apporté, introduit, puis enlevé ; le thé avec tous ses accessoires fut servi ; mais il ne fut

permis à personne, sauf aux esclaves connaissant le secret, d'entrer dans la tente. Le chambellan resta avec le cadavre et au bout d'un certain temps, il sortit en disant que le sultan s'était reposé, avait mangé, et qu'il voulait continuer son voyage. Une fois de plus, le cortège s'ébranla.

Une autre longue étape fut faite pour atteindre l'emplacement du camp fixé pour la nuit.

Le chambellan dit que le sultan était fatigué et qu'il ne se rendrait pas pour traiter les affaires courantes dans la tente du conseil où il accordait d'habitude ses audiences. Les pièces à la signature furent apportées par le Hagib lui-même dans le camp impérial et elles en ressortirent en temps opportun revêtues du sceau chérifien ; des réponses verbales furent faites à une foule de questions.

Puis l'on fit une nouvelle marche forcée, car l'armée était encore en pays ennemi. Mais la mort de Moulay Hassan ne pouvait être plus longtemps cachée. En effet, on était en été et le cadavre du sultan allait lui-même révéler son secret.

Ba Ahmed annonça alors que Sa Majesté était morte deux jours auparavant, mais que, pendant ce délai, son jeune fils Moulay Abd el Aziz, choisi par son père, avait été proclamé à Rabat où les plus rapides coureurs avaient été envoyés au moment de la mort du souverain.

C'était un « fait accompli » (1). L'armée était maintenant à l'abri d'une attaque des tribus et la nouvelle qu'un nouveau sultan régnait déjà, que la tranquillité existait partout, empêcha les troupes de se livrer à des mutineries. Beaucoup de soldats saisirent cette occasion pour dé-

(1) En français dans le texte.

serter, mais cela était si fréquent qu'on n'y prêta même pas attention.

Deux jours plus tard, le corps du sultan décédé, maintenant dans un état de décomposition épouvantable, arrivait à Rabat.

Ce dut être un triste et horrifiant cortège, si je m'en rapporte à la description que me fit Moulay Abd el Aziz. de l'arrivée précipitée de la litière balançant son horrible fardeau, après cinq jours de marche au cours de l'été. Les hommes de l'escorte, dont les visages étaient couverts de mouchoirs, semblaient défaillir, tandis que les mules elles-mêmes qui portaient le palanquin semblaient incommodées par l'horrible odeur et essayaient de temps en temps de s'échapper en brisant leurs brancards.

Selon la tradition, aucun cadavre ne peut pénétrer par les portes dans une ville marocaine et même pour le sultan aucune exception ne peut être faite (1). Un trou fut percé dans le mur de la ville et c'est par ce chemin qu'on introduisit le cadavre jusqu'au palais où il fut inhumé ; aussitôt après, la brèche fut refermée.

Bien qu'ayant été présenté à Moulay Hassan chaque fois que j'accompagnais des missions anglaises, je n'avais jamais eu de conversation personnelle avec lui. A cette époque, la cour était très fermée et la plus rigide étiquette était de règle.

Il n'était pas fanatique ; il aurait été capable de desserrer les liens qui l'isolaient du monde, et il aurait été probablement heureux de le faire.

Il avait une apparence extrêmement belle ; de teint foncé, il n'avait cependant aucune des particularités des

(1) C'est une coutume, on prétend que si l'on y contrevient, les pires calamités surviennent.

hommes de sang noir, au contraire ses traits étaient réguliers et son allure parfaitement digne.

Ce qui frappait le plus en lui, c'était le sérieux et la tristesse de son expression.

Je le vis souvent pendant les dernières années de son règne, car il paraissait fréquemment en public et je fus toujours frappé par la mélancolie qu'exprimait son regard.

Et pourtant il paraissait posséder un sens très développé de l'humour et ne se privait pas de jouer à son entourage de la cour, des plaisanteries traditionnelles.

C'est son fils, le sultan Abd el Aziz, qui me raconta l'incident suivant :

Le sultan avait coutume, au moment où le premier beurre de la saison est battu, de donner une fête (1) à ses courtisans et aux notables de la ville.

Le premier beurre est pour les Marocains ce qu'est la première primevère pour nous.

Il est l'annonce du printemps, cette saison où règne l'abondance au Maroc, quand les troupeaux de brebis et de vaches mettent bas leurs petits et paissent sur les grasses prairies. Peu de temps après, l'été vient et l'herbe se dessèche, les vaches cessent d'allaiter et leur lait disparaît, les habitants sont alors obligés de vivre sur leur provision de beurre conservé qu'on appelle « smen » et ils sont gros consommateurs de beurre qu'ils utilisent pour leur cuisine ou qu'ils mangent avec du pain (2).

Aussi quand la première vache vèle et que commence

(1) Cela s'appelle une « nzaha », et tous les Marocains font au printemps une nzaha dans leur ferme (azib) ou dans un jardin que le propriétaire prête à qui le demande.

(2) On ne peut pas dire sur leur pain ; en effet, le Marocain ayant cassé un petit morceau de pain le frotte sur la motte de beurre, sans jamais faire ce que nous appelons une tartine.

la « saison du beurre », aucune fête n'est complète sans ce « mets royal » si apprécié.

Les poètes le chantent comme chez nous on chante le rossignol, non matériellement mais comme le symbole et l'annonce du renouveau de toutes choses, époque brève où tout produit, tout s'accroît et donne les promesses d'une abondante récolte.

Parmi les hôtes du sultan en de telles occasions, se trouvait un célèbre magister, personnage intelligent (1) qui était chargé de l'éducation des fils du sultan. Il avait, en dehors de sa réputation de savant, une autre caractéristique, sa grande avarice.

Quand le repas était fini et que les plats cuits à la vapeur (2), ou ce qui en restait, était enlevé, on laissait encore de grands plats de beurre, le tout premier de la saison, dur et façonné en grosses mottes.

Le savant précepteur exposait alors qu'il était vraiment regrettable de voir une si bonne chère mangée par des esclaves et, sur-le-champ, il déchirait un morceau de sa fine rezza (3), y enveloppait un gros morceau de beurre et remplaçait le tout dans la couronne de son fez pointu qui était comme la base de l'édifice surmontant sa tête (4). Un esclave le raconta à Moulay Hassan qui résolut de s'amuser aux dépens du professeur de ses fils. Il entra dans la grande salle où étaient rassemblés ses

(1) Alem, savant religieux, pluriel ulema.

(2) Ce sont les tajines.

(3) Turban.

(4) A la cour du sultan les fonctionnaires portent un turban garni d'une bande de voile blanc ayant parfois vingt ou trente mètres de long. Le fez est pointu et émerge de cet enroulement. Mon voisin à Fez, un chérif Drissi, porte une rezza ayant plus de cinquante mètres de long qu'il ne renouvelle qu'une fois par an et qu'il partage alors en petits morceaux distribués aux fidèles désireux de posséder une parcelle de la baraka de Moulay Idriss.

hôtes et leur souhaita la bienvenue, en leur adressant à tous quelques compliments.

Quand vint le tour du savant, le sultan le félicita de ses vastes connaissances ajoutant : « Celui-ci doit être particulièrement honoré. Apportez l'eau de rose et le brûle-parfum. »

C'est la coutume dans les fêtes marocaines d'asperger les hôtes avec de l'eau de rose ou de fleur d'oranger et de parfumer leurs robes avec de l'encens (1).

Alors les vases d'argent à long col et le réchaud de cuivre furent apportés.

De ce dernier, s'élevait un nuage parfumé par le bois de santal posé sur des charbons ardents.

Le précepteur ayant été arrosé conformément à la caïda (2), le brûle-parfum fut placé devant lui.

Relevant ses vastes manches, les esclaves placèrent l'encensoir au-dessous d'elles pour permettre à la fumée d'imprégner les immenses vêtements.

Puis tirant le capuchon du burnous, ils commencèrent à parfumer le turban. Mais ils tinrent si fermement les vêtements qu'au lieu de durer une demi-minute, comme d'habitude, la cérémonie se prolongea très longtemps.

Au début, c'était seulement la fumée délicieuse du santal qui parfumait le nez et les yeux du savant ; mais bientôt l'odeur changea, car le beurre caché dans le turban commença à fondre sous l'action de la chaleur du réchaud et se mit à couler sur les charbons, répandant une forte et désagréable odeur de cuisine.

En très peu de temps, les gouttes se transformèrent en ruisseau et bientôt la salle entière fut pleine de la

(1) Ou plutôt du bois parfumé qu'on appelle bois de Gomari (ville ancienne d'Arabie).

(2) Coutume.

fumée du beurre brûlé tandis que le vieux professeur présentait le plus lamentable aspect, à demi aveuglé, étouffé et dégouttant de graisse.

Avant qu'il fût lavé et nettoyé, le sultan était parti.

Moulay Abd el Aziz avait environ douze ou treize ans au moment de son avènement (1894).

Il était un des plus jeunes fils du sultan. En effet, la succession au trône du Maroc n'a pas lieu par ordre de primogéniture. Il n'est pas rare que ce soit un frère du sultan qui lui succède (1) ou parfois même un parent plus éloigné.

La royauté est en principe héréditaire, mais en fait, c'est presque toujours le sultan qui désigne son successeur.

Le fait d'être d'origine chérifienne, c'est-à-dire de descendre du prophète Mohammed, est considéré comme plus important que la parenté avec le sultan qu'on veut remplacer.

Après l'abdication de Moulay Hafid en 1912, son demi-frère Moulay Youssef fut choisi (2) pour régner et accepté sans hésitation.

Ce choix a été amplement justifié par la dignité et le tact constant dont ce souverain a toujours fait preuve dans les circonstances les plus difficiles.

La mère de Moulay Abd el Aziz était une dame turque amenée de Constantinople au Maroc (3). On dit que ce fut une femme d'une grande intelligence et d'une grande force de caractère. Elle fut sûrement une mère dévouée. On ajoute même qu'elle joua un rôle politique dans le

(1) Ainsi Sidi Mohammed, proclamé en 1927, est le troisième fils de Moulay Youssef.

(2) (Chosen) entre parenthèses dans le texte.

(3) Lalla Rekia.

pays et qu'elle conseillait son mari dans les affaires de l'État.

En tout cas, il est clair qu'elle dut être une remarquable personnalité du fait qu'elle sut, au milieu d'une foule de rivaux, maintenir son influence sur le sultan jusqu'à sa mort et assurer ainsi l'avènement de son fils.

Sa grande amie et compagne dans le harem était une autre dame turque, la mère du sultan régnant Moulay Youssef (1).

Il est curieux de remarquer que ces deux étrangères en pays étranger devinrent toutes deux mères de sultans.

Il était bien naturel que l'avènement d'un prince mineur soulevât quelques intrigues à la cour.

Il y avait deux grands partis au palais, le parti de Ba Ahmed, le puissant hagib, l'autre celui du grand vizir et du ministre de la Guerre. Ces deux hauts fonctionnaires appartenaient à l'aristocratie et grande famille des Ouled Jamaï et se nommaient respectivement Hadj El Maati et Si Mohammed Sghir.

Or, Ba Ahmed était le fils d'un esclave nègre et par conséquent ne pouvait s'appuyer sur aucune tribu ou famille influente.

Ses rivaux au contraire étaient des aristocrates de Fez, de haute naissance, et soutenus par la population influente des villes.

Ils appartenaient à ce qu'on appelle au Maroc une famille « maghzen », ce qui signifie que les membres de cette famille ont tenu dans le passé de hautes fonctions gouvernementales et, de ce fait, ont des prétentions à les obtenir toujours.

(1) Mort le 17 novembre 1927.



Il était évident qu'une jalousie devait exister entre les deux factions.

La position de hagib donnait à Ba Ahmed la faculté d'approcher constamment du souverain qui, en raison de son extrême jeunesse, était peu en contact avec les vizirs.

Sans doute, Ba Ahmed pouvait également compter sur l'appui de la mère du sultan. Il avait été le constant et fidèle serviteur de son mari, et avait exécuté sa volonté en faisant proclamer son fils.

Son propre sort dépendait du maintien du *statu quo* et sans aucun doute la mère de Moulay Abd el Aziz et Ba Ahmed poursuivaient le même but.

Aussitôt que le nouveau gouvernement fut suffisamment organisé pour que Moulay Abd el Aziz pût voyager, la cour quitta Rabat pour Fez, la vraie capitale du pays.

Nul sultan ne pouvait être assuré du trône tant qu'il n'avait pas reçu l'agrément des religieux et aristocratiques Fasis (1) et installé sa résidence dans leur ville.

Fez est en effet le centre religieux et universitaire et aussi celui de l'intrigue, et l'influence de sa population sur les tribus est très grande.

Il était donc indispensable que le jeune sultan se rendît à Fez aussitôt que possible. Son voyage à travers les tribus de Meknès fut un véritable succès.

Il fut bien reçu partout et à son arrivée dans la vieille cité que bâtit Moulay Ismael au temps de Louis XIV, la population lui fit une ovation. Meknès est seulement à trente-deux milles de Fez et il ne restait plus que cette étape à accomplir.

Ba Ahmed jugea tout à fait clairement la situation. Il pensa qu'une fois à Fez son influence ne pourrait que

(1) Habitants de Fez.

décroître. Alors que ses rivaux pouvaient compter non seulement sur la population de la ville, mais encore sur les parents du sultan habitant la capitale, lui n'était qu'un parvenu pour les Fasis, et ceux-ci n'auraient pas de repos qu'ils n'eussent amené sa chute, et seraient sans pitié pour lui s'il tombait. C'était pour Ba Ahmed le moment des décisions énergiques.

Rien ne pouvait faire prévoir l'orage. Les frères Jamaï attendaient sans doute leur arrivée à Fez pour entreprendre des intrigues plus actives et Ba Ahmed lui-même était courtois envers les influents ministres.

Quelques jours après l'arrivée à Meknès, l'habituel conseil du matin fut tenu. El Hadj Maati, le grand vizir, entouré de sa suite en robes blanches, entra dans la cour du palais au milieu des courbettes des serviteurs et salué par les troupes. Il fut aussitôt mandé en présence du sultan.

Moulay Abd el Aziz était seul avec Ba Ahmed quand El Hadj Maati entra, s'inclina et attendit que le sultan lui donnât la parole. D'un ton plutôt froid Moulay Abd el Aziz lui posa une question. La réponse d'El Hadj Maati ne fut pas trouvée satisfaisante et Ba Ahmed se mit à débiter une kyrielle de reproches contre le grand vizir, l'accusant de déloyauté, d'avarice, d'exactions et de crimes politiques.

Brusquement, il supplia le sultan de le faire arrêter, Moulay Abd el Aziz inclina la tête en signe d'assentiment.

Quelques instants après, un homme lamentable, pleurant sous les moqueries et les rires, était traîné sur la place du palais au milieu de la foule qui, quelques instants auparavant, s'inclinait devant lui jusqu'au sol. Ses habits étaient déchirés, car les soldats étaient grossiers, et son

turban était tout de travers. Quand il passa la poterne, traîné par les soldats, la sentinelle lui enleva sa blanche et splendide rezza et, la plaçant sur sa tête, posa sa crasseuse chéchia sur la tête du grand vizir. Un éclat de rire salua le geste.

Le frère du ministre, Si Mohamed Sghir, n'avait pas encore quitté sa maison. Il fut arrêté sur son propre seuil ; il n'essaya pas de résister et se laissa conduire en prison.

La suite de cette aventure est peut-être la plus noire page du règne d'Abd el Aziz.

Les ex-ministres furent envoyés en prison à Tetouan et mis aux fers, enchaînés dans un donjon. Dix ans plus tard, et combien long dut paraître ce temps à El Hadj Maati, il mourut. Le gouverneur de Tetouan n'osait pas enterrer le corps, parce qu'il avait peur d'être accusé d'avoir laissé évader le prisonnier. Il écrivit à la cour pour obtenir des intructions. C'était l'été et le donjon était chaud. La réponse ne pouvait venir avant onze jours et pendant tout ce temps si Mohamed Sghir resta enchaîné auprès de son frère mort.

Il n'en mourut pas et en 1908, après quatorze ans de captivité, on relâcha un homme brisé, sans espoir, ruiné ; tout ce qu'il avait possédé avait été confisqué. Ses femmes et ses enfants étaient morts de misère et de chagrin. Il sortait de prison presque aveugle et estropié par les fers qu'il avait portés. En ses jours de puissance, il avait été cruel, c'est certain, mais de quel prix n'avait-il pas payé ses fautes !

Il s'installa à Tanger où je le vis presque chaque jour. Il était réduit à la plus extrême pauvreté, mais tous ses amis l'aidèrent et d'ailleurs il demandait si peu !

Une vieille femme esclave de la famille, qui avait sur-

vécu dans quelque retraite, était venue le retrouver et passait son temps à masser ses poignets et ses chevilles meurtries. Enfin il mourut.

Deux jours avant sa mort, je le vis pour la dernière fois. Il était évident qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. Je restai longtemps près de lui et quand je me levai pour partir, il me dit : « Écoutez-moi ; quand on aura lavé mon corps, veillez à ce qu'on remette sur mes membres mes fers et mes chaînes. Je désire me présenter devant mon Dieu dans l'état où je vécus quatorze années afin de pouvoir lui demander la justice que mon sultan m'a refusée et afin d'obtenir que sa miséricorde m'ouvre les portes du Paradis. »

Il était impossible de replacer les fers et les entraves. Mais je crois que l'on cousit un maillon de sa chaîne sur son linceul. Et avec le plus cruel cynisme on lui fit des funérailles militaires officielles suivies par tous les hauts fonctionnaires de l'endroit, car, après tout, n'avait-il pas été « ministre de la Guerre » ?

Sir Ernest Satow représentait la Grande-Bretagne au temps de l'avènement de Moulay Abd el Aziz. En apprenant la mort de Moulay Hassan dont la nouvelle lui avait été envoyée avec une incroyable rapidité par le caïd Mac Lean qui accompagnait alors l'armée, sir Ernest me fit dire qu'il se proposait d'envoyer à Fez un émissaire de confiance pour une mission qui pouvait présenter des difficultés et qui serait probablement dangereuse, car des troubles ne manqueraient pas de naître un peu partout dès que la nouvelle de la mort du sultan serait publiée.

Naturellement, je me proposai pour cette entreprise et mon offre fut acceptée.

Le même jour, à minuit, je me mis en route accom-

pagné d'un de mes « sahebs » (1), comme moi bien armé et bien monté.

Je ne suis pas partisan de porter des armes dans ces régions du Maroc, et rarement j'en ai porté, mais le cas était spécial et l'on pouvait rencontrer des bandes de maraudeurs.

J'étais habillé comme les montagnards du pays et j'avais la tête rasée, sauf une longue mèche (2) que, selon la coutume marocaine, je portais à cette époque de ma vie ; j'avais les jambes nues et les pieds chaussés de savates jaunes (3).

Un rugueux manteau de laine brune (4) couvrait mon léger vêtement.

Je ressemblais à n'en pas douter à un brigand et quant à mon compagnon, c'en était un pour de bon.

Heureusement, j'avais de bons chevaux dans mon écurie et nous choisîmes les deux plus capables de supporter la fatigue.

Il était en effet nécessaire de partir au plus vite et de voyager rapidement afin de devancer si possible la nouvelle de la mort de sultan qui n'était pas encore répandue dans la ville de Tanger.

(1) J'emploie ce mot parce qu'il n'y a pas de mot pour traduire ce qu'est au Maroc le compagnon, qui n'est ni ami ni domestique, surtout parce qu'il est employé indifféremment par celui qui accompagne et l'accompagne.

(2) La guern ou la guettafa ; la guettafa est la touffe de cheveux non tressée ; la guern est caractéristique du Djebli, c'est une mèche de cheveux tressée que portent surtout les enfants, mais que souvent les hommes murs conservent. Rarement on voit un homme du Djebel porter la touffe dite guettafa.

(3) Le mot babouche n'est pas employé : on dit belgha pour les hommes, serbil ou reia pour les femmes ou encore nechaia.

(4) La jellaba du nord du Maroc est généralement noire ou grise ; les manches en sont courtes, le capuchon très grand ; elle est courte.

Je ne pouvais pas prendre la route directe de Fez, car ma mission comportait la visite de plusieurs chorfas (1) influents desquels j'étais personnellement connu, et que je devais exhorter à user de leur influence pour maintenir la paix et le bon ordre.

Nous étions au milieu de l'été, époque où le soleil se lève de bonne heure, mais avant l'aube, nous avions atteint Arzilla qui est à 26 milles de Tanger.

Là, je déjeunai avec un chérif d'Atrish, ami du fameux Raisouli et lui-même homme d'un grand renom. Il promit d'user de tout son pouvoir pour maintenir les tribus tranquilles.

Après un court repos, je quittai la ville et, à la nuit, j'arrivai à El Ksar ayant couvert, par la route suivie, plus de 60 milles.

D'El Ksar à Ouezzan, il fallait compter huit heures à cheval, et j'atteignis cette ville sainte de bonne heure dans l'après-midi du lendemain.

Je fus reçu on ne peut mieux par les très influents chorfas qui habitent cette petite cité montagnarde, si rarement visitée par les Européens parce qu'elle est une terre sacrée. C'était un jour de fête mais, malgré cela, les chorfas se mirent aussitôt à l'œuvre et expédièrent de nombreuses lettres pour que la tranquillité régnât dans les tribus.

Cette occupation me retint à Ouezzan jusqu'au milieu du jour suivant, puis je me remis en route encore une fois, et j'atteignis cette nuit-là Mazeria (2), village situé sur une colline qui domine la vallée du Sebou.

(1) Pluriel de chérif, descendant du prophète.

(2) Mazeria Azib ou ferme des Chorfas d'Ouezzan. Les chorfas possèdent dans tout le Gharb un grand nombre de propriétés qui leur furent concédées jadis par le sultan et où ils avaient droit de basse et haute justice, et où ils percevaient l'impôt.

Nous y dormîmes, pour repartir avant le lever du soleil. Là il était certain qu'on connaissait la nouvelle de la mort du sultan, car toute la nuit on entendit çà et là des fusillades désordonnées, inexplicables, et à la première lueur du matin nous vîmes des groupes de cavaliers dans le fond de la vallée.

Un règlement général de vieux comptes avait commencé, accompagné d'un pillage en règle.

Évitant autant que possible les lieux où l'on se battait, nous continuâmes notre randonnée, mon compagnon et moi. La situation était peu réjouissante et j'oubliais que l'on pouvait nous prendre nous-mêmes pour des brigands ; mais lorsque tout à coup, nous arrivâmes en vue d'une longue file de chameaux chargés, les cinq ou six conducteurs qui accompagnaient la caravane prirent leurs jambes à leur cou et songèrent à mettre leur vie en sûreté. Nous les rassurâmes aussitôt et nous poussâmes plus loin.

Le quatrième jour après notre départ de Tanger, nous arrivâmes à Fez ayant couvert, avec les détours, 190 à 200 milles

Les chevaux étaient fatigués, mais pas fourbus.

A midi, je présentai les dépêches du ministre britannique et mon message verbal à un conseil des autorités locales siégeant dans la maison de l'amin (1) El Hadj Abdessalem el Mokri (2), peut-être le plus intelligent et le plus capable des hommes d'État marocains d'aujourd'hui.

Je demeurai à Fez plusieurs semaines. Cependant

(1) Amin : fonctionnaire chargé de gérer les finances du sultan.

(2) La famille des Mokra est une des plus importantes du Maroc. Ses représentants occupent les plus hautes situations, vizirs, pachas, mothas-seb, etc...

Moulay Abd el Aziz avait atteint Meknès où j'arrivai au moment de l'arrestation du grand vizir et du ministre de la Guerre (1) et de là je revins à Fez avec le jeune sultan.

Je me suis toujours souvenu de ces journées avec un grand plaisir ; j'avais été chargé d'une mission délicate et j'étais mêlé aux affaires du pays ; avec cela, je recevais l'hospitalité si réputée de la famille des Mokra dans leur grande maison, une des plus belles de Fez avec ses jardins en terrasses et ses innombrables fontaines.

Il fallait avoir de l'audace en ce temps pour héberger un « chrétien » et je pense que ce fut la première fois qu'on vit un Européen reçu et bien accueilli dans une des plus grandes maisons de Fez.

Je portais le costume du pays et j'étais naturellement arrivé sans changer de chemise, mais tous mes désirs furent amplement satisfaits par les garde-robes bien fournies de mes hôtes, car je vivais avec les fils de la famille et j'étais traité comme eux.

Ma mission fut un succès. Le 14 juillet, sir Ernest Sator m'écrivit pour me permettre de retourner à Tanger comme je l'avais demandé. Sa lettre est en ce moment sous mes yeux : « Le ministre des Affaires étrangères m'a chaudement approuvé de vous avoir envoyé à Fez et je ne serai pas oublieux du service que vous avez rendu en cette occasion.

« J'ai envoyé copie de la plus grande partie de votre long rapport (que j'ai recopié moi-même) à Sanderson, et lord Kimberley l'a lu avec le plus grand intérêt.

« Je veux seulement ajouter combien je me sens moi-

(1) A ce moment fut aussi emprisonné Moulay Mhammed, frère du sultan Abd el Aziz, etc...



même obligé encore envers vous qui avez entrepris cette importante, et selon toute évidence, périlleuse mission. Mais j'avais compris que vous étiez l'homme de cette tâche.

« Mille remerciements pour tout ce que vous avez fait. Le succès a été parfait. »

Ma mission avait duré de longues semaines et exigé le parcours de plusieurs centaines de milles en plein été, sans commodités et au milieu du danger.

Le gouvernement britannique me paya de mes services par un chèque de cent livres sterling. Je ne me plains pas et je ne me plains pas aujourd'hui, car il était si peu habituel de rémunérer ces services non officiels que cela me parut presque extravagant.

En une seule autre occasion, pendant toute ma carrière au Maroc, je fus payé de mes frais pour les tâches entreprises à la requête des autorités britanniques.

Je ne me suis jamais rendu compte de l'importance des travaux que j'ai effectués jusqu'à ce que, écrivant ce livre, je me suis mis à dépouiller la volumineuse correspondance qu'une succession de ministres britanniques m'adressèrent et qui semble remuer toutes les questions possibles se rapportant au Maroc.

J'ai cité la lettre de sir Ernest Satow non par simple désir de vanter l'utilité de ce que j'ai fait, mais parce qu'elle représente une des très rares marques d'approbation et d'encouragement que j'aie reçues de source officielle ou plutôt, dois-je dire plus exactement, parce qu'elle est la seule dans laquelle on reconnaisse ce que j'ai fait.

Ce fut seulement bien des années plus tard que je sus, qu'à partir du moment où sir Ernest Satow quitta le Maroc, et pendant longtemps ensuite, ce que je faisais

était communiqué dans les dépêches officielles sans que mon nom fût cité et sous la forme de : « Je crois que..... ou je suis informé que... »

Il n'est pas utile d'insister plus longtemps sur mon cas particulier, mais j'avoue qu'il me parut un peu choquant d'apprendre longtemps après que la masse de renseignements que j'obtenais grâce à mes relations personnelles avec les tribus, ou grâce à des voyages entrepris à l'instigation des autorités britanniques — et toujours à mes frais, — ont été envoyés sans que l'origine en soit citée, et sans références.

J'ai cité la lettre de sir Ernest Satow, je veux donner deux ou trois citations, prises dans celles de ses successeurs.

— Je vous demande surtout de rechercher et de me faire connaître les renseignements suivants...

— Il serait très intéressant, puisque vous êtes dans cette région, d'aller un peu plus loin et visiter...

— Je vous demanderai de faire saisir au sultan l'importance de...

— Je désire que vous reveniez le plus tôt possible, car je veux vous interroger au sujet de...

— Vous êtes le seul qui connaissiez les tribus et ce qui s'est passé par ici. Pourrez-vous en conséquence revenir...

— J'espère que vous ferez votre possible pour ne pas rester longtemps absent, je désire vous consulter...

— Je vous prie de donner clairement à entendre au sultan que nous ne voulons pas... etc... etc...

C'est là quelques extraits de ce qu'on m'écrivait ; les demandes et les instructions verbales étaient naturellement bien plus fréquentes.

Je suis heureux d'avoir pu me rendre utile et je n'hési-

terais pas à faire encore ce que j'ai fait jadis, mais c'est une mauvaise politique de priver un homme non revêtu d'une charge officielle et qu'on ne paie pas, de quelques miettes de considération. Certes on peut engager des jeunes gens aventureux à vivre la vie que j'ai vécue, mais il est nécessaire de les aider et il ne faut pas toujours les laisser sans récompense.

Il est contraire à la nature qu'un homme soit absolument désintéressé quand il s'agit du succès d'une entreprise, et c'est le décourager que ne pas reconnaître ses services, surtout quand ils reposent sur une vie de voyages et d'études, et vous donnent le moyen de vous faire des amis chez un peuple aussi farouche que le peuple marocain.

D'ailleurs, dans toute autre branche de l'activité humaine autre que la diplomatie, on trouverait inadmissible de faire travailler quelqu'un sans le rétribuer.

Depuis 1912, quand fut instauré le protectorat de la France et même avant cette date, depuis l'époque où l'Angleterre abandonna toutes visées politiques au Maroc autrement que pour soutenir la France, mes informations devinrent plus nécessaires aux autorités amies et alliées qu'aux nôtres mêmes.

Je fus invité à accompagner plus d'une mission française et j'ai été en maintes occasions consulté sur des questions très confidentielles non seulement par le ministre de Tanger, mais par les plus hauts fonctionnaires du protectorat.

Un petit dossier des correspondances officielles françaises peut être avantageusement comparé à mon dossier national.

La lettre de sir Ernest Satow est la seule expression de satisfaction gouvernementale que je puisse citer, tandis

que je possède une douzaine de lettres de remerciements émanant de Paris et contenant des appréciations élogieuses et des encouragements.

Mon rôle comme correspondant du *Times* m'a amené à participer à des discussions plus ou moins acerbes avec le gouvernement espagnol, mais cela n'a pas empêché les plus hauts personnages de m'exprimer en plusieurs occasions, par des lettres que j'apprécie particulièrement, leurs remerciements pour les informations données et leur satisfaction pour le large et conciliant esprit avec lequel j'avais traité certaines questions diplomatiques, non seulement dans le *Times*, mais aussi autre part.

Dans une vie comme celle que j'ai vécue, il est fatal que l'on connaisse des moments de découragement et de dépression dus parfois à la fièvre, parfois aux événements. Pour moi ils ont été peu nombreux et très espacés et je me rappelle ces années passées au Maroc comme une époque de bon temps ; et pourtant il y a des moments où un petit mot d'encouragement, quelques lignes pour me dire que mes efforts étaient appréciés dans la mère patrie, une autre lettre, comme celle de sir Ernest Satow, auraient été les bienvenus et m'auraient fait tant de bien. Et en toute conscience, je peux dire que les occasions de le faire n'auraient pas manqué.

J'ai possédé entièrement la confiance de nos représentants et j'étais lié avec eux tous par une très intime et très sincère amitié. J'ai eu maintes occasions de voir les ressorts cachés de leur diplomatie et je puis affirmer que le gouvernement britannique a eu la main heureuse en envoyant de tels ministres au Maroc. Quelques-uns quittèrent Tanger pour occuper des postes plus importants : sir Ernest Satow, sir Arthur Nicholson et le dernier,

sir Gérard Lowther, les meilleurs et les plus bienveillants des hommes. L'un d'eux, peut-être le plus brillant de tous, le dernier ministre d'Angleterre au Maroc, sir Reginald Lister, repose ici pour toujours et sa mort fut une grande perte pour son pays et irréparable pour ses amis.

## CHAPITRE II

### LA VIE A LA COUR MAROCAINE

Le séjour de Moulay Abd el Aziz à Fez en 1894 ne fut pas de longue durée, car il était nécessaire que la cour se transportât au sud pour consolider sa puissance dans ces régions.

Bien que le nord du Maroc ait toujours été le pays des agitations et de la révolte, il n'avait jamais causé au Maghzen d'aussi sérieuses appréhensions que le sud, car ses tribus sont pauvres, sans gros effectifs et toujours en guerre entre elles, mais dans la région de Marrakech, c'est différent. C'est un riche pays agricole et les moissons abondantes rendent les tribus opulentes, prolifiques ; elles sont bien armées, ont beaucoup de chevaux.

En outre, la chaîne de l'Atlas qui domine le pays est habitée par des Berbères courageux et belliqueux, rebelles à toute soumission.

Heureusement pour la dynastie des sultans marocains, ces grandes tribus gouvernées par des chefs héréditaires furent presque toujours en mauvais termes les unes avec les autres, et un des plus importants résultats accomplis par le protectorat français dans ces dernières années a été de les réunir en une confédération d'alliés.

Aucun de ceux qui connaissaient le vieux Maroc n'aurait pu penser que les grands chefs, les Glaoua, les

Goundafa, le Mtougua et le caïd des Rehamna pourraient se tendre la main. Et pourtant aujourd'hui il en est ainsi.

Quand Moulay Abd el Aziz put quitter le Nord, la paix et la sécurité étaient assurées. De nouveaux gouverneurs avaient été nommés, la forte poigne de Ba Ahmed s'était fait sentir, et il était indispensable que la cour se transportât au Sud, car il y avait là des signes d'agitation qu'on ne pouvait négliger.

L'arrivée du sultan dans la capitale du Sud eut un effet apaisant.

Ba Ahmed entreprit la tâche de rétablir l'ordre parmi les tribus rebelles et puis il commença à construire — avec l'argent du peuple — un beau palais.

Pendant six ans, les travaux ne cessèrent pas : tous les ouvriers de quelque valeur et tous les meilleurs artistes du Maroc y furent employés.

Le résultat fut grandiose et le bâtiment forme maintenant le résidence du gouvernement français.

La Bahia — c'est ainsi qu'on l'appelle, ce qui signifie « l'éclatante », « la belle, » — se compose d'une succession d'élégants patios, les uns plantés de cyprès, d'orangers, de citronniers, les autres d'arbres fruitiers et de fleurs, et tous communiquant entre eux.

Ces cours sont surmontées d'arcades sur lesquelles s'ouvrent les chambres du premier étage.

Partout on trouve des fontaines et des bassins. Ce palais couvre une grande superficie et, bien que tout à fait moderne, présente un grand intérêt.

On y trouve un patio particulièrement beau, où l'architecte marocain a suivi la tradition du passé. Les murs en sont élevés, la charpente du plafond n'est pas peinte comme d'habitude en plusieurs couleurs, la cour inté-

rieure elle-même n'est pas tout à fait aussi vaste que les autres.

Les chambres ne sont peut-être pas aussi intéressantes que le patio sur lequel elles s'ouvrent, bien que, en beaucoup d'endroits, les plafonds sculptés et peints soient très beaux.

Au cours d'une récente visite que je fis à Marrakech, il me fut donné de parcourir ce palais à loisir, guidé par un indigène qui avait occupé un emploi au palais lors de sa construction et qui en connaissait tous les recoins.

Je l'avais vu bien des années auparavant ou du moins quelques-unes de ses salles, car j'avais été invité deux fois à dîner par son propriétaire, le fameux Ba Ahmed. Je me rappelle une de ces soirées, la chaude senteur des jasmins dans la cour, car le printemps était déjà avancé, le grand dîner servi dans un des salons et l'orchestre indigène qui faisait entendre une douce musique, près de la porte.

Et je revois encore Ba Ahmed lui-même, court, épais, et d'apparence peu engageante, mais néanmoins excellent amphytrion.

Il est mort il y a une vingtaine d'années, et sa propriété, confisquée à sa mort par le sultan, est passée en d'autres mains,

Son nom n'est plus qu'un souvenir du passé, car au Maroc, toute puissance était éphémère et, presque chaque mois, quelque caïd ou quelque vizir tombait et tombait très bas.

Ba Ahmed avait bien d'autres soucis que celui de sa maison. Il régnait un grand mécontentement dans quelques tribus et particulièrement dans les Rehamna, dont l'immense territoire se trouve juste au nord de la ville de Marrakech.



Un agitateur, Tahar Ben Sliman, avait surgi et soulevait les tribus.

Les chefs locaux étaient assassinés ou chassés, et la révolte devenait générale.

La répression dura longtemps et coûta beaucoup de vies et d'argent.

Une fois même, les rebelles arrivèrent jusqu'aux murs de Marrakech et s'emparèrent du quartier nord de la ville, mais ils furent repoussés.

Ba Ahmed fit preuve d'une grande habileté dans la lutte contre les révoltés : non seulement son énergie ne faiblissait jamais, mais il savait à merveille mettre à profit les jalousies et les dissentiments qui existent toujours chez les insurgés. Il opposait les tribus aux tribus et les clans aux clans.

Le maghzen, à cause de sa meilleure organisation, et à cause des moyens dont il disposait pour se ravitailler en armes et munitions, triompha. Le soulèvement des Rehamna fut réprimé et cent milles carrés de pays furent mis à feu et à sang. Les tribus furent presque exterminées, des centaines d'hommes moururent en prison, les femmes et les enfants devinrent la proie des soldats, d'autres furent vendus ou moururent de faim loin de leur pays ; la dévastation fut à son comble.

Quelques années plus tard, je traversai le pays des Rehamna. Il était encore désert et les champs étaient couverts d'herbes folles et de buissons d'épines où l'on ne voyait que quelques misérables tentes noires, d'où sortaient quelques pauvres affamés ; c'était tout ce qui restait de la florissante tribu des Rahamna.

Tahar Ben Sliman fut capturé. Il fut emprisonné dans une cage dont les barreaux étaient faits de canons de fusils pris à des rebelles, cage si étroite qu'il ne pouvait

bouger. Il fut exhibé sur la place publique de Marrakech, couvert de crachats et insulté. Il mourut en prison.

Aussi longtemps que vécut Ba Ahmed, le jeune sultan resta confiné dans le palais. Il est vrai qu'il apparaissait aux cérémonies, et célébrait les fêtes religieuses en public, mais il était inexistant.

Ba Ahmed seul gouvernait le Maroc.

En 1900, celui-ci mourut. J'étais à Marrakech au temps de sa dernière maladie, quand on le prolongeait de jour en jour par des inhalations d'oxygène.

Nul ne s'en souciait ; néanmoins il y avait un certain nombre de personnes qui devaient s'attendre à souffrir de sa disparition. Mais en dehors de ceux-là, c'était la plus complète indifférence. Il n'avait jamais été populaire, et l'immense fortune qu'il avait amassée et la grande situation qu'il s'était taillée avaient provoqué la jalousie de ceux qui avaient les mêmes désirs, mais non les mêmes capacités.

Il était craint sans doute, car sa volonté était indomptable et il était cruel. Une sorte de respect superstitieux avait entouré sa vie, mais ce respect disparut quand la maladie le coucha par terre, et l'abattit.

Quand il exhala son dernier soupir, les vrais sentiments que le peuple avait dissimulés éclatèrent et tous le maudirent.

La mort d'un grand personnage au Maroc est tragique. Pendant l'agonie du vizir, des gardes avaient été placés à l'extérieur du palais, exigeant de tous le silence.

Enfin, un matin, les lamentations des femmes annoncèrent que la mort était venue.

Toutes les portes du palais furent fermées, et on ne permit à personne d'entrer ni de sortir. A l'intérieur, c'était un déchaînement de démons.

Les esclaves pillaient tout ce qui leur tombait sous la main, les femmes se battaient et volaient pour entrer en possession des bijoux.

Les coffres furent brisés, les documents et les titres de propriété emportés, les pierres précieuses furent arrachées de leurs montures pour être plus facilement vendues, et même il se produisit des meurtres.

Tandis que ceci se passait à l'intérieur des murs bien gardés, le corps de Ba Ahmed était emporté et enterré.

Le sultan suivit en pleurant le cadavre de celui qui l'avait mis sur le trône et l'y avait maintenu pendant les heures difficiles de sa minorité.

Et il dut en effet se sentir abandonné quand il se trouva devant la tombe de son vizir qui, malgré ses fautes, ses exactions, avait été cependant loyal envers lui.

Mais les larmes de Moulay Abd el Aziz n'étaient pas encore essuyées que, rentré au palais, son premier acte fut de signer le décret de confiscation de tous les biens de Ba Ahmed.

C'était maintenant le pillage organisé. Des serviteurs et les esclaves furent envoyés pour exécuter le rescrit royal. Pendant plusieurs jours des animaux de bât disparaissant presque sous leur charge d'objets, écrasés sous des piles de matelas et de tapis, ou chancelants sous les caisses, transportèrent les richesses de Ba Ahmed chez le sultan.

Ses femmes et ses esclaves furent forcés d'abandonner leur butin. La maison fut vidée entièrement et ses habitants restèrent dénués de tout.

Quelques jours après, il ne restait plus rien que les murs de la grande maison, tout le reste avait été dispersé.

La famille de Ba Ahmed fut chassée et réduite à la famine et à la pauvreté. Ses esclaves furent pris par le

sultan pour son service ou pour être vendus, et ses vastes propriétés furent incorporées au domaine de l'État.

C'était la coutume du pays. Tout ce que possédaient les hauts fonctionnaires passait, à leur mort, entre les mains du sultan (1).

Je vois de temps en temps les fils de Ba Ahmed ; ils sont très pauvres et acceptent avec beaucoup de reconnaissance les petites sommes qu'un domestique de bonne maison, en Angleterre, refuserait.

Accepter de petits présents en argent n'est considéré en aucune façon, au Maroc, comme humiliant, et encore moins quand il s'agit de grosses sommes.

Je me souviens bien d'un grand-oncle du sultan régissant, qui avait été vice-roi en son temps, et qui parcourait régulièrement le pays, suivi d'un ou deux esclaves, pour recueillir des aumônes. C'était un vieux bonhomme souriant qui n'hésitait pas plus à demander, à tous ceux qu'il rencontrait, de l'aider qu'à accepter la plus modeste pièce de monnaie.

Une fois, il se présenta à la maison d'un ancien fonctionnaire indigène de la cour qui vivait à Tanger. On était en train de jouer au tennis, et les hôtes, parmi lesquels se trouvaient un certain nombre de représentants des puissances européennes, prenaient le thé. Sa Hautesse m'appela un peu à l'écart et me demanda qui étaient ces étrangers. Je répondis : « Tous les ministres des puissances européennes. » — Ah, ah ! dit le prince. Ne seraient-ils pas assez bons pour me donner une paire de belghas à défaut d'un vêtement. Ce sont des gens riches, assurément très riches? »

(1) Excellente coutume dans un pays où l'exaction est de règle : ainsi ce qui est pris au peuple revient en fin de compte à l'État.

Je pus l'empêcher de faire cette demande en lui expliquant, à sa grande surprise, que ce n'était pas la coutume en Europe que des membres de la famille royale demandent à des gens inconnus des vêtements et même des souliers, et j'ajoutai que s'il voulait attendre un instant j'allais voir ce qu'on pouvait faire. J'exposai la requête du prince à quelques-uns de mes amis et nous réunîmes entre nous la somme de dix francs nécessaire à l'achat d'une paire de babouches jaunes, seule chaussure du pays. Il les accepta avec plaisir et avec la dignité d'un prince du sang.

La mort de Ba Ahmed devait amener naturellement des changements à la cour.

Quelles que fussent les jalousies existant entre les vizirs, et sans aucun doute elles étaient grandes, ils comprirent qu'une action commune était nécessaire. Chacun pouvait avoir et aurait probablement à défendre sa situation contre chacun des autres, mais collectivement, il avait à défendre le ministère contre tout le monde.

Ils devraient triompher ou succomber ensemble, ils choisirent de « triompher ».

Le sultan avait alors vingt ans et pouvait d'un moment à l'autre prendre en main les affaires du royaume : or le gouvernement personnel d'un jeune monarque absolu et sans expérience est dangereux. Les vizirs pensèrent que la disparition de la dure poigne de Ba Ahmed pousserait probablement le sultan à se rendre plus indépendant et qu'il était nécessaire de trouver une combinaison qui permît de contrôler ses pensées et ses actes.

Certainement cela n'était pas fait pour le bien des affaires de l'État, mais seulement pour que les vizirs conservassent le pouvoir.

Il fallait trouver une occupation pour le monarque

sans expérience et tenu jusqu'ici à l'écart du conseil. C'était prendre le contre-pied des traditions du Maroc, mais le cas était exceptionnel et jamais un sultan ne s'était trouvé dans cette situation.

Les vizirs comprirent que leur influence ne devait pas se borner à enfermer le prince dans le palais, car il pouvait se rebeller contre cette réclusion et se débarrasser d'une façon peu agréable des hommes qui l'auraient séquestré. Non, il était clair que le sultan devait être amusé, et ses amusements devaient être si nombreux et si variés que son attention serait distraite des affaires de l'État.

Le Maroc lui-même ne pourrait pas fournir toutes les distractions nécessaires. Les plaisirs et le luxe que l'on pouvait trouver dans le pays, il les possédait déjà : il avait des femmes, des bijoux, des chevaux et tout le faste dont s'entoure habituellement un souverain oriental. Pour des jeux plus raffinés, il faudrait faire appel à l'Europe. Ce ne fut pas en vain. Ce fut le commencement de la grande débâcle, de l'insouciance extravagante, de la folie des dettes qui devaient provoquer les emprunts à l'étranger, et amener petit à petit le Maroc à la perte de son indépendance.

Un ferme et bon conseiller aurait pu prolonger la vie du Maroc libre, car bien qu'Abd el Aziz ne possédât ni grandes aptitudes à gouverner, ni grand désir de pouvoir, il était réfléchi, intelligent et désireux de bien faire.

Ce n'était pas une tâche facile toutefois de faire durer l'amusement du sultan à Marrakech. La capitale du Sud où la cour résidait, située à 100 milles de Tanger, ne communiquait que lentement avec l'Europe, et les commandes de marchandises européennes du sultan toujours plus nombreuses, restaient longtemps en route. Souvent même, la forte houle atlantique rendait toute communication

impossible entre la côte et les navires pour plusieurs semaines.

Les pourvoyeurs du sultan en étaient à leurs dernières ressources. Le jeu des feux d'artifice s'était usé : les bicyclettes avaient occasionné des contusions et des foulures, et même la photographie avait perdu son intérêt du début.

A ce moment critique, on apprit qu'un cirque se trouvait en panne dans une des villes de la côte. Ce devait être, à la vérité, un bien misérable cirque pour être venu s'échouer dans ce lamentable petit port, mais sa venue fut accueillie avec autant d'enthousiasme que s'il eût été celui de Barnum.

Des lettres impériales furent envoyées aux caïds et aux gouverneurs, des rekkas sillonnèrent les pistes en tous sens, et bientôt le cirque avec tout son bagage et son personnel, comptant bien douze personnes et quatre chevaux, se mit en route à travers les longues plaines du Maroc pour obéir à l'ordre royal.

Cela prit du temps et néanmoins le cirque défraya toutes les conversations jusqu'à son arrivée. Une ou deux sérieuses rébellions parmi les tribus, un conflit aigu avec une puissance européenne, passèrent au deuxième plan.

La propriétaire du cirque était une dame espagnole très grosse, d'un âge incertain, dont l'énorme masse venait de faire plus de cent milles au pas nonchalant d'une mule, avec tout l'inconfort et les pénibles fatigues qu'un si long voyage peut causer à une personne de sa sorte.

Elle-même ne jouait aucun rôle dans les représentations. Et ce fut pour cela, qu'à sa grande indignation et colère, elle se vit refuser l'entrée de la cour impériale où le sultan assistait au spectacle. En effet, d'après les ordres de Sa

Majesté, aucune autre personne que les acteurs ne devait entrer dans le palais.

Aussi la plantureuse grosse dame et un ou deux employés du cirque restèrent-ils dans la cour extérieure avoisinant l'enclô dans lequel le sultan assis sous une tente somptueuse, regardait la représentation. Un mur de quelque vingt pieds de haut séparait les deux cours, et dans celle où se trouvait la grosse dame il y avait deux tas de pierres et des débris de matériaux restés inemployés lors de la construction des annexes du palais, et qui, amoncelés, atteignaient presque le sommet du mur.

La dame était fâchée et par ailleurs s'ennuyait, bien qu'elle eût sous les yeux pour se distraire une bande de gazelles et quelques beaux spécimens de mouflons qui erraient dans le parc.

Avoir reçu l'ordre royal de faire tout ce chemin pour venir dans la capitale marocaine et être privée ensuite de voir la représentation de son propre cirque en présence du sultan, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter et, sur-le-champ, elle commença à gravir le tas de décombres qui était contre le mur.

C'était une tâche difficile, car elle n'avait guère d'aptitude pour une telle performance, mais elle allait recevoir une aide d'une source inattendue.

Peiné sans aucun doute de voir les trop lents progrès qu'elle réalisait, dans une ascension qui lui semblait si facile, un vieux mouflon mâle bondit légèrement sur ses traces.

Se balançant un instant dressé sur ses jambes, il se lança en avant, bousculant à plusieurs reprises la grosse dame par derrière et, si habilement, qu'elle n'avait réellement plus aucun effort à faire pour arriver au sommet. Après quelques sauts, involontaires d'ailleurs, elle se re-



trouva haletante, étreignant le sommet du large mur.

Pendant ce temps, la représentation se poursuivait à la satisfaction du sultan.

Soudain pourtant, on vit sur son visage une expression de consternation et de colère ; sans mot dire, il porta son regard vers le mur.

Là, dominant de haut, apparaissait le visage angoissé et écarlate de la grosse dame regardant curieusement le sultan et sa cour. Bientôt les officiers de la suite se mirent à gesticuler pour l'inviter à disparaître. Mais la seule réponse qu'ils reçurent fut la vision d'une autre partie volumineuse de la dame que le mouflon facétieux et invisible venait de hisser d'un nouveau coup de tête.

Enfin toute la dame fut sur le mur, auquel elle se cramponnait avec ses bras et ses jambes, pour protéger sa vie, et sur lequel enfin elle se coucha de tout son long,

C'est à ce moment que le mouflon apparut.

D'un saut majestueux, il bondit sur le mur, resta un instant planté sur ses jambes de derrière et tout d'un coup se laissa tomber, et d'une terrifiante poussée de ses immenses cornes lança la grosse dame à plus d'un mètre en avant sur le mur. Il était évident que son intention était de faire ainsi le tour complet du rempart.

Pendant quelques instants tout fut sens dessus dessous. Le sultan était silencieux et amusé, tandis que les ministres du sultan signifiaient à la dame d'avoir à disparaître, ce qu'elle était certainement très désireuse de faire.

Les esclaves mieux avisés accablèrent le mouflon de pierres, le chassèrent de sa position dominante.

Alors lentement l'énorme matrone disparut, les grosses jambes les premières, puis la pesante poitrine et enfin la face rubiconde !

Ce fut en 1901 que je pénétrai dans l'intimité du jeune sultan. Je l'avais vu une ou deux fois et j'avais accompagné la mission spéciale de sir Arthur Nicholson à Marrakech, mais à cette époque le sultan n'était pas encore sorti de tutelle.

C'était à cette époque un jeune homme très timide et entièrement sous la coupe de Ba Ahmed, le fameux grand vizir.

Une audience qu'il nous accorda à cette époque ne fut pas sans intérêt.

Nous étions allés à cheval jusqu'à une maison de campagne au fond du jardin de l'Aguedal (1), où Sa Majesté devait recevoir le ministre britannique.

Imaginez une forêt serrée d'orangers, des vignes grimant sur des treilles délabrées ou accrochant leurs pampres à de grands cyprès ; çà et là des fontaines de marbre brisées, ou un joli ruisseaulet : tel était le décor dans lequel nous avançons.

Avec nos escortes de Marocains en robes blanches, conduits par le maître des cérémonies (2), nous chevauchâmes à travers le grand jardin jusqu'à ce que, arrivés devant un pavillon (3) à arcades, couvert de tuiles vertes et peint de fresques rouges sur un fond jaune, nous mîmes pied à terre. Un fourré inextricable de végétation l'entourait. Les cyprès dominaient tout de leurs piliers vert sombre tandis que la vigne, les jasmins, les géraniums s'enchevêtraient au-dessous d'eux pour atteindre la lumière.

En dehors du « menzeh » et dissimulés aux regards

(1) Aguedal signifie : prairie entourée de murs, mais le sens en a changé ; et ce terme est presque toujours réservé aux parcs et jardins impériaux.

(2) Caïd Méchouar.

(3) Cela s'appelle un menzeh, lieu où l'on fait les nzaha (voir plus haut).

des occupants, les fonctionnaires et les serviteurs du sultan s'étaient assis en cercle. A la porte de l'unique salle que le pavillon contenait (car il semblait être composé seulement d'arcades et de colonnes) était assis Ba Ahmed, trapu, noir, court et dont tous les traits révélaient l'origine nègre.

A l'intérieur, en face de la porte d'entrée, sur un canapé Louis XVI, le sultan était accroupi, les mains croisées et presque cachées sous les pans de son vêtement blanc et soyeux.

Je me souviens que je fus très frappé de son apparence délicate et de sa timidité évidente. A côté du divan se trouvait un fauteuil où le ministre anglais fut invité à s'asseoir, tandis que nous, qui formions la suite, nous nous tenions debout près de la porte.

Le sultan ne dit que quelques mots et ils furent presque chuchotés au vizir qui les répéta à l'ambassadeur.

Mais quelques minutes après, Moulay Abd el Aziz avait retrouvé son assurance et semblait prendre un vif intérêt à tous les uniformes portés par l'escorte du ministre. Il ne pouvait détourner les yeux d'un des assistants, lord Loch, haut de six pieds, coiffé d'un énorme bonnet à poil dont la vue semblait le ravir.

Quatre ans plus tard, parlant à Moulay Abd el Aziz dans une amicale intimité, je lui rappelai cet épisode. Il me répliqua en riant qu'il avait été vraiment frappé par la taille et l'uniforme de ce personnage plus que par toute autre personne de la mission.

Il me demanda s'il ne serait pas possible que lord Loch fût envoyé avec l'ambassade qui devait venir quelques mois plus tard.

Le message fut transmis au gouvernement et en janvier 1902 Moulay Abd el Aziz, qui n'était plus timide, eut

le plaisir, et c'en était un évident pour lui, de souhaiter la bienvenue à lord Loch.

Je ne pensais guère, lors de leur première rencontre, quand j'observais les timides regards du sultan se portant vers le grand officier de la garde, que je verrais, quelques années plus tard, le même homme initiant le même sultan aux mystères du « tip and run » (1).

Je fus reçu pour la deuxième fois en audience privée par Moulay Abd el Aziz pendant l'été de 1907.

Après de longues heures bien remplies par la répétition des courbettes du protocole, j'étais prêt à être admis en présence du souverain et je fus honoré d'une audience particulière. Je trouvai un sultan courtois, enjoué et intelligent. Il était aisé à distraire et s'amusait de rien.

Il fut d'abord surpris de voir que je ne me bornais pas à répondre à ses questions, contrairement à une sévère étiquette, mais bientôt après, il fut amusé et intéressé.

On m'avait dit que mon audience de pure cérémonie durerait seulement quelques minutes : elle se prolongea plus d'une heure.

Le sultan était assis, je restai debout pendant tout ce temps, ce à quoi je ne trouve rien à redire.

Dans tous les cas, j'avais triomphé et obtenu gain de cause. En effet, j'avais augmenté les difficultés de ma réception en refusant net de m'agenouiller et de toucher le sol avec mes avant-bras, forme de salut pratiquée par les Européens au service de Sa Majesté (car déjà elle avait commencé à augmenter son entourage de chrétiens). J'avais déclaré que j'étais prêt à me présenter au sultan, en remplissant les mêmes formalités que celles exigées

(1) Ce jeu n'a pas de correspondant en français. On le joue avec des balles de cricket ; c'est un jeu d'enfants.

devant mon souverain, et Sa Majesté avait accepté ce compromis.

Une des premières choses qu'il me demanda fut si j'avais été reçu par mon roi en audience privée. Je répliquai que j'avais expérimenté cet honneur. Il me demanda alors quel protocole avait été suivi. Je répliquai que je m'étais courbé en entrant dans le salon et de nouveau en approchant du souverain.

Le sultan sembla surpris et demanda comment il se faisait que c'étaient des Anglais qui avaient apporté au Maroc la coutume de toucher le sol avec les avant-bras.

Je ne pus que protester de mon ignorance, et émettre l'hypothèse que ces Anglais étant au service du sultan avaient cru devoir adopter l'étiquette traditionnelle marocaine.

Le sultan donna des ordres pour que l'on cessât ces pratiques, mais en réalité, les Européens à son service continuèrent encore à l'employer aux jours de grandes fêtes jusqu'à la fin du règne.

Quelques années plus tard, dans l'une de ces occasions, je vis une longue rangée d'Anglais s'agenouiller et poser leurs avant-bras sur le sol à l'approche du sultan. C'est une affaire de goût, et il me semble que toute créature humaine a le droit, en de telles circonstances, de faire comme elle l'entend. Qu'un homme se diminue, lui ou son pays en agissant ainsi, je ne le pense pas. Un Anglais et encore moins l'Angleterre ne peuvent être diminués par une gymnastique quelconque, si excentrique qu'elle soit. Je préférerais ne pas le faire pour la seule raison que cela me semblait absurde, de même que la moitié des cérémonies du gouvernement en Angleterre apparaîtraient sans doute absurdes à un Marocain.

C'était alors à la cour marocaine, les premiers temps des jeux et des feux d'artifice. Pendant un temps, ceux-ci furent en faveur, et presque toutes les nuits, la capitale du Sud était illuminée par l'éclat des soleils et effrayée par les jets de lumières des fusées multicolores.

Un homme fut amené spécialement d'Angleterre pour monter et tirer les feux d'artifice, et depuis lors resta attaché à la cour. Les indigènes d'un côté furent amusés, mais ils furent aussi froissés.

Par nature, le Marocain est économe et il n'aime pas à voir jeter l'argent par les fenêtres. Or les feux d'artifice, quand ils arrivaient à Marrakech, revenaient à un joli prix. Le fret, l'assurance, et leur long transport par caravane, tout cela s'ajoutait au prix d'achat, sans compter la commission. C'était certainement de beaux et très coûteux feux d'artifice.

J'assistai à un de ces spectacles donné pour l'amusement d'un ministre britannique qui désapprouvait hautement ces prodigalités, mais ne pouvait refuser l'invitation.

Il y avait une pièce d'artifice représentant un énorme éléphant, et l'exhibition se terminait par le lancement d'un bouquet de feu, d'une teinte d'œillet à peine ouvert et naturellement d'un prix élevé. C'était vraiment beau, mais c'était très inutile et très cher.

Une après-midi, le sultan m'informa qu'il y aurait cette nuit un feu d'artifice sur les pelouses du palais, cela voulait dire « pour les dames », et qu'aucun homme ne serait invité ; mais si je voulais monter sur le toit de la maison où je vivais, il ne doutait pas que je pusse en voir quelque chose.

Je guettai les belles fusées de toutes les couleurs montant en traits de feu dans le ciel d'une merveilleuse

nuit de saphir, éclatant en lançant mille étoiles, suivant tout le spectacle de la terrasse de ma maison de la vieille ville, éclairée des pâles lueurs vertes, violettes ou jaunes.

Sur la place Jemaa el Fna, la grande place du centre de la ville, la foule attendait le moment où les fusées en s'élevant dépassaient les murs du palais distant d'un demi-mille.

Le jour suivant, le sultan me demanda ce que j'avais pensé du spectacle. Je parlai de sa beauté et je fis allusion à son coût élevé. Je mentionnai la présence de la foule sur la place. « Qu'a dit le peuple? » répondit le sultan. « Je n'ai pu l'entendre, répondis-je, mais en plusieurs occasions, quelques-uns ont crié : « Voilà encore d'autres milliers de dollars de notre argent qui s'en vont. »

Moulay Abd el Aziz s'attendait à entendre chanter ses louanges pour avoir donné un brillant spectacle à son peuple, et ma réponse le surprit.

Elle ne fut cependant pas sans résultat.

Fut-ce l'effet de mes remarques, fut-ce plutôt lassitude de voir des feux d'artifice, le fait est qu'on en tira beaucoup moins ; toutefois le chef artificier demeura encore quelque temps au palais.

Pendant les nombreux mois que j'ai passés à la cour marocaine, j'ai toujours eu l'impression qu'on n'éviterait pas la catastrophe. Le sultan était engagé d'une façon évidente sur le chemin de la ruine, et bien que je fusse près de lui, tous les mots que j'employai pour le lui faire comprendre furent vains. Plus d'une fois et particulièrement à la fin de 1902, je l'implorai en un langage que, me dit-il, jamais personne n'avait osé employer devant lui, pour essayer de le sauver à temps. Il était bienveillant et me remercia d'avoir parlé si librement, mais continua

ses extravagances et ses innovations européennes.

S'il avait à cette époque renvoyé le plus grand nombre de ses employés européens, gardant seulement un médecin et un ingénieur ou deux, et certains de ceux qui avaient été au service de son père, s'il avait cessé de dépenser son argent, tout l'avenir du Maroc aurait été changé.

Tous les après-midi du sultan étaient consacrés aux divertissements. Souvent, accompagnés de Menhebbi, le ministre de la Guerre, et de quelques fonctionnaires européens, nous chevauchions à travers les grandes solitudes de l'Aguedal (1).

Au bord d'un bassin du parc, nous mettions pied à terre et parfois nous allions faire une promenade dans l'un des nombreux bateaux du sultan.

Une fois, Sa Majesté et un ministre ramaient, très mal en vérité, pendant que moi, le seul passager du bateau, je gouvernais.

Le sultan, qui ramait à l'avant, fit quelques éclaboussures et aspergea complètement le pauvre Menhebbi.

Le ministre de la Guerre donnait environ cent coups de rames très courts à la minute et le sultan, luttant avec ses avirons, en donnait environ dix extrêmement lents, mais tous deux étaient fort réjouis de leur performance et leur ardeur était sans bornes.

« Nous sommes deux marins et vous êtes le passager. Nous conduisons un paquebot marocain. » criait le sultan.

Pour continuer la plaisanterie du sultan, je répondis « qu'ils étaient les plus mauvais marins que j'aie jamais vus et qu'en débarquant je me plaindrais aux autorités de leur incapacité ».

(1) Aguedal signifie parc, jardin entouré de murs et planté d'arbres.



— Oh ! vous voulez faire cela, répliqua Moulay Abd el Aziz, alors tout ce que je puis vous dire, c'est que nous ne vous débarquerons que vous n'ayez payé.

— Alors je veux m'arrêter ici. C'est bien, dit le sultan, et aussitôt il commença à m'asperger copieusement, tandis que le pauvre Menhebbi était aussi mouillé que moi.

— Voulez-vous payer ? demanda le sultan.

— Volontiers, dis-je en riant. Combien ?

— Chacun une demi-peseta (1) ! et ils empochèrent dûtment leur salaire. C'était la première fois de ma vie que je faisais un cadeau à un sultan et à un ministre de la guerre.

A l'automne de 1902, je fus invité à accompagner le cortège impérial dans la capitale du Nord : Fez.

Le départ du sultan de Marrakech où il avait vécu six ans avait été envisagé pour le début de l'automne, mais il survint sans cesse de nouveaux retards et, bien que la tente impériale eût été plantée depuis quelque temps hors des portes de la ville, ce ne fut qu'à la fin de novembre que le départ eut lieu.

Un matin de bonne heure, entouré de toute la pompe caractéristique du sultan du Maroc, Moulay Abd el Aziz quitta son palais de la capitale du Sud pour le premier camp de la route vers le Nord.

Il n'est pas nécessaire de décrire jour par jour le voyage du sultan, l'étiquette et les cérémonies ne changeant guère, bien que la scène se renouvelât sans cesse à cause de la différence d'aspect des provinces qu'on traversait.

Le récit d'une journée prise au hasard sera suffisant pour donner une idée du tout.

Longtemps avant l'aurore, le grand camp était en émoi et quand peu après trois heures le canon du matin

(1) Un demi-franc marocain, un hassani ou deux guerch.

était tiré, un grand nombre de tentes étaient déjà pliées, les chevaux sellés, les mules et les chameaux bâtés pour l'étape.

Dans la clarté lunaire ou dans les premières lueurs de l'aube, le spectacle était d'une grande beauté.

C'était un enchevêtrement de tentes blanches, ici argentées par la lumière lunaire, là rougies par la lueur des feux du camp dont la fumée montait en immenses colonnes roses dans l'air tranquille. Devant les tentes passaient les silhouettes des hommes et des animaux, comme si la scène avait été modifiée sans cesse par magie ; une tente après l'autre tombait silencieusement sur le sol jusqu'à ce que, au premier rayon du jour, il ne restât plus du grand campement que le haut mur de toile entourant les tentes impériales et la piaie couverte de cavaliers, de milliers et de milliers de mulets et de chameaux chargés.

Déjà la cavalerie était massée près de l'enceinte impériale, les cavaliers formant un cercle au centre duquel, entouré par les ministres d'État, se trouvait le palanquin aux rideaux cramoisis, tapissé de bleu turquoise.

De la porte de la tente du sultan, jusqu'à la litière, des fonctionnaires en robe blanche, au fez rouge, formaient la haie, attendant Sa Majesté. Un son de trompette dans l'air calme, et tout de suite après, un grand cri déchirait l'air.

Dans un roulement de tambour, dans un frémissement de cuivres, un homme tout seul, blanc, digne et droit s'avavançait lentement à travers des rangées d'hommes inclinés, pénétrait dans le cercle des cavaliers et s'asseyait sur le sofa bleu.

A nouveau, le cri de bienvenue retentissait,

*Dieu bénisse la vie de Notre Seigneur.*

tandis que les gens des tribus se courbaient à nouveau.

Le soleil était maintenant levé. Les premiers rayons tombaient sur les bannières brodées d'or, lourdes de brocart et de soies qui flottaient au-dessus des têtes des cavaliers, puis sur les cavaliers eux-mêmes et sur leurs selles, ornées des plus brillantes étoffes vertes ou rouges, à demi cachées par les lourds plis de leurs longs vêtements blancs, et le tableau devenait d'une indescriptible beauté. Une à une les tentes du sultan étaient abattues et la grande muraille de toile disparaissait sous les mains d'une centaine d'habiles « domestiques de la tente (1) »

Quelquefois Sa Majesté donnait une audience à un fonctionnaire gouverneur local d'une tribu qui, pieds nus, s'approchant du sultan, tombait à genoux, touchait le sol de son front par trois fois, et demeurait écrasé devant son seigneur et maître, pendant les quelques secondes que durait l'audience.

Un nouveau coup de clairon retentissait et à travers les rangées de cavaliers, des soldats basanés amenaient des chevaux sellés, les faisant trotter devant le sultan pour qu'il pût choisir celui qui le porterait pendant l'étape.

D'un petit signe de tête, le choix est fait et le porteur distingué est conduit jusqu'au palanquin. Quelquefois, c'est un blanc sellé et harnaché de bleu turquoise, d'autre fois un gris couvert de soie rose, parfois un noir à la tête à demi cachée par des glands jaune primevère.

Lorsque le sultan montait à cheval, c'était pendant quelques minutes une scène sauvage de désordre et de confusion.

Les porteurs de bannières, les porteurs de lances, la cavalerie, l'infanterie, vêtue mi-partie de bleu et mi-partie

(1) Catégorie d'employés de la cour, les saheb el afrag saheb el frach.

de rouge, les hauts fonctionnaires sur leurs mules à « sé-rija », l'artillerie, le sultan lui-même, semblaient entremêlés sans recours en une foule agitée. Cela ne durait qu'un instant, et du centre de la cohue émergeait le cortège royal dans l'ordre qu'il devait suivre.

L'avant-garde était formée d'une escorte de cavalerie précédée de porte-étendards, brandissant des drapeaux de toutes les couleurs, la hampe surmontée de boules brillantes.

Tout près derrière, venait l'artillerie, les canons portés sur le dos des mules, et derrière elle un corps d'infanterie montée.

Deux cavaliers porteurs de longues et frêles lances précédaient les cinq ou six chevaux de main qui, couverts de riches soieries, formaient toujours un trait caractéristique du cortège.

Le grand maître des cérémonies, un homme noir de belle prestance, venait seul à cheval, tenant à la main la canne, insigne de ses fonctions.

Puis, après un intervalle de quarante yards environ, une blanche forme suivait, c'était le sultan. A ses côtés couraient des nègres agitant de grands foulards blancs pour protéger de la poussière et des mouches son auguste personne.

Tout près derrière le souverain un cavalier soulevait haut le parasol rouge et or pour le protéger des rayons du soleil ; la litière rouge, portée par de vigoureuses mules, suivait, et ensuite venait une immense rangée de porteurs d'étendards, de bannières enrichies de fils d'or (1) brodées de soie et dont toutes les hampes sans exception étaient couronnées de boules dorées.

(1) Dits squalli.

Les vizirs et les grands officiers de la cour venaient ensuite, précédant une foule de plus petits fonctionnaires, soldats, esclaves et gens de tribus de tous les coins du Maroc

Il n'y avait pas de route, et l'immense procession d'hommes et d'animaux s'étalait largement sur les plaines et les collines ondulantes. Souvent, aussi loin que la vue s'étendait, on pouvait suivre l'immense migration d'un bout à l'autre de l'horizon comme un arc-en-ciel coloré sur les plaines grises. Quelquefois, pour traverser une vallée, le cortège se rétrécissait, pour jaillir à nouveau au delà en pays plat, jusqu'à ce que tout le pays soit à nouveau parsemé de cavaliers, de mulets et de lents chameaux déambulant.

De temps en temps, un gouverneur de tribu avec son escorte de cavaliers venait saluer son souverain.

Alignés sur une longue rangée, ils attendaient. Au moment où le sultan approchait, le caïd mettait pied à terre et se prosternait devant lui pour se lever à son signal. Se courbant très bas, il s'avançait et baisait l'étrier, remontait à cheval ; avec un cri rauque de bienvenue, les gens des tribus plantaient leurs éperons dans les flancs des barbes et galopaient çà et là, tantôt isolés, tantôt en ligne, déchargeant leurs fusils jusqu'à ce que les chevaux soient arrêtés sur les boulets dans un nuage de fumée et de poussière. Les gens des tribus n'étaient pas les seuls qui venaient de loin pour saluer le sultan dans sa marche. Il y avait des mendiants et des représentants de toutes les sectes religieuses, depuis les batteurs de cymbales (1) nègres du Soudan, jusqu'aux

(1) Les cymbales s'appellent gergabat.

Hamadchas (1) de Meknès qui se taillaient la tête à coups de hachette. Il y avait des charmeurs de serpents, des acrobates et des montreurs de singes, il y avait des députations de Juifs et de Juives du bled, des groupes d'écoliers des mosquées de la région portant des oriflammes blanches, des femmes arabes voilées, lançant d'assourdissants cris de bienvenue et présentant des bols de lait, des lépreux avec leur visage emmailloté, coiffés de grands chapeaux de paille et portant de grandes sébiles de bois pour recueillir les aumônes, car personne ne doit les toucher, des milliers de scènes de la vie humaine avec tous ses plaisirs et toutes ses tragédies.

Au sixième jour de marche, il fallut passer à gué une des plus grandes rivières du Maroc, « l'Oum er Rebia ». Heureusement les pluies d'automne n'avaient pas encore commencé et la rivière ne présentait pas de gros obstacles au passage d'une grande caravane.

Le sultan fut presque le premier à traverser, son cheval entouré de nègres à pied, tandis qu'une rangée de nageurs experts étaient tenus prêts, la main dans la main, d'un bord à l'autre.

Pendant plus de trois heures la caravane passa sans interruption, et bien des mulets tombèrent, et bien des hommes et des paquets furent trempés, mais il n'arriva aucun accident grave.

C'était une scène de désordre pittoresque que le spectacle de cavaliers et d'animaux de bât descendant la rive escarpée pour entrer dans le courant rapide du fleuve, mais à la fin tous traversèrent sans dommage, et grandes furent les réjouissances et nombreuses les congratula-

(1) Il y en a aussi à Fez et dans toutes les grandes villes.

(2) La « mère du printemps » ou de l'herbe.

tions dans le camp ce soir-là, car il était rare qu'un sultan et sa suite traversassent l'Oum er Rebia sans payer un tribut de vies humaines.

En général, une marche d'environ quatre heures amenait le sultan au campement suivant. Un quart d'heure avant d'arriver à l'emplacement choisi, la musique commençait à jouer, et la cavalerie, les contingents de tribus galopaient en avant pour former une allée, dans laquelle s'avancait le sultan entouré d'un carré de cavalerie dans la même formation que celle du matin.

La litière rouge était rapidement dételée, le sofa bleu mis en place et Moulay Abd el Aziz s'asseyait seul, en attendant l'installation de ses tentes.

Aucune tente ne pouvait être élevée dans le camp avant que la boule qui surmonte la tente principale du sultan fût placée, mais cela demandait peu de temps aux habiles ouvriers.

C'était le signal pour le reste du camp de se mettre au travail, et la ville blanche de toile semblait jaillir du sol. Il n'y avait pas de désordre, pas de bruit. Chacun connaissait l'emplacement qui lui était réservé et tout s'arrangeait sans anicroche.

Je crois qu'il n'y a que les Marocains pour savoir installer de tels camps. Il semble que c'est là un trait héréditaire de leur race. Sultan après sultan, toujours, depuis que l'empire du Maroc a été placé sous la domination des Arabes, tous ont voyagé exactement de la même manière qu'employait Abd el Aziz pour aller de Marrakech à Rabat, et aucun détail n'a changé.

La forme et la décoration des tentes n'ont jamais varié et la tradition était maintenue avec une telle rigueur qu'il était défendu par les règles verbales de la coutume de couvrir le sol de la tente royale autrement

qu'avec deux ou trois petits tapis, quelle que fût la longueur du voyage et le luxe dans lequel il s'accomplissait. Le reste du sol devait rester nu pour qu'on voie la terre du pays, et le jour où Sa Majesté me raconta cela, il y avait peut-être bien par terre quatre pouces de profondeur de fange presque liquide. En dehors de la tente on pouvait étendre de la paille ou des nattes ou tout ce qu'on voulait, mais à l'intérieur c'était interdit.

Une fois dressée la principale tente du sultan, les serviteurs s'occupaient du reste du camp impérial qui se composait d'une demi-douzaine de tentes marquises (1), le tout occupant une aire de terrain, et entouré d'un mur de toile blanche haut de neuf pieds et décoré de dessins bleu foncé (2).

Cette enceinte réservée au sultan formait le centre du camp qui s'étendait au loin de tous côtés, souvent à plus d'un demi-mille à la ronde.

A l'extérieur, en bordure du camp, étaient plantées les tentes de l'infanterie, si proches les unes des autres que l'entrée et la sortie étaient impossibles en dehors de certains passages aménagés à cet effet.

Or, la plus grande surveillance était exercée à l'entour des tentes du sultan. Personne, sauf ses femmes et ses servantes noires, ne pouvait entrer dans le camp réservé ; une autre partie, séparée du reste, était réservée aux audiences privées.

Sa Majesté traitait les affaires de l'État en dehors de son logement particulier dans une tente doublée de rouge et de vert, plantée à l'extrémité d'un large espace

(1) Au Maroc cela s'appelle « outak » ou « koubba ».

(2) Ces dessins bleu foncé représentent toujours la gargoulette droite ou renversée. On retrouve cet ornement dans les zelliges qui couvrent les murs intérieurs des maisons.



et visible de loin. Là, devant tout le monde, le sultan recevait ses ministres, expédiait sa correspondance, et scellait les documents officiels. Près de cette tente, appelée le « Siwan (1) », se trouvaient deux autres marquises koubba ; l'une était la mosquée, l'autre servait de lieu de réunion aux ministres. Dans ce quartier se trouvaient également le bureau des autres ministres d'État et des hauts fonctionnaires.

Derrière se plaçaient les logements privés des plus importants personnages, consistant souvent en plusieurs grandes tentes communiquant entre elles par des couloirs faits de toile.

De l'autre côté, au point le plus éloigné de l'habitation du sultan, étaient les écuries royales où une quantité de beaux chevaux barbes étaient entravés ; le nombre en augmentait chaque jour en raison des présents faits par les gouverneurs de province à Sa Majesté.

Aussitôt que sa tente était prête, le sultan remontait à cheval, et au milieu des fanfares et des cris de ses soldats, il entrait dans l'enceinte de son camp. C'était généralement peu de temps après que le sultan s'était retiré de la vue des assistants qu'une longue file de femmes en vêtements blancs et voilées, chevauchant des mules, se glissait silencieusement à travers les tentes et entrait dans le harem impérial.

Quand elles passaient à travers le camp, tous les hommes détournaient la tête de la mystérieuse et blanche procession.

Ordinairement, le camp était installé pour midi et, peu de temps après, le voisinage du quartier du gouvernement présentait une vie animée.

(1) En arabe « diwan » ou « conseil ».

Les vizirs en djellaba blanche cherchaient leurs bureaux, tandis que des soldats maintenaient l'ordre parmi la foule des gens qui se pressaient toujours près des portes de la tente, attendant une audience des ministres d'État.

Seul, le Diwan était désert, mais pas pour longtemps. Un bruit de clairon : c'était une bousculade de fonctionnaires et de soldats, et de nouveau le cri : « Allah bénisse la vie de Notre Seigneur. »

La silhouette blanche, isolée, qui provoquait toute cette révolution dans l'immense camp, entraît lentement dans l'ombre de la tente écarlate et verte.

D'habitude Sa Majesté consacrait deux ou trois heures de la journée au règlement des affaires du royaume ; toutefois, quand la grande armée ne faisait pas étape et restait en place, un temps plus considérable était réservé aux affaires de l'État.

Pendant ce temps, dans une autre partie du camp, provisions et fourrages étaient distribués à cette foule de gens qui suivaient Sa Majesté dans son royal voyage. Alors, bien qu'il y eût environ trente mille hommes et peut-être vingt mille animaux, chevaux ou mulets, à nourrir, l'intendant satisfaisait tout le monde sans incidents ; nourriture et fourrage étaient distribués en un laps de temps très court à tous ceux qui y avaient droit.

Les tribus locales seules avaient à se munir de leurs propres provisions. A cette exception près, le sultan nourrissait tout le camp.

Jusqu'à l'époque de ce voyage de Moulay Abd el Aziz, le passage d'un sultan à travers une province était suffisant pour assurer la ruine des habitants, tellement étaient exagérées les impositions et les charges qu'on exigeait d'eux.

Mais le sultan ne voulut plus employer ces procédés et tous les achats furent payés non par des fridas (1) locales, mais par le trésor impérial. Sa Majesté montrait toujours une grande sollicitude pour le bien-être de tous ses sujets. Il leur permettait de l'approcher et écoutait attentivement leurs plaintes contre les fonctionnaires locaux.

Au coup de canon du crépuscule, le sultan priait et se retirait dans sa tente pour la nuit, bien que presque chaque soir il donnât des audiences privées à ses amis dans la partie séparée de son camp réservé à cet usage. Quand la nuit tombait, on voyait partout dans les petites lumières des lanternes, souvent agrémentées de verres colorés et, çà et là, un feu de bivouac jaillissait rougeoyant au milieu des tentes.

De temps en temps, on pouvait entendre le son d'instruments à cordes et le doux murmure d'un chanteur qui semblait effrayé d'élever sa voix dans le silence qui enveloppait tout, — silence troublé seulement par instants par un ordre donné aux gardes et sentinelles qui, au nombre de quatre cents, épaule contre épaule, encerclaient le camp du sultan, — ou par les appels traînants d'un muezzin invitant les fidèles à la prière.

A la dernière relève, quand la dernière note du clairon mourait au loin, un merveilleux silence descendait sur le camp baigné de lune.

(1) Impôts extraordinaires.

## CHAPITRE III

### LE CHEMIN DE LA DÉCADENCE

A la fin de 1902, Moulay Abd el Aziz était revenu à Fez, désireux de faire des réformes, mais toujours aussi follement insouciant.

Ses intentions étaient bonnes ; mais s'il y avait cependant une chose que les vizirs ne désiraient pas, c'étaient des réformes : celles-ci auraient modifié leur manière de vivre, diminué leur fortune, et gêné les habitudes de corruption qu'ils avaient intérêt à voir durer.

Aussi fermaient-ils les yeux sur les prodigalités du sultan, surveillant le gaspillage de son propre bien et des revenus du pays uniquement pour en profiter.

Toutes sortes de rumeurs et d'histoires circulaient dans les tribus au sujet de ce qui se passait au palais.

Par exemple, le sultan trouvant les murs blancs de la cour intérieure trop éblouissants, les avait fait peindre en bleu, innovation inouïe dans une cour où la tradition régnait (1).

Maintenant les murs du palais étaient visibles des collines avoisinant Fez et le reflet bleu clair attira bientôt l'attention des paysans fréquentant le marché du lieu.

Pour eux, cela était contraire à la tradition musul-

(1) Le bleu est en effet réservé aux Mellah des Juifs. On dit que la couleur bleue éloigne les mouches.

mane, ce devait être une coutume chrétienne et un potin circula disant que Moulay Abd el Aziz avait perdu sa fortune en jouant aux cartes avec les chrétiens, et que maintenant il se servait comme enjeux des différents pavillons de son palais. Il avait perdu ce bâtiment et le chrétien qui en avait pris possession l'avait fait peindre en bleu.

Or il est un fait certain, c'est qu'à cette époque les jeux de cartes étaient inconnus au palais, et quelles que fussent les extravagances de Moulay Abd el Aziz, il ne montra jamais la moindre propension au jeu. Tous les jeux d'argent sont interdits par le Coran et le jeune sultan observait strictement les principes de la religion. Les rumeurs de l'influence chrétienne s'étendaient vite et bientôt on chercha à en tirer parti. Les Marocains sont essentiellement opportunistes et l'un d'eux, Omar ez Zerhouni (1), fut encore plus opportuniste que les autres.

C'était un lettré qui avait été secrétaire à la cour, mais un faux avait mis fin à sa carrière dans les limites du palais. Quelque temps il fit office de scribe chez Hammou el Hassan, le caïd berbère des Béni M'Tir ; c'est à ce moment que je le connus.

En 1901, il quitta le caïd et disparut du pays. Entre autres talents habituels il avait celui de faussaire et connaissait un certain nombre de tours de passe-passe ordinaires.

Il possédait en outre une langue très affilée.

Avec cela il pouvait subsister, voyageant de tribu en tribu sur une ânesse d'où le nom qui lui fut donné dans tout le pays de Bou Hamara, littéralement le père à l'ânesse.

(1) Ce n'est pas son nom, il s'appelait vraiment Djilali.

Ce fut surtout parmi les naïves tribus du Rif qu'il eut le plus de succès.

Il était parti simplement avec l'idée de gagner sa vie, il vit bientôt la possibilité d'une carrière de plus grande envergure. Ses tours de prestidigitation, sa parole astucieuse et son talent de faussaire, pour ne rien dire de l'ânesse (1), tout cela l'entourait d'un religieux prestige, et un jour il déclara être Moulay Mohammed (2), le premier né des fils du sultan précédent, Moulay Hassan, et par conséquent l'aîné du sultan régnant Moulay Abd el Aziz. Pendant quelque temps, il continua à chevaucher son ânesse, et la modestie de ce moyen de transport ajoutait à son prestige aux yeux des dévots.

A la fin de l'automne de 1902, Moulay Abd el Aziz quitta Fez pour Rabat.

Son départ avait été retardé du fait de la rébellion naissante de Bou Hamara, mais le danger semblait écarté. La cour se mit en route en novembre. Une armée avait été néanmoins envoyée dans la direction de Taza pour étouffer la révolte.

Le choix d'un commandant en chef pour cette armée est bien caractéristique du Maroc de cette époque.

La situation était critique, et l'avenir dépendait en grande partie du succès des troupes impériales. Le sultan quittait le Maroc septentrional et, de ce simple fait, la situation était affaiblie, mais les traditions de corruption acceptées et tolérées aggravaient encore la crise. Je demandai en effet, au sultan, car j'étais alors à Fez avec lui à cette époque, qui il avait choisi pour commander

(1) En effet, cela l'aidait à se faire passer pour le Mahdi, le bien dirigé, le maître de l'heure attendu par les Musulmans quand viendra la fin du monde.

(2) Mhamed.

en chef. A mon grand étonnement il répondit : « Mon frère Moulay el Kebir. — Mais c'est encore un enfant, répliquai-je, et il n'a jamais été soldat. »

« C'est vrai, dit le sultan, mais tous mes autres frères ont déjà commandé des expéditions, et c'est le tour de Moulay el Kebir ; il n'a jamais eu la moindre occasion de se faire un peu d'argent », ce qui voulait dire qu'il allait s'enrichir de la paye des soldats et d'exactions au détriment de tous.

J'accompagnai le sultan quand il quitta Fez en novembre. La cour se rendit en grande pompe et majesté à Meknès où nous séjournâmes quelques jours et pénétrâmes ensuite en pays zemmour où la révolte battait son plein.

Il est impossible d'évaluer le nombre de gens qui formaient la harka du sultan, mais nous étions probablement de dix-huit à vingt mille au camp, dont la moitié seulement de combattants.

Un grand nombre de négociants de Fez, qui suivaient la cour de capitale en capitale, accompagnaient le sultan et chacun avait sa famille et ses gens avec lui.

Parmi les autres groupes étranges, il y avait des centaines de mendiants pour la plupart aveugles qui suivaient la cour ; il y eut quelques combats en pays zemmour, mais moins que dans le camp impérial.

Les incidents qui survinrent sont bien typiques du temps et du pays.

Les Zemmours avaient décidé de résister à l'avance du sultan devant un profond ravin qui traversait la plaine en coupant à angle droit notre axe de marche. Le ravin avait peut-être quatre cents pieds de profondeur, quelques mètres de large seulement au fond, où coulait une rivière, et un demi-mille au sommet.

Lorsqu'on vit qu'une résistance allait se produire en cet endroit, une halte fut prescrite au bord de la vallée.

A mi-chemin de la pente escarpée la plus éloignée de nous, il y avait un épais tapis d'herbe verte sur laquelle se trouvaient un groupe de tentes noires et les huttes couvertes de chaume des villageois zemmours. D'un épais fourré quelques balles ennemies tombaient sur l'armée.

L'artillerie du sultan et les mitrailleuses furent apportées au bord du ravin et commencèrent à tirer avec ensemble, dans la broussaille. Il fut bientôt évident que la vallée n'était pas fortement tenue. Les Zemmours sont des cavaliers, et il était plus vraisemblable que leur attaque se produirait dans la plaine au delà du défilé, quand l'armée se dépêtrerait du ravin et de la brousse.

Un régiment, celui des Doukkala, reçut l'ordre d'éclairer la vallée pour préparer la marche en avant et descendit la pente avec beaucoup de bruit et de chansons. Quelques coups de fusil furent tirés sur eux, tandis qu'ils dévalaient ; la rivière traversée, ils commencèrent à grimper et atteignirent bientôt le village abandonné. Ici la tentation était trop forte et au lieu de monter plus haut, ils commencèrent à piller. Les villageois avaient emporté tous les biens facilement transportables, mais les provisions de grain étaient restées et le grain était une marchandise précieuse dans le camp du sultan. Le transporter, là était la question. Le soldat marocain n'est pas facilement embarrassé, et le brave régiment des Doukkala fut « à la hauteur » en cette occasion.

En présence du sultan et de toute l'armée, ils posèrent leurs fusils, retirèrent leurs pantalons de coton bleu, lièrent les jambes avec des ficelles et emplirent de blé les sacs ainsi fabriqués. Cela fait, ils chargèrent leur butin



sur leur dos, ramassèrent leurs fusils et firent demi-tour pour rejoindre l'armée.

Rien ne put les faire repartir en avant, les clairons sonnèrent, on fit des signaux, on envoya des ordres, mais les Doukkala avaient le sentiment que leur part de travail était terminée ; et ils regrimpèrent vers le camp.

En désespoir de cause, le régiment des Abda, également fameux et également brave, fut envoyé pour les soutenir et voir s'il ne pourrait pas les persuader de retourner à nouveau vers l'ennemi en abandonnant leur butin.

En musique et au bruit des chansons, le régiment d'Abda s'ébranla et il rencontra les Doukkala peinant sous leur lourde charge près du lit de la rivière.

Une collision était inévitable et les Abda chargèrent.

Les Doukkala jetèrent bas leur butin et commencèrent à tirer ; quelques minutes plus tard une petite bataille faisait rage dans le ravin au-dessous de nous entre deux régiments, également loyaux.

Une interruption dans le combat amena un compromis. Les deux corps de troupe fraternisèrent, les Doukkala abandonnèrent momentanément leurs pantalons chargés de grain au bord de la rivière et retournèrent jambes nues.

Une fois là, ce fut le tour des derniers venus de retirer leurs pantalons, et les Doukkala les aidèrent à charger le grain restant. Cela fait, les deux régiments, à l'exception des tués et des blessés, revinrent ensemble, chacun portant sur son dos l'énorme paquet que formait le pantalon bourré à éclater de blé et d'orge. Je ne pourrai jamais oublier le spectacle de ces troupes peinant dans la dure montée, suant et soufflant, vêtus de la tunique écarlate, avec un panneau de chemise passant sous la veste, et rien de plus, et au sommet du ravin le sultan

furieux et toute la cour au milieu de l'armée, impuissants à changer le cours des événements.

L'après-midi fut bientôt passée.

Toute idée de traverser le ravin ce jour-là était hors de question, et en conséquence le camp fut installé sur la rive où nous étions.

J'ai passé bien des nuits étrangement troublées au Maroc, mais celle-ci fut peut-être unique, car les Douk-kala et les Abda se querellèrent au sujet du partage du butin et se battirent pendant toute la nuit.

Les balles sifflaient dans toutes les directions et chacun dut se coucher aussi près que possible du sol.

Finalement le conflit s'apaisa ; un des serviteurs du sultan vint annoncer que « tout était arrangé et que l'armée était fouettée », ce qui était exact, car l'énergique ministre de la Guerre était parvenu à arrêter les survivants des deux régiments en question et les avait fait fouetter chacun à tour de rôle par des esclaves ou des volontaires d'autres régiments.

Nous ne traversâmes jamais le ravin.

Le jour suivant, la nouvelle arriva au sultan que l'armée de son frère avait été battue par Bou Hamara près de Taza. En toute hâte nous fîmes demi-tour et nous nous dirigeâmes une fois de plus vers Fez.

Le voyage de retour sur les traces de notre avance mit en lumière beaucoup de choses dont rien n'avait été connu ou dont on ne s'était pas soucié au camp. La route était semée de cadavres, c'étaient ceux des traîneurs de l'armée du sultan qui avaient été tués par les rebelles zemmours, car ce malheur arrivait à tous ceux qui restaient en arrière.

Nous trouvâmes dans la cour d'une mosquée de campagne une douzaine de cadavres décapités et mu-

tilés, et même les mendiants aveugles, que leur infirmité empêchait de suivre l'armée, avaient servi de proie aux gens des tribus : pas mal d'entre eux furent trouvés la gorge coupée et dépouillés de leur pauvre pécule.

Malheur arrivait aussi aux blessés, abandonnés jusqu'à leur mort là où ils étaient tombés, car l'armée du sultan ne possédait aucun hôpital, ni organisation sanitaire d'aucune sorte, ni ambulance.

Tous les efforts de quelques docteurs, qui de temps en temps étaient employés à la cour, étaient vains.

Seuls les blessés qui étaient emportés au camp par un camarade compatissant avaient la chance de ne pas mourir sur le champ de bataille, mais la question de leur transport et des soins ultérieurs restait entièrement à la charge de leurs camarades. Or les soldats marocains n'étaient pas toujours préparés à faire des sacrifices pour un « copain ».

Souvent ils attendaient la mort du blessé dans le dessein de voler ses habits, souvent même ils volaient ses vêtements avant qu'il expirât.

Au camp, s'il y avait un docteur, les soins médicaux étaient donnés, mais cela était fait sans aucune aide ou encouragement de la part du maghzen ; je dois dire qu'ils n'en étaient pas moins cordiaux pour cela.

Même quand toute l'armée était atteinte de paludisme, c'était souvent le docteur qui fournissait, de sa poche, toute la quantité de quinine nécessaire.

Le sentiment de la valeur des vies humaines semblait n'être jamais venu à l'esprit des autorités marocaines.

Parfois les soldats, mais seulement quand ils voulaient s'en donner la peine, enterraient les blessés vivants

pour empêcher que leurs têtes fussent emportées comme trophées par l'ennemi.

Je me souviens d'avoir entendu raconter un soir que je me trouvais avec quelques soldats, véritable racaille, qui, en dépit de leur mentalité, étaient les plus gais et les plus amusants compagnons du monde, l'histoire d'un blessé récalcitrant qui ne voulait pas se laisser enterrer vivant. L'incident avait eu lieu le même jour. L'homme avait une mauvaise blessure, le camp était encore éloigné et le camarade ne voulait pas s'éreinter à le porter jusque-là. Alors il avait creusé sa tombe, et commençait à le pousser dedans. L'autre, naturellement, protestait : « Mais je ne suis pas mort. Ne voyez-vous pas que je vis ? »

— Reste tranquille, dit un autre camarade, tu as été tué il y a une heure. Ne te rends-tu pas compte que tu es mort ?

Le pauvre homme hurla jusqu'à ce que la terre le recouvrant mit fin à ses protestations et à sa vie.

Le soldat qui racontait l'histoire ajoutait : « Le soldat marocain est un être ingrat et incrédule ; ainsi cet homme ne nous croyait pas, nous, ses camarades, quand nous lui disions qu'il était mort. Je déteste l'ingratitude. » Puis il remplit sa petite pipe de kif et nous la passa pour une bouffée (1).

Pour le soldat marocain, la vie n'avait pas de valeur, mais c'était un vrai soldat. Je l'ai vu souvent et en maintes circonstances et en dépit de tous ses défauts, je l'admire et je l'aime. Il considérait la vie de son camarade comme rien et la sienne comme presque sans valeur, et néanmoins, dans mes nombreuses randonnées, j'ai souvent

(1) La pipe de kif est passée à la ronde.

constaté la bonté et jamais la brutalité de ces outlaws (1) de l'ancien régime.

Meurtriers souvent, généralement voleurs, et toujours crapules, on retrouvait au fond d'eux-mêmes l'orgueil de la race, et un sens de l'honneur dans leurs relations avec un Européen sympathique, sentiments qu'ils auraient considérés comme superflus à l'égard d'un compatriote.

Dans toute ma vie et dans mes voyages j'ai pris comme ligne de conduite de faire confiance à chacun (2) et rarement, très rarement, j'ai été désappointé.

J'ai pris pour confidents des indigènes des montagnes les plus reculées, je leur ai laissé toutes facilités de me voler, mais j'ai fait appel à leur honneur et ils ne m'ont pas trompé.

Je dis souvent que j'ai été et que je suis encore fou et qu'il m'arrivera un accident un jour, mais ce jour n'est pas encore venu, et ma vie a été rendue plus facile et plus heureuse par la confiance mutuelle qui a toujours existé et existe encore, je suis heureux de le dire, entre le peuple de ce pays et moi-même.

Je me mets toujours en voyage avec la certitude que partout où je décide d'aller, je suis connu au moins de nom et sûr d'être bien reçu.

Quelques jours après avoir pris la brusque décision de revenir, le sultan atteignit Fez, où il resta quelques

(1) Le soldat marocain était le rebut de la société : voleur, assassin, il était au ban et était méprisé de sa tribu et les citadins le craignaient. Il était bon à tout ; ce sont ces gens-là qui se sont conduits en héros en 1914 et 1915, après avoir assassiné les Français à Fez en 1912.

(2) Je me permets d'apporter mon modeste témoignage à ce jugement que je trouve juste, et tout Européen au Maroc doit agir ainsi.

années, car il lui était impossible de quitter cette région agitée où la révolution était près d'éclater.

Pendant l'été de 1903, je retournai à Tanger, je fus fait prisonnier par les tribus de Raisouli, et je passai trois semaines en captivité à Zinat dans les montagnes des Anjeras. Mon aventure est racontée dans le chapitre où je parle du fameux brigand et de ses agissements.

En 1904, un arrangement avait été conclu entre la France et l'Angleterre au sujet du Maroc.

Ce livre ne prétend en aucune sorte être un récit historique et si important qu'ait été l'évènement, il suffira de lui consacrer quelques mots.

Il était permis à la France, par cet accord, d'intervenir au Maroc, à condition de ne pas changer le statut politique du pays, et on lui laissait les mains libres pour maintenir l'ordre et apporter son aide à toutes les réformes qui pourraient sembler nécessaires.

Au même moment, la France s'entendait avec l'Espagne. Tous les droits et privilèges anglais restaient intacts.

Raisouli était à cette époque sinon allié, du moins en relations avec Bou Hamara qui se tenait dans les provinces de Taza et d'Oudja. Tandis que j'étais prisonnier de Raisouli en 1903, je réussis à enlever d'une armoire secrète de la chambre où j'étais enfermé une quantité de documents du plus haut intérêt.

L'un d'entre eux était « le dahir » par lequel le prétendant (1) nommait Raisouli gouverneur des tribus du Nord-Ouest ; le parchemin était scellé du grand sceau de l'usurpateur au nom de Mohammed Ben Hassan.

(1) Bou Hamara.

Sans nul doute, Raisouli, qui était à ce moment le gouverneur de Moulay Abd el Aziz dans la même province, gardait en réserve ce décret sous la main pour le cas où la nécessité s'imposerait de proclamer sultan le prétendant.

Il était naturel que l'arrangement anglo-français amenât du trouble dans le pays ; en mai, M. Perdicaris et son beau-fils M. Varley furent capturés par Raisouli. Ils ne furent relâchés que sept semaines plus tard contre une rançon de 14 000 livres sterling et des avantages politiques donnés à Raisouli, qui obtint en particulier sa nomination comme gouverneur des tribus du Nord-Ouest.

Cependant la situation à l'intérieur devenait si grave que tous les Européens furent renvoyés à la côte, et, même à Tanger, la sécurité était menacée. En décembre, ma maison de campagne fut attaquée pendant la nuit, et j'évitai de justesse une seconde captivité.

Les soldats gardant ma maison furent saisis et désarmés dans la vérandah, mais les brigands, sous la conduite d'un jeune chef nommé Bakkasha, ne purent réussir à forcer l'entrée de la maison. Le fil téléphonique fut coupé, mais auparavant j'avais eu le temps de lancer un message et quelques heures plus tard les troupes arrivèrent. Nos pertes totales furent un soldat tué et un blessé

Je dus abandonner ma villa pour aller vivre plus près de la ville.

Ould Bakkasha, le chef de cette nouvelle bande, fut tué quelques semaines plus tard. C'était un jeune homme de belle allure et de bonnes manières qui désirait sans doute devenir un second Raisouli, mais le sort lui fut contraire. Au cours d'un raid entrepris contre un village,

il fut abattu. Il essayait de pénétrer dans une maison tandis que le propriétaire retenait la porte à l'intérieur. Ne voulant pas lâcher sa porte, le maître de la maison cria à son fils, presque un enfant, de lui apporter son fusil qui était pendu au mur. L'enfant en courant vers son père tomba et le coup partit. La balle perça la porte et tua Ould Bakkasha qui s'était couché au ras du sol.

La bande s'enfuit, abandonnant le cadavre de son chef sur le seuil.

L'année 1905 vit la fameuse visite de l'empereur d'Allemagne à Tanger, résultat de l'accord franco-anglais de l'année précédente, et de la discussion qui en était résultée d'envoyer une mission française spéciale à Fez pour insister sur la nécessité de faire des réformes.

Ce fut le 31 mars que le kaiser débarqua.

Au dernier moment, il avait hésité à descendre, d'une part à cause de l'état de la mer, et d'un autre côté il se rendait compte de la grande portée de son geste hostile à la France et indirectement envers l'Angleterre. Il craignait également un attentat anarchiste.

L'empereur regardait nerveusement à droite et à gauche, tandis qu'il traversait à cheval (1) les rues décorées allant vers la légation allemande. Une foule immense d'indigènes, à qui l'on avait dit que cette visite signifiait la proclamation de l'indépendance nationale, s'étaient groupés sur la grande place du marché (2), devant la légation, et ils tirèrent salve sur salve quand le kaiser arriva et lorsqu'il partit.

(1) L'empereur était monté sur un mulet, il n'avait pas osé monter le cheval fougueux qu'on lui avait amené.

(2) Le sokko.



Beaucoup de fusils étaient chargés à balle et l'une d'elles, en retombant, frappa et déchira le casque de cuir d'un soldat de l'escorte, mais il n'en résulta heureusement aucun accident.

J'étais dans la salle où le corps diplomatique et les fonctionnaires indigènes furent présentés à l'empereur et j'entendis les paroles qu'il adressa au chargé d'affaires françaises, comte de Chérisy, et aux autorités chériennes.

A tous, il annonça son intention de considérer le Maroc comme un pays libre et de traiter son sultan comme un souverain indépendant.

Quelques mois plus tard, Fez devint le champ d'action de trois ambassades extraordinaires qui visitèrent cette capitale, une anglaise avec M. Lowther (plus tard sir Gérard), une française avec M. Saint-René Taillandier, une allemande avec le comte Rattenbach.

Le gouvernement français insistait pour faire accepter par le sultan ses projets de réforme et toute assistance devait lui être donnée par l'Angleterre pour aboutir à ce résultat désirable.

Mais l'influence allemande était trop grande et le sultan Abd el Aziz refusa définitivement les propositions françaises le 28 mai, un jour ou deux seulement avant l'arrivée de l'ambassade anglaise à Fez.

Le moment était habilement choisi. La mission de M. Lowther était en « route » (1) pour se rendre à la cour et elle n'apprit la décision du sultan qu'en arrivant à Fez. Il était trop tard pour agir sur le sultan et trop tard pour abandonner la tâche commencée.

Cet échec de la France amena indirectement la chute

(1) En français dans le texte.

de M. Delcassé et l'acceptation de réunir une conférence internationale au sujet du Maroc.

Cependant il n'y avait aucune amélioration dans la situation intérieure du Maroc. Bou Hamara continuait sa révolte dans le Maroc oriental, et Raisouli gouvernait les tribus du Nord-Est. Partout c'était l'insécurité. Deux officiers anglais, le capitaine Crowther et le lieutenant Hatton, furent faits prisonniers sur le rivage de la côte des Andjera en octobre, tandis qu'ils s'occupaient du sauvetage du bateau *Assistance* qui s'était échoué là.

Le brigand qui fit le coup était le chérif Ould Boulaish, un notable d'Andjera. Leur délivrance fut heureusement obtenue sans grandes difficultés.

La cour avait perdu son prestige. Le sultan était ouvertement bafoué et méprisé, l'anarchie régnait partout.

La dernière période de l'indépendance du sultan commença et finit dans les premières années de ce siècle, quand le jeune sultan inaugura cette époque de son règne qu'on peut appeler à juste titre « le temps des commis voyageurs » (1).

Ce fut une pitoyable période et qu'il vaudrait mieux oublier, s'il n'y avait à rapporter quelques incidents qui, à cause de leur haut comique, méritent d'être racontés mais qui, par contraste, font paraître encore plus triste la période malheureuse pendant laquelle ils se produisirent.

C'était la dernière décadence de la décadente cour marocaine. Le Trésor était presque vide, les revenus étaient gaspillés, des emprunts étrangers avaient dû

(1) En français.

être consentis et les palais du sultan étaient pleins de caisses dont le contenu était appelé sérieusement par la presse anglaise « la preuve de la civilisation à Fez ».

Partout, il y avait des caisses d'emballage et même aujourd'hui encore, sur certaines pistes de la côte vers l'intérieur, on voit des débris de machines ou autres marchandises rouillées, abandonnées, parce que les chameaux las n'ont pu les transporter plus loin.

En quoi consistaient ces preuves de la civilisation ?

Des pianos à queue et des cuisinières, des automobiles et des caisses de corsets, des animaux sauvages en cage et des caisses d'étranges uniformes « d'opérette », des orgues de Barbarie et des *hansom cabs*, des ascenseurs capables de monter à des hauteurs vertigineuses et destinés à un palais à un étage, des faux cheveux, des appareils photographiques d'or et d'argent avec des bijoux autour du déclic, des lions de marbre sculptés et des perroquets vivants, des bijoux vrais et faux, des chaloupes, des canots et des feux d'artifice, des toilettes de dames de Paris et des selleries de Mexico, des arbres destinés aux jardins et qui ne furent jamais plantés, ou qui, s'ils furent plantés, ne furent jamais arrosés, des imprimeries et des montgolfières et une foule d'objets les plus grotesques, les plus inutiles et du plus mauvais goût.

Quand une caisse avait livré son contenu, on le regardait, on s'en amusait un instant, mais le plus souvent il était vite rélégué et condamné à la pourriture et à la rouille dans les débarras ou les celliers humides.

C'était en vérité une glorieuse époque pour les « commis voyageurs », mais c'était l'agonie du Maroc. Chaque événement européen était pour eux l'occasion de placer leurs marchandises.

Le couronnement d'Édouard VII mit les couronnes sur le tapis. Le sultan protestait. C'était contraire à la religion de mettre des bijoux et de l'or sur sa tête. Mais échapper était impossible.

Une gravure en couleur fut déroulée devant lui, représentant le roi en robe de couronnement debout près d'une petite table, l'index posé légèrement sur le sommet de la couronne impériale. Ceci aux fins de montrer au sultan comment il pouvait acheter une couronne sans violer les lois de l'Islam.

Et la couronne vint.

La couronne, chuchotait-on, venait de Paris ; mais le carrosse royal était anglais, fabriqué par le meilleur faiseur de Londres, et d'un très beau travail.

L'après-midi qu'il arriva, emballé dans des caisses portées sur des plates-formes qui, elles-mêmes, étaient suspendues entre deux chameaux, le sultan était en train de jouer au polo à bicyclette avec quelques personnes de sa suite qui comprenait à cette époque un architecte, un prestidigitateur, un horloger, un peintre américain, deux photographes, un dompteur allemand, un Français fabricant d'eaux gazeuses, un chauffeur, un artificier et un Écossais joueur « de cornemuse ».

Tous ces gens possédaient l'amitié de Sa Majesté et avaient leurs « entrées » (1) chez le souverain dont la cour, à l'exception de celle du grand lama du Thibet, était la plus fermée du monde.

Ce n'était pas étonnant que les paysans regardassent d'un mauvais œil les hauts murs du palais.

C'était un carrosse somptueux, laqué de rouge avec des ornements dorés. L'intérieur était capitonné de bro-

(1) En français.

cart de soie verte très riche, le siège du cocher était or et écarlate et portait ce qu'on supposait être les armes royales du Maroc, quoiqu'en fait il n'en existe pas.

Comme la voiture elle-même, le harnachement pourpre, avec son ajustement doré, était très beau, et cela formait un ensemble aussi dispendieux que parfaitement inutile puisqu'il n'y avait pas de routes au Maroc.

Le polo cessa et le sultan invita le consul d'une grande puissance étrangère, qui se trouvait là par hasard, et moi, à venir examiner sa dernière acquisition.

Au centre d'une immense prairie marécageuse, entourée de hauts murs crénelés, se trouvait la voiture rutilante.

Dans ce champ d'une grande superficie, les caisses d'emballage étaient éventrées; trop grandes, elles n'avaient pu passer à travers les portes qui conduisaient à l'intérieur du palais.

Cette prairie était aussi le terrain de pâturage des animaux de la ménagerie de Sa Majesté.

Et tout autour de la voiture, en un grand cercle, se tenaient des zèbres, des émus (1), des wapiti (2), du bétail hindou, des singes, des antilopes et des lamas et, à l'arrière-plan, de timides flamants et d'étranges cigognes, des grues, tous désireux d'examiner, mais d'un lieu sûr, la nouveauté rouge extraordinaire qu'on venait si brusquement de leur adjoindre.

Le sultan paraissait charmé; comme d'habitude il ne dit pas grand'chose, mais il appela un de ses officiers et ordonna que l'on attelât la voiture à quatre chevaux.

On expliqua au sultan qu'il n'y avait aucun cheval dans les écuries impériales ayant déjà été harnaché, car

(1) Ému : oiseau semblable à l'autruche.

(2) Wapiti : cerf de l'Amérique.

les voitures précédemment achetées, voitures ou cabs, pourrissaient, sans avoir jamais été utilisées, dans les hangars et les remises.

Mais le sultan n'était pas disposé à se priver du plaisir de voir marcher son carrosse.

Des hommes, des soldats et des esclaves furent harnachés et on leur dit de tirer.

Lentement le lourd, inutile et coûteux char de l'État s'ébranla.

« Nous allons monter dedans », dit le sultan.

Il fit signe au consul de la grande puissance de grimper derrière, lui-même monta sur le siège de gala, rouge et or, du cocher.

Moi, je montai à l'intérieur. Quand tous furent assis, le carrosse partit pour son premier et dernier voyage officiel.

Les soldats et les esclaves suaient et soufflaient à mesure que les roues s'enfonçaient de plus en plus profondément dans le marais et, en vérité, l'avance était lente.

Lente aussi était l'allure de la procession qui nous suivait, car incrédule, mais fascinée, toute la ménagerie était dans notre sillage, conduite par un ému qui avait déjà prouvé son courage en attaquant le joueur de cornemuse écossais et en dansant un « pas seul » (1) sur le tireur de feux d'artifice écrasé par terre quelques jours plus tôt. Tout près derrière suivait un wapiti galeux, et, à la file, les zèbres, le bétail hindou, les singes, les gazelles et enfin les timides lamas avec leurs grands yeux et leurs grands nez allongés.

Dans le lointain une demi-douzaine de grues dansaient et faisaient les plus absurdes gambades.

(1) En français.

Il plut cette nuit là, et le jour suivant le petit lac où se trouvait le « char de l'État » était rouge de la peinture des harnais et la merveilleuse housse écarlate et or était battue et déchirée par le vent.

A l'intérieur, il y avait un petit marigot sur le siège de brocart vert.

La grande faute ou l'infortune de Moulay Abd el Aziz fut sa prodigalité. Il ne fut jamais capable de connaître la véritable valeur de l'argent.

Il dépensa, depuis l'époque où il sortit de tutelle pour prendre en main le gouvernement, non seulement tous les revenus du pays, mais les économies de ses prédécesseurs. Et qu'acheta-t-il avec tout cela? Un tas de vieilleries, de bric à brac, acquis à des prix fabuleux et abandonné pourrissant ou rouillé dans les obscures remises des différents palais.

Il était à blâmer pour ses dépenses exagérées, mais d'autres étaient encore plus blâmables. C'étaient ceux qui ne perdaient pas une occasion de l'exploiter.

Ils firent leur fortune et laissèrent le malheureux sultan brisé, au milieu d'un pays en révolte, avec un trésor vide, porter tout le poids de leurs fautes.

Moulay Abd el Aziz, plein d'une vigoureuse jeunesse, avide d'apprendre, désireux de faire des réformes, désireux de faire le bien, avait devant lui des tâches très utiles à remplir.

Les conseillers prirent en main son éducation et son éducation lui coûta cher, car elle lui coûta sa fortune, son autorité sur ses sujets et sa réputation.

Il fut faible quelquefois, jeune et parfois entêté, mais il n'y eut jamais aucun homme ayant des intentions meilleures. Le sultan n'avait aucun homme sincère près

de lui, il ne recevait jamais un avis désintéressé, on lui disait, quand il dépensait son argent pour des choses inutiles dans les pays européens, qu'il faisait plaisir aux gouvernements de ces pays en achetant sur leur marché.

Et bien rares sont les choses achetées qui lui firent plaisir. La photographie l'amusa un instant, mais elle-même devint un moyen de l'exploiter. Un appareil en or de 2 000 livres sterling vint de Londres, 10 000 francs de papier sensible furent envoyés de Paris en un seul jour.

Sa Majesté me dit une fois que son matériel photographique, non compris les appareils et les objectifs, lui coûtait par an entre 6 à 7 000 livres sterling.

Naturellement, il ne pouvait pas savoir ce que les intermédiaires exigeaient et obtenaient pour l'achat du matériel « nécessaire ». Et ils l'exigeaient furieusement.

Mais il ne faut pas penser que le sultan vivait seulement de cette vie frivole. Ses amusements étaient très courts. Une heure ou deux par jour peut-être ; en dehors de cela, les affaires de l'État retenaient son attention, mais jamais autant qu'il l'aurait fallu.

Il pouvait à l'occasion être remarquablement sérieux dans sa conversation et possédait une intelligence très vive, mais trop portée à l'imagination.

Sa parole était souvent excessivement intéressante et en maintes occasions, seul avec moi, pendant une heure ou deux, il laissa couler ses mots de sujet en sujet.

Au point de vue religieux, il était peu fanatique, bien qu'à tous égards il fût un strict et orthodoxe musulman, en dépit de toutes les histoires racontées à ce sujet.

Il a commis des manquements envers la tradition de ses prédécesseurs, mais non contre sa religion.

Toutefois ces deux sentiments sont si mêlés dans l'esprit des gens du peuple que ceux-ci ne les distinguent



pas et que les rumeurs fausses qui furent répandues dans tout le Maroc leur apparurent comme vraies.

Il n'aurait jamais attiré l'attention s'il avait été un peu plus avisé.

Les hommes qui lui achetaient des bateaux et des selles européennes pour leur profit et pour son mal étaient presque coupables de haute trahison.

L'homme qui lui commandait des uniformes d'opérette dans les capitales européennes aussi bien que celui qui le photographiait quand il s'en revêtait et laissait paraître sa photographie dans les illustrés d'Europe, auraient presque dû être jugés comme traîtres envers le souverain.

Du journal à la carte postale illustrée, le commandeur des croyants, le pontife de l'Islam dans l'Afrique du Nord était exhibé dans toutes les vitrines de Tanger, dans tous les costumes et vendu pour un sou, et nous étions dans un pays où il était interdit par la religion de faire son portrait.

Que Moulay Abd el Aziz ait été faible alors, ce n'est pas douteux, mais comme il était aisé d'être faible en de telles circonstances, quand chacun l'y poussait, l'aidant de jour en jour à devenir plus impopulaire, ruinant son autorité et poussant son peuple à s'éloigner de lui, l'éduquant, en réalité, comme ils disaient, pour le laisser finalement avec un trésor vide, supporter seul le poids de la crise qui allait éclater. Chacun des commissionnaires était associé à un vizir qui le recommandait lui et ses marchandises, et partageait avec lui les bénéfices.

Il n'y avait personne qui pût faire entendre sa voix dans cette atmosphère d'intrigues et de compromissions.

Si les hommes qui avaient réellement de l'influence

sur lui lui avaient conseillé de cesser ses achats, il les aurait écoutés, mais tel n'était pas leur programme ; ils isolaient le sultan de son peuple et il ne fit pas attention à la révolte qui couvait autour de lui.

L'homme qui voyait mieux que les autres combien cela allait mal, le seul personnage énergique de la cour marocaine, était Sidi el Mehdi el Menebhi qui avait été ambassadeur extraordinaire à Londres et à Berlin.

Il se risqua une ou deux fois à parler sérieusement, mais il y avait contre lui une coalition trop puissante d'intrigants.

Je me souviens bien d'un incident typique.

C'était en décembre 1902. J'allais quitter Fez pour un voyage de quelques jours à Tanger quand je reçus d'un paysan marocain inconnu la nouvelle que les forces du Rogui, très considérables, disait l'informateur, étaient sur le point d'attaquer le camp de l'immense armée en désordre que Moulay Abd el Aziz avait envoyée à une journée de marche vers l'Est.

J'avais alors des raisons et j'en ai aujourd'hui encore de meilleures de croire que cet avis m'était donné pour que je pusse quitter Fez, car le prétendant avait l'intention de faire suivre son attaque sur le camp d'une marche sur la capitale.

Mon informateur, un paysan ignorant, donnait comme preuve de sa bonne foi un incident survenu quelques années auparavant à Meknès et au cours duquel j'avais pu rendre service à un indigène dont je ne savais même pas le nom. C'était Djilali Zerhouni, le prétendant lui-même, qui, se souvenant quatre ans après de mon petit appui, m'envoyait ce mot d'avertissement.

J'allai tout raconter au sultan que je vis seul cette nuit-là, mais je ne pus faire sur lui aucune impression.

Il riait de la rébellion et de mes craintes pour ses troupes, du Rogui et de ses armées.

— Allez, dit-il, chez Menhebbi et dites-lui de vous donner un bon dîner avec des musiciens et du couscous et ne soyez pas tourmenté. Vos craintes sont sans fondement.

Menhebbi me donna un bon dîner. Mais il savait que mes inquiétudes étaient fondées.

Nous demeurâmes à causer assez tard dans la nuit. Il était alors ministre de la Guerre, et je pense qu'il était persuadé que quelques mesures devaient être prises.

Avant de nous séparer, nous eûmes de nouveaux renseignements sur l'importance des événements à venir, car un chérif qui avait des parents à Taza avait reçu des nouvelles confirmant l'évaluation que j'avais faite des forces du prétendant, mais non l'attaque projetée sur les troupes maghzeniennes.

Le jour suivant, je vins dire adieu à Moulay Abd el Aziz.

Il était assis sous un grand porche du palais. Il essaya de me persuader de rester, mais pour de nombreuses raisons, je devais être à Tanger avant huit ou dix jours.

Nous demeurâmes un instant à causer et il fut on ne peut plus bienveillant.

— Vous me manquerez beaucoup, dit-il, adieu. Et avec une poignée de main, il me quitta.

Je me retournai et j'observai sa silhouette élancée, drapée de blanc, jusqu'à ce qu'il disparût dans le palais par une porte du jardin.

C'était un lundi, le 22 décembre 1902.

Ce même soir, à quelque quarante milles de là, son armée fuyait prise de panique devant les troupes du Rogui, abandonnait son camp, l'artillerie, les munitions,

les provisions, l'argent et les animaux de bât entre les mains de Bou Hamara.

Le chef des forces du sultan qui avait subi cette grave défaite était Moulay Abdessalem el Omrani, l'oncle de Sa Majesté ; c'était un noble et très réputé seigneur de la famille royale qui, avec son frère Sidi Mohammed, avait joué un rôle considérable et digne dans la politique marocaine.

Qu'il ne possédât aucune capacité militaire, cela est certain, mais son nom et son influence politique réelle le désignaient pour commander de telles expéditions au cours desquelles on préférerait employer la diplomatie plutôt que le combat.

A ma visite suivante à Fez, Moulay Abdessalem me décrivit l'attaque des soldats de Bou Hamara sur le camp maghzen. Le récit de sa propre terreur était pathétique. « Je n'avais pas le temps, disait-il, de réunir tous mes objets précieux, mais il y avait deux choses que je ne voulais pas abandonner, c'était un sac d'argent et les pilules que le docteur Verdon m'avait données pour mes indigestions. L'argent était à côté de mon lit, les pilules sous le matelas et je ne pus les trouver sur-le-champ, et, partagé entre l'ennui de cette perte, la terreur et le bruit du combat dans le camp, je dus fuir.

« Mais une fois sur ma mule, je m'aperçus que j'avais dans mon trouble oublié à la fois l'argent et les pilules. »

## CHAPITRE IV

### LE COMMENCEMENT DE LA FIN

En dépit de ses extravagances, la vie que menait le sultan était très simple. Il se levait de bonne heure et, après les prières de l'aube, quittait ses appartements privés pour les bâtiments dans lesquels se tenait la cour.

Là, il s'asseyait généralement sur un divan ou sur un canapé, dans une chambre séparée peu éloignée du grand patio où les vizirs traitaient leurs affaires.

Ce patio était entouré d'arcades sur lesquelles s'ouvraient un grand nombre de petites pièces. Dans celles-ci les différents vizirs et leurs secrétaires étaient assis, tandis qu'au dehors, dans l'ombre des colonnes, étaient accroupis ceux qui sollicitaient une audience des divers secrétaires d'État.

Une porte cochère toujours gardée par des portiers conduisait de ce patio au bureau privé du sultan et les messagers et des lettres allaient et venaient.

De temps en temps, il faisait appeler en sa présence l'un ou l'autre des vizirs et discutait avec lui de ce qui pouvait être fait de mieux.

On peut comprendre qu'une aussi faible communication gardée par Sa Majesté avec le monde extérieur, permettait aux gens qui l'entouraient de lui cacher toutes les informations importantes et de lui présenter les affaires

en cours sous le jour le plus propice à leurs vues ou plus souvent à leurs intérêts.

La cour, qui commençait de bonne heure le matin, finissait à midi et le sultan rentrait au palais pour déjeuner. Il mangeait toujours seul et selon la coutume du pays avec les doigts. Cette habitude, qui semble presque répugnante aux Européens, n'est pas du tout malpropre, car les mains sont lavées d'eau chaude avant et après le repas et la nourriture est toujours cuite de telle façon qu'elle peut être facilement partagée.

Une de nos habitudes que nous considérons comme bien plus propre que de manger avec nos doigts est considérée par les Marocains comme une malpropreté ; c'est de nous laver la figure et les mains dans une cuvette et, plus encore, c'est de nous baigner dans une eau qui n'est pas courante.

Le repas de midi terminé, le sultan se reposait un instant pour sortir du palais généralement vers trois heures.

La cour ne se tenait pas le soir et Moulay Abd el Aziz restait libre de passer le reste du jour comme il lui plaisait et c'est ce qu'il faisait habituellement en compagnie d'Européens employés ou amis. Polo à bicyclette, cricket et tennis étaient les jeux pratiqués.

Un soir, après une plus longue partie de tennis que d'habitude, nous commençâmes à plier le filet car la pluie semblait probable.

Sa Majesté venait de rentrer au palais, mais elle avait oublié son mouchoir noué sur le filet pour en mieux marquer la hauteur.

Je détachai le mouchoir, mais ayant senti quelque chose d'assez gros noué dans un coin, je l'examinai plus soigneusement ; c'était un diamant taillé, de la grosseur d'une noisette, que Sa Majesté avait acheté récemment. Cachant

soigneusement le précieux mouchoir dans ma poche, car il n'y avait aucun moyen de joindre le sultan quand il avait pénétré dans les arcades du palais où seules les femmes étaient admises, j'essayai de quitter l'enceinte par la sortie habituelle.

J'avais traversé une cour et j'étais près de la porte extérieure quand je m'aperçus que quelqu'un me poursuivait.

J'acceptai le jeu et me mis à courir ; mais je ne pouvais lutter avec le sultan qui, rendu plus ingambe que d'habitude par la perte de son précieux joyau, tomba sur moi comme une tornade. Presque avant de me rendre compte que j'étais pris, j'avais les pieds en l'air et j'étais jeté sur l'herbe tandis que Moulay Abd el Aziz, ses genoux maintenant mes bras, fouillait mes poches. Il découvrit bientôt son diamant encore noué dans son mouchoir, mais non content de cela, il m'enleva un calepin, un anneau que je portais à ma chaîne de montre, une épingle de cravate et un étui à cigarettes.

Il me laissa enfin, riant de l'aventure, mais je ne vis plus jamais les objets enlevés.

Une autre fois, j'étais présent quand un fonctionnaire de la cour vint pour présenter ses hommages au sultan au moment où il venait d'obtenir une haute situation. C'est maintenant le célèbre El Hadj Omar Tazi, actuellement vizir des Domaines (1).

Nous étions à causer, Sa Majesté et moi, seuls dans une cour au long de laquelle se trouvaient les cages de la ménagerie, quand Hadj Omar entra.

Se prosternant pieds nus sur les dalles de marbre, il toucha le sol avec son front. Le sultan faisant à peine

(1) Vizir honoraire en 1927.

attention à lui, dit quelques paroles de pure forme et se tournant vers moi, me demanda à brûle-pourpoint :

— Connaissez-vous cet homme?

Je le connaissais à peine, mais sachant le goût de Sa Majesté pour la plaisanterie, je pensai qu'il y avait là l'occasion d'une farce à faire à Hadj Omar qui, étant un citoyen de Fez, devait être certainement poltron.

— Je le connais bien ! répliquai-je. Pas plus tard qu'aujourd'hui, il était chez moi et me priait d'intercéder auprès de Votre Majesté pour obtenir d'Elle une faveur.

Hadj Omar, qui était encore prosterné sur le sol, regarda avec inquiétude dans ma direction, ne comprenant pas ce qui se passait.

— Cette faveur est accordée ! répliqua le sultan à qui j'avais fait un petit signe pour qu'il me permit de continuer.

— Il demandait, continuai-je, qu'au cours de cette après-midi où il paraîtrait pour la première fois en présence de Votre Majesté, nanti de ses nouvelles fonctions, il lui fût permis de donner une preuve de sa fidélité.

— Certainement ! répliqua Moulay Abd el Aziz.

— Il proposait, dis-je, afin qu'on ne pût douter de sa fidélité et de son courage, de passer, avec la permission de Sa Majesté, une demi-heure dans la cage aux lions.

Hadj Omar encore prosterné devant le sultan se tortillait de plus en plus inquiet et tournait sa grosse figure empâtée vers le sultan et moi.

— Certainement ! dit le sultan.

— Si Votre Majesté m'ordonne de mourir, je suis prêt à le faire, dit une faible voix venant du sol, tremblante d'émotion.

— Appelez les esclaves qui ont les clefs des cages, répliqua le sultan et, en même temps, il se dirigea vers les



bêtes sauvages. Hadj Omar suivait à quatre pattes.

Les esclaves arrivèrent, mais la terreur d'El Hadj Omar était maintenant si évidente que la plaisanterie ne pouvait durer plus longtemps. Me prenant par la main, le sultan m'emmena et Hadj Omar s'enfuit.

Nous jouâmes une autre plaisanterie à Hadj Omar avant mon départ de Fez, et en cette occasion Menhebbi fut le complice, sinon l'instigateur de la chose.

Hadj Omar était en train d'expliquer au sultan l'arrangement d'un nouveau parterre de fleurs qu'on était en train de tracer. Sa Majesté se tenait un peu en avant et le majestueux et vaillant courtisan était un peu en arrière, sur sa droite. Menhebbi et moi, qui nous étions écartés dans une autre direction, nous fîmes une découverte : une pompe et un long tuyau. Plaçant la pompe dans la citerne, je portai le tuyau jusqu'auprès d'Hadj Omar et quand j'eus placé la lance dans son dos, près du cou, Menhebbi commença à pomper.

Les riches Marocains ne se lavent jamais avec de l'eau froide, et le fleuve qui commençait à couler sous les pieds d'El Hadj Omar lui causa presque une attaque.

L'eau tombait de ses larges culottes sur ses babouches jaunes, mais il n'osait pas dire un mot, car Sa Majesté lui parlait.

— Il sera fait comme Sa Majesté l'ordonne ! dit-il, quand le sultan cessa de parler ; mais sa voix était si tremblante, si vraiment pitoyable que Moulay Abd el Aziz se retourna brusquement pour voir ce qui arrivait.

Ce fut un spectacle lamentable que ses yeux aperçurent : Hadj Omar Tazi debout, tremblant et dégouttant au milieu d'une mare d'eau. L'étiquette interdisait au sultan de rire en public, mais l'étiquette ne put l'empêcher de se couvrir le visage avec un pan de sa djellaba

pour cacher son hilarité et de s'en aller rapidement dans une autre direction.

Le mot d'étiquette me fait souvenir d'une ou deux traditions de la cour marocaine.

Nul homme naturellement ne pénètre à l'intérieur du palais où seules les femmes sont admises, mais Moulay Abd el Aziz en plusieurs occasions me parla de ses ennuis domestiques.

Il racontait quelques faits qui montraient que tout monarque qu'il fût, sa vie était entravée par les coutumes.

L'une d'elles avait trait à sa chambre à coucher qui devait être d'une grande simplicité et où l'on ne devait voir qu'une seule couleur, un très profond et très beau bleu indigo. Les tapisseries de soie devaient être tissées et teintées au Maroc, et aucun matériel européen ne devait être employé. Rideaux, couvertures, tapis et tentures, tout devait être de cette couleur et fabriqué selon la règle.

En outre, la tente où il passait la nuit quand il campait ne devait contenir que trois tapis et il devait dormir sur un matelas à même le sol et non sur un lit.

Les vizirs couvraient le sol de leurs tentes avec de la paille, sur laquelle ils plaçaient des nattes et des amoncellements de riches tapis, mais le sultan n'avait rien que la terre nue et les trois tapis traditionnels. Par les temps humides, il était obligé de patauger dans la terre jusqu'à la cheville tandis que les esclaves veillaient à laver ses pieds avant qu'il ne marchât sur la descente de lit étendue devant son matelas.

Sans aucun doute, l'origine de cette coutume relative à la tente pour dormir remontait au temps où des dangers constants entouraient les sultans dans leurs expéditions et quand il arrivait qu'on les réveillait la nuit pour conduire leurs troupes au combat. Mais quoi qu'il en soit

de l'origine de cette façon de faire, elle était particulièrement mal commode et était demeurée inchangée jusqu'à ce jour.

Pendant les heures de la journée que le sultan pouvait passer dans d'autres tentes, aucune restriction n'était faite au sujet du luxe et des commodités.

Il y a, paraît-il, une chambre dans le palais de Fez à laquelle se rapporte une légende très accréditée. Sa construction date d'une époque éloignée, et on suppose qu'il y a quelque part dans ses murs un certain talisman caché.

L'effet de ce talisman est que jamais un sultan ne peut mourir à Fez tant que les murs de cette chambre demeureront intacts. Et chose curieuse en effet, aucun sultan n'est mort à Fez depuis que cette pièce a été construite (1).

Sa Majesté me décrivait cette chambre, car elle est située à l'intérieur du palais où aucun homme ne peut entrer. C'est une grande salle richement garnie de tapis et de divans et chaque nuit des esclaves, spécialement désignés pour ce faire, allument les nombreuses chandelles qui sont placées sur les chandeliers. Deux énormes cierges rapportés un jour de La Mecque sont les seuls qu'on rallume, les autres chandelles devant être renouvelées chaque nuit. On ne doit pas employer de bougies européennes et seulement des chandelles fabriquées à Fez.

Le plafond richement sculpté existe encore, mais la toiture au-dessus a été remplacée peu à peu, poutre par poutre, sans qu'on enlevât les anciennes, de peur de faire disparaître le charme.

Pour la même raison, les murs ont été renforcés à l'ex-

(1) Moulay Abdallah et Moulay Ahmed Dehbi sont morts près de Fez, mais pas à Fez. Moulay Youssef seul fait mentir la légende, puisqu'il est mort dans son palais de Fez le 17 novembre 1927.

térieur et leur épaisseur est devenue considérable. Et cette chambre a été minutieusement laissée dans l'état où elle se trouvait, au point qu'une échelle qui se trouve dans un coin n'a jamais été déplacée et que des outres pour puiser l'eau pendent au mur depuis toujours, mais si délabrées qu'il ne reste rien d'elles que leur bec d'or et leurs tasses suspendues.

Moulay Abd el Aziz était un bon cycliste et il y avait souvent des parties de polo à bicyclette qui duraient toute une après-midi, dans les cours du palais. Le seul autre Marocain qui jouait était Menhebbi, alors à l'apogée de sa puissance et de son influence. Le sultan était un cycliste courageux, mais prudent, commettant rarement des imprudences, et conduisant très habilement sa machine. Menhebbi était aussi hardi, mais moins pondéré ; je l'ai vu, poursuivant la balle, charger à toute vitesse dans le mur du palais. Une minute plus tard on le retirait de ce qui ressemblait à un tas de vieilles ombrelles cassées, poussant des cris farouches pour qu'on lui donnât une nouvelle machine.

Le sultan était toujours approvisionné des objets les plus coûteux, la plupart de ses bicyclettes étaient en aluminium, et par conséquent ne convenaient pas pour le polo ; mais plus on en brisait, plus on en achetait et les commissionnaires faisaient leur « foin ».

Le record, je crois, fut détenu par un jeune secrétaire de la légation britannique qui en brisa six dans une seule après-midi.

Mais ce n'était pas seulement au polo que Moulay Abd el Aziz était un habile cycliste ; il connaissait aussi un grand nombre de tours qui auraient fait honneur à un professionnel. Je l'ai vu moi-même courir sur une planche

inclinée, posée sur une caisse, puis sur une autre formant un pont entre deux caisses pour descendre finalement de l'autre côté.

Une fois il tomba sur la tête, mais après être resté étourdi quelques instants, il remonta sur sa bicyclette et réussit ce qu'il voulait faire.

Je le vis une seule fois de mauvaise humeur en ma présence.

Nous étions sur le sommet d'un vieux rempart extérieur du palais. Juste au-dessous de nous, il y avait une douzaine de représentants de ce qu'on appelait bien improprement : « l'armée marocaine », dépenaillés et mourant de faim. Je dis, peut-être avec trop de chaleur, avec quelle négligence les soldats étaient traités, leur solde volée, leur misère abjecte et ne fis pas attention qu'à ce moment le sultan n'était pas d'humeur à écouter mes reproches.

— Ce n'est pas ma faute, dit-il en colère.

— Mais si, répliquai-je, puisque Votre Majesté ne prend pas la peine de voir si ses ordres sont exécutés.

Le sang rougit la face du sultan, il se redressa et dit, se donnant son titre le plus élevé :

— Rappelez-vous que vous parlez au commandeur des croyants.

— Je me le rappelle, dis-je, c'est Votre Majesté qui oublie que ces hommes sont les croyants !

Il ne me garda pas rancune de ce que j'avais dit et dans son regard, la colère fit place à une grande tristesse.

Un instant, il baissa les yeux sur la grande prairie qui s'étendait devant nous et se tournant vers moi dit doucement :

— Vous ne pouvez pas savoir comme je suis las d'être sultan ! et des larmes jaillirent de ses yeux...

Une fois, tandis que je visitais Meknès, j'eus l'occasion d'aller dans le quartier israélite de la ville pour parler à une famille juive qui m'avait auparavant offert l'hospitalité.

La maîtresse de la maison était une dame corpulente, on pourrait presque dire géante, mais aussi généreuse qu'elle était grosse.

Je fus reçu à bras ouverts par mon hôte et mon hôtesse, leurs enfants et leurs petits-enfants, et après les salutations, ils commencèrent à faire leurs doléances. Le quartier des Juifs avait été razzé par les Berbères et leur maison et leur étable avaient été pillées et démolies.

Ne pouvais-je obtenir justice pour eux?

A cette époque, en dépit des bonnes intentions du sultan, la justice était la chose la plus difficile à obtenir au Maroc.

Le sultan, je le savais, avait prescrit que les dommages causés seraient remboursés par les autorités responsables, mais mes amis ne recevraient qu'une petite part de ce qu'ils avaient perdu; le reste se perdrait « en route (1) ».

Je me décidai cependant à essayer d'obtenir justice du sultan par une petite ruse. Je dis à la grosse dame que le sultan devait faire son entrée officielle dans la ville le lendemain et je lui ordonnai de grimper sur le piédestal d'un des grands piliers de la fameuse porte de Mansour el Alj pour y attendre le passage du cortège.

Aussitôt qu'elle verrait apparaître le sultan sous la porte, elle devrait commencer à crier :

« Est-ce que mon seigneur le sultan permettra que je meure dans la misère? »

(1) En français.

« Est-ce que Sa Majesté ne veut pas me protéger? »

Je lui dis de prendre un air aussi aimable que possible (elle avait bien soixante ans), et de mettre surtout son beau costume de velours orné de passementeries dorées qu'aiment tant les femmes juives du Maroc et qui constitue leur robe de gala.

Elle promet d'exécuter mes ordres et je tirai mes plans en conséquence.

Une heure ou deux plus tard, je fus reçu par le sultan, et me risquai à dire que j'avais fait un curieux rêve la nuit précédente.

Le sultan me demanda de le lui raconter. Je répliquai que j'avais rêvé que j'accompagnais Sa Majesté à son entrée officielle dans la ville et qu'au moment où nous passions sous la porte fameuse, une énorme Juive en habits de fête, s'accrochant à l'une des colonnes de marbre, criait : « Mon seigneur me laissera-t-il mourir de faim? »

Le sultan était d'une nature superstitieuse et se demanda ce que mon rêve pouvait signifier. Inutile de dire pourquoi je ne le lui expliquai pas.

Tout se passa comme je l'avais projeté avec un petit supplément comique.

Le sultan apparut à l'entrée de la porte et là, sur le pilier de marbre, embrassant la colonne, se trouvait ma grosse amie, criant sa plainte.

Le sultan, frappé de cette coïncidence se retourna pour essayer de voir mes yeux, mais naturellement je regardais avec autant d'étonnement que lui. A ce moment, la crainte de n'être pas entendue poussa la dame à se pencher outre mesure, l'appui qu'elle prenait sur la colonne lui manqua et la dernière chose que je vis d'elle c'est qu'elle piquait

un plongeon au milieu des soldats bleus-rouges qui formaient la haie.

Une heure plus tard, des envoyés m'entraînaient devant le sultan.

Je trouvai Sa Majesté très troublée de l'incident et j'expliquai que sans aucun doute mon rêve extraordinaire était un avertissement que l'on eût à faire justice à cette femme.

Le sultan me demanda si je savais qui elle était.

— Je l'ai vue plus d'une fois, répliquai-je.

— Allez immédiatement, dit Sa Majesté et voyez ce qu'elle demande.

On peut s'imaginer la joie de mes amis quand j'entrai dans leur maison et que je leur demandai de la part du sultan l'établissement d'un mémoire.

Je remplis tout à fait bien mon office et Moulay Abd el Aziz envoya un de ses amis, Omrani Chérif, avec l'ordre de faire rembourser à cette famille tout ce qu'elle avait perdu, et de faire mettre une sauvegarde à leur maison dans l'avenir.

De cette façon, je fus sûr qu'ils seraient payés, ce qui ne serait pas arrivé si l'argent qui leur était destiné était passé, selon la coutume, entre les mains des vizirs.

Le lendemain ils furent payés et le jour suivant j'avouai ma supercherie au sultan, qui s'en amusa.

L'année de la conférence d'Algésiras (1906), j'étais retourné à Fez après une absence de trois ans. Tout était changé, car les jours de la prospérité et des caisses d'emballage étaient passés et le maghzen connaissait de mauvais jours.

Tribu après tribu, tout le pays était parti en dissidence.



Le vol, les rapines, la corruption étaient pires que jamais. La famine régnait dans la ville.

La campagne que j'avais menée une année ou deux auparavant, comme correspondant du *Times*, ne m'avait pas rendu *persona grata* à la cour ni près du sultan. Tout logement me fut refusé et les portes du palais me restèrent hermétiquement fermées.

Je demurai quelques mois à Fez et je goûtai comme jamais je ne l'avais éprouvé la bienveillance des Fasis. Ils savaient ce qui allait arriver. Ils savaient que le *Times* avait appelé l'attention du monde sur la condition de leurs coreligionnaires et compatriotes marocains et, dans leurs souffrances et leurs misères, ils me manifestaient une attention qui était à la fois plus marquée et plus appréciable.

Ils savaient que le sultan avait refusé de me recevoir et que les portes des palais viziriels m'étaient fermées, et ils en connaissaient aussi la raison. C'est que je représentais un grand journal, dont les colonnes étaient toujours ouvertes aux cris de tristesse des peuples mal gouvernés et abandonnés, et qu'ainsi ces plaintes atteignaient toujours le public anglais et le public mondial. Je n'oublierai jamais la sympathie et la bonté qui me furent manifestées par les habitants de Fez à cette époque. Et quelle était la cause de ce changement si évident?

C'était la famine. Le pain à quatorze sous la miche, et la miche grosse comme les petits pains d'un buffet de gare. Famine parce que quelques vizirs et fonctionnaires avaient profité des pauvres moissons des années précédentes pour faire des réserves de blé. Ils l'achetaient avant son entrée dans la ville et le vendaient quand ils voulaient avec le bénéfice qu'ils voulaient. Famine, parce que la même coterie réglait le prix de vente des

viandes, dépouillant tantôt l'acheteur, tantôt les bouchers (1). Famine, parce que toutes les matières premières nécessaires à la vie passaient par leurs mains avant d'atteindre le public. Famine, parce que le charbon, sans quoi rien ne peut être cuisiné dans ce pays, était emmagasiné.

Et les caravanes, qui auraient dû apporter du grain de la côte pour nourrir le peuple affamé, étaient réservées pour transporter le marbre nécessaire aux palais des vizirs bâtis avec le produit des exactions et des spéculations.

Oui, trois années avaient amené du changement à Fez, mais ce n'était pas un changement heureux.

Toute vie et toute énergie semblaient avoir disparu.

Des soldats à mine patibulaire, affamés, en guenilles naturellement, et payés, quand ils recevaient toute leur solde, juste assez pour acheter la moitié d'une petite miche de pain, rôdaient çà et là dans les rues. On en voyait très peu, à la vérité, beaucoup ayant déserté depuis longtemps chez Bou Hamara, ou ayant vendu leurs fusils au marchand le plus proche, pour s'en aller ensuite fomenter la révolte dans les tribus.

Réellement, personne ne pouvait les en blâmer, et ceux qui restaient seraient bien partis, secouant la poussière de leurs souliers, mais ils n'avaient pas de souliers, et beau coup d'entre eux n'avaient pas la force de parcourir le chemin

Les rues étaient pleines de gens mourant de faim, dont beaucoup mendiaient avec leurs yeux seulement, trop pitoyables pour qu'on pût les regarder sans être ému.

Pendant quelque temps les produits d'une souscrip-

(1) Voici comme se faisait l'opération : le Mohtasseb élevait sans raison le prix de la viande et touchait pour cela une forte somme des bouchers, puis pour donner satisfaction à l'opinion publique, il abaissait bientôt le prix, pour recommencer la même opération.

tion publique servirent à apaiser leurs souffrances, mais la plus grande partie des fonds passèrent en briques et en mortier pour les palais, on l'a dit, et d'ailleurs, fût-ce plus qu'une coïncidence, à la date de la conclusion de la conférence d'Algésiras correspondit celle où cessèrent les distributions de nourriture faites par le maghzen aux pauvres.

Était-ce que les yeux de l'Europe ne devaient pas plus longtemps regarder le Maroc, et que les pauvres pouvaient à nouveau périr?

De nouveau les longues files de pauvres gens se colèrent contre les murs (1) des rues étroites pour laisser passer les chameaux, les mules et les ânes charriant des marbres et des *zelliges* pour les palais des courtisans, bâtis avec l'argent du peuple et avec les bénéfices de la spéculation.

Jadis le peuple supportait ses souffrances, car autrefois déjà on souffrait des exactions du maghzen, mais les gens se consolait en disant : « Notre seigneur le sultan ne doit pas savoir ; » maintenant c'était un peu différent. La famine les avait rendus un peu — très peu — plus hardis et ils disaient : « Notre seigneur le sultan ne fait pas attention. »

Après tout, il n'y avait que la différence d'un mot. Dans les tribus, ils allaient un peu plus loin, oh ! très peu, et disaient : « Il n'y a pas de sultan. »

Ce n'était pas vrai, car à l'intérieur des remparts croulants du palais, Moulay Abd el Aziz ennuyé de tout, mais encore bienveillant, encore animé des meilleures intentions, se promenait de cour en cour, de jardin en jardin,

\* (1) Pour laisser passer les animaux, les gens des villes doivent s'accroupir et laisser passer sur leur tête la charge de l'animal ; c'est le seul moyen de croiser un animal chargé.

donnant des ordres qu'il savait devoir n'être jamais exécutés, fatigué d'essayer de faire mieux et se contentant d'attendre des circonstances un changement, attente où se mêlaient la confiance en Dieu et sa méfiance de l'Europe. Lui aussi avait perdu toute énergie ; ce n'était pas tout à fait sa faute, peut-être, car à une époque il avait essayé d'agir, mais les circonstances avaient été contre lui. Trop de générosité et trop peu de décision l'avaient conduit à cet échec jusqu'à ce qu'il eût remis toutes les affaires à des hommes bien moins capables et beaucoup moins bien intentionnés que lui, en leur permettant de le voler comme il leur plairait.

Il ne voyait personne, n'allait nulle part, probablement parce que, avec sa nature, il ne pouvait supporter la honte de sa situation et l'abaissement du pays.

Le palais lui-même ressemblait à un palais de rêve hanté par des esprits. Mais tel qu'il était ainsi, cette physionomie convenait mieux à la résidence des sultans que celle qu'elle présentait trois ans plus tôt, quand les cours étaient jonchées de marchandises européennes inutiles, encombrées de caisses, et parsemées de paille d'emballage. Sans doute la plupart de ces rebuts étaient encore là, pauvres épaves en vérité pour tant d'argent dépensé.

La scène dans le grand patio, entouré de ses arcades et dans laquelle le maghzen tenait sa cour, était changée aussi. Sous leur voûte respective, les vizirs étaient assis, traitant les affaires pendantes en somnolant, c'est-à-dire qu'ils remettaient au lendemain ou à plus tard les affaires qui auraient pu être réglées le jour même.

Il n'y avait ni vie, ni mouvement dans cette cour.

Où étaient les fonctionnaires de la cour avec leurs robes blanches et leurs fez rouges pointus?

Où était cet actif et vif personnage au pas rapide et

au geste énergique, dont les yeux perçants surveillaient tout. El Menhebbi, où était-il?

Ils étaient partis, évanouis comme des fantômes, abandonnant à une poignée d'hommes incapables et intéressés dont on se moquait jusque dans leur entourage la mauvaise administration du pays.

Quoi d'étonnant à ce que le peuple marocain dit : « Nous n'avons pas de sultan, » quoi d'étonnant à ce qu'il désobéît et tournât en ridicule le prince chérifien?

Quoi de surprenant à ce que le Rogui et Raisouli et une vingtaine d'autres soulevassent tout le pays?

Non, ce qu'il y avait d'étonnant c'est que le pays tout entier ne se fût pas révolté. Mais il n'en éprouvait pas la nécessité. Les habitants ne payaient aucun impôt et ne reconnaissaient aucun gouvernement. Quant aux citadins, des années d'oppression et de souffrance avaient brisé leur volonté, bien qu'ils se rendissent compte que le régime du moment était la cause de la famine.

Et Moulay Abd el Aziz, qui connaissait suffisamment cet état de choses, dans tous les cas assez pour n'en pas désirer connaître plus, parlait encore de ce qu'il avait l'intention de faire pour son peuple, multipliant les plans pour son bonheur devant des auditeurs dont le seul but était de gruger ce peuple.

C'était un prince bon et intelligent, trop bon par certains côtés, et trop faible bien plus souvent, pour le rôle ardu qu'il avait été appelé à remplir.

Si le pape était prisonnier dans le Vatican, le sultan l'était doublement dans son palais de Fez.

Ces changements pourtant n'étaient sensibles qu'à ceux qui avaient été familiarisés avec le Fez de jadis. Pour tous les autres, cette ville devait sembler pareille à ce qu'elle avait toujours été, avec ses rues couvertes,

étroites et tortueuses, sur lesquelles les hautes maisons se penchent et se rejoignent, pleines de ténèbres et de mystère, avec des échappées, ici sur des orangers passant la tête au-dessus d'un haut mur, là sur des minarets couverts de tuiles et sur les toits verts des mosquées et des tombeaux, une ville qui ne s'est pas étendue d'un mètre depuis qu'on l'a encerclée de remparts.

Cependant près des murs, au bord de la rivière qui se partage en mille canaux coulant au travers et autour de la ville, ont jailli des jardins d'orangers, d'oliviers, de mûriers, d'abricotiers, de vignes, formant un berceau de verdure à la ville grise et blanche, chemin de verdure qui serpente du plateau jusqu'au Sebou en suivant tout au long les méandres de la vallée.

Il y a rarement une vue de Fez qui ne soit pas belle, rarement une échappée qui ne soit émouvante.

C'est très coloré, ou parfois cela manque de couleur ; ce sont des chemins étonnants où jamais ne pénètre la lumière du soleil, ce sont des mosquées en ruines où l'on ne voit que mosaïques croulantes, bois vermoulus, sculptures pourries et toits verdissants.

Ce sont des fontaines brisées, des carreaux de faïence ébréchés, desquels s'égoutte encore l'eau de l'endroit où, jadis, était un bassin, mais où il n'y a plus maintenant qu'un ruisseau de boue dans l'étroite rue.

Ce sont d'imposants fondouqs avec leurs galeries et leurs arcades, leurs pergolas de bois devenues rouges et grises avec le temps, ce sont les jardins d'où émergent les palais modernes des vizirs, bâtis avec l'argent et le pain du peuple ; tout cela ajoute un charme impérieux à cette cité qui présente un unique exemple de prospérité ancienne et de décadence récente juxtaposées.

Il en est de même des gens. Ils ont sur leur visage cette

expression de tristesse et de découragement qui leur vient des années d'oppression. Ils n'espèrent rien de l'avenir, ils oublient le passé et, leur seule consolation, c'est que « telle est la volonté de Dieu ».

Rien ne peut troubler leur croyance que tout est ordonné d'avance, invariablement réglé et marqué dès le premier jour, dans leur livre de vie. « C'était écrit. » Cela leur suffit.

Tandis que les puissances européennes avaient été à deux doigts de la guerre au sujet du Maroc, tandis que tous les regards du monde avaient été fixés sur la conférence d'Algésiras, tandis que l'avenir du pays restait incertain, et que le cinquième du pays était entre les mains du prétendant, tandis que le sultan pouvait à peine étendre son autorité sur quelques villes fermées, Fez était restée impassible.

Le résultat de la conférence d'Algésiras et de l'acte qui promulgua ses décisions était ce qui pouvait être attendu.

Toute l'Europe envoya des délégués dans la charmante petite ville espagnole, située à quelques milles de Gibraltar, et chaque gouvernement poursuivit son but intéressé.

Ils versèrent du vin nouveau ou plutôt du vinaigre dans de vieilles outres ; le résultat était inévitable.

Pendant que les ambassadeurs extraordinaires dont les titres tiennent plusieurs pages dans le petit « livre » qui contient l'acte, discutaient les travaux publics, la police internationale, la Banque d'État et les différences entre « fusils rayés et non rayés (1) » et une multitude d'autres questions, le Maroc tombait de plus en plus profondément dans l'anarchie, anarchie aggravée par les rumeurs de

(1) En français.

guerre qui circulaient dans les tribus, comme de l'autre côté du détroit de Gibraltar.

Des collines dominant Algésiras, le résultat de cette anarchie fut au moins une fois clairement visible quand la fumée s'éleva au-dessus des villages brûlés de la province de Tanger.

Raisouli commandait dans le Nord pendant qu'à l'Est Bou Hamara était le maître.

Bou Hamara était natif du Zerhoun et avait été employé un certain temps comme « feqih » d'un haut fonctionnaire de Meknès. Sa conduite l'avait rendu indésirable comme secrétaire, car il savait non seulement imiter la signature de son maître, mais il avait aussi, disait-on, fabriqué un sceau impérial avec lequel il obtenait de grosses quantités d'argent.

Il avait aussi, à ses moments perdus, appris un certain nombre de trucs de prestidigitation.

Déjà connu comme un lettré et dévot musulman, ses autres aptitudes le mirent en vedette. Un beau jour, on ne le vit plus ; il avait quitté Meknès précipitamment.

Vivant d'expédients, il se dirigea vers la province de Taza, située entre Fez et la frontière algérienne, et là il conquit autant par sa science que par son adresse de sorcier et d'escamoteur, un très réel prestige. Presque sans qu'on s'en aperçût, il fut connu comme un chef, et bientôt se fit reconnaître comme étant Moulay Mohammed (1), le fils le plus âgé du dernier sultan Moulay Hassan et, par conséquent, le frère aîné de Moulay Abd el Aziz.

Il fit fabriquer un grand sceau officiel et se fit proclamer sultan.

(1) Exactement Moulay M'Hamed.



J'ai déjà fait mention de la défaite que ses troupes infligèrent au sultan en décembre 1902. Son prestige avait maintenant atteint son apogée et causait une grande anxiété à la cour marocaine.

Il gouvernait le Maroc oriental depuis plusieurs années avec un succès à peine interrompu. A un moment, il est vrai, il avait été rejeté dans les montagnes du Rif quand Taza avait été repris par une armée chérifienne sous les ordres de Menhebbi, le jeune et actif ministre de la Guerre. Mais il était loisible à Bou Hamara de réoccuper les provinces perdues et d'y rétablir son autorité.

En dépit du réel effort de Menhebbi (1) pour maintenir un peu de cohésion dans l'armée, la corruption et l'incapacité étaient telles, que même son énergie n'y pouvait rien changer. La paye des soldats manquait et les troupes semblaient fondre.

Ce fut seulement lorsque Moulay Hafid monta sur le trône en 1908, après l'abdication de Moulay Abd el Aziz, que Bou Hamara fut capturé et amené à Fez.

Enfermé dans une cage, placé sur le dos d'un chameau, l'usurpateur fut amené en présence du sultan. L'entretien dura longtemps (2).

Pendant plusieurs jours, Bou Hamara, confiné dans sa petite cage, fut exposé aux regards du public dans la grande cour du palais où le sultan recevait les ambassadeurs, et ainsi le nouveau souverain et celui qui avait menacé si longtemps le trône se faisaient vis-à-vis.

(1) Menhebbi avait été mokhazeni avec Djillali le prétendant, et quand devenu ministre de la Guerre il avait refusé son aide à Djillali, celui-ci avait juré de se venger et avait dit : « Tu es devenu ministre, moi je serai sultan. » (Extrait de mes notes inédites sur Bou Hamara.)

(2) Bou Hamara dit en particulier au sultan Moulay Hafid : « Tu me reproches d'avoir régné sans droits, mais toi pourquoi as-tu détrôné ton frère Aziz? »

Ensuite le prisonnier d'État fut placé dans la cage aux lions en présence du sultan, tandis que les dames de la cour garnissaient les toits du palais pour assister à l'exécution.

Toutefois, les lions repus refusèrent de le dévorer et lui arrachèrent seulement un bras.

Après avoir attendu quelque temps pour voir si le roi des animaux changerait d'avis, le sultan ordonna que le prétendant soit fusillé et il fut exécuté par des esclaves.

Enfin son corps fut brûlé pour qu'il ne lui restât aucune chance d'entrer au paradis, car les Marocains croient à une résurrection corporelle.

Si terrible que fût sa fin, Bou Hamara l'avait bien méritée par les atrocités qu'il avait commises, brûlant chaque fois, après les avoir arrosés de pétrole, les soldats du sultan qu'il pouvait capturer au cours de ses campagnes.

La présence de l'usurpateur près du port de Melilla et de la côte du Rif avait si sérieusement gêné les autorités espagnoles et les habitants de cette ville que, dans le but d'obtenir un ravitaillement pour la population, les Espagnols avaient été obligés de négocier directement avec lui.

Un ingénieur des mines m'a raconté qu'il avait accompagné quelques capitalistes espagnols au quartier général du rogui à Selouan. Ils étaient tous plus ou moins effrayés, mais l'enjeu était d'importance. Ils demandaient la concession d'une mine de fer dans le voisinage.

Le prétendant les reçut assez cordialement et les invita à s'asseoir avec lui sur un grand tapis étendu à l'ombre d'un arbre.

La discussion des termes de la concession commença et les exigences de Bou Hamara se faisaient de plus en plus grandes.

Les capitalistes hésitaient et protestaient, mais ils furent incités à accepter du fait que, pendant l'entretien, les soldats du rogui apportèrent une douzaine de têtes fraîchement coupées qu'ils arrangèrent autour du tapis.

A la fin de la conversation, les trois ou quatre capitalistes blêmes avaient accepté dans leur intégrité les propositions du prétendant, et ils le remercièrent pour sa réception cordiale, agrémentée de l'affreuse exhibition qui n'avait pas peu influencé leur décision.

Jusqu'à la fin du règne de Moulay Hafid les têtes des ennemis étaient ordinairement exposées sur les portes des villes de l'intérieur. En 1909 pendant la mission de feu sir Reginald Lister à Fez, Bab Mahroug était garnie de têtes de rebelles.

Un de ces affreux souvenirs tomba avec un bruit retentissant au moment où le ministre anglais et quelques personnes de sa suite passaient sous la voûte.

Pour fixer ces têtes, on passait à travers l'oreille une ficelle que l'on attachait à un clou fiché au mur. Maintes et maintes fois, pendant mon long séjour au Maroc, j'ai vu les portes ou les autres monuments des capitales marocaines garnies de ces épouvantables trophées.

Un rival plus sérieux de Moulay Abd el Aziz fut Moulay Hafid son demi-frère. Celui-ci leva l'étendard de la révolte dans le sud du Maroc en 1908 et se fit proclamer sultan.

L'année précédente, en 1907, les Français avaient bombardé Casablanca après le massacre d'un certain nombre d'ouvriers européens par les indigènes. Des ouvriers italiens et français étaient occupés au transport de la pierre pour la construction du port. Le petit chemin de fer utilisé pour ce travail traversait ou frôlait un cimetière musulman.

Les croyances des habitants, excitées par les agitateurs religieux, s'exaspérèrent et les Marocains attaquèrent le train. Les travailleurs revenant de leur labeur furent écharpés. Un bateau de guerre arriva et une troupe armée débarqua pour protéger la population européenne de la ville.

Les forts et les quartiers furent bombardés, des scènes de la plus sauvage confusion s'ensuivirent, car non seulement la ville était sous le feu des canons du cuirassé, mais en même temps les tribus de l'intérieur avaient profité de la panique pour envahir et piller la place.

Toutes sortes d'atrocités et d'horreurs furent perpétrées et Casablanca fut en proie au pillage et au meurtre. Les forces européennes étaient suffisantes pour protéger les consulats, et la plus grande partie de la population chrétienne échappa au meurtre. Quand l'ordre fut rétabli, la ville présentait un aspect pitoyable. Je la vis quelques jours après le bombardement et la scène était indescriptible. C'était une confusion de gens et de chevaux tués ; en même temps, le contenu de certaines maisons privées avait été jeté dans la rue et brisé.

Le pillage était incomplet, piles d'étoffes, caisses de provisions de bouche, et toutes sortes de marchandises gisaient abandonnées dans la rue.

Beaucoup de ces maisons avaient été brûlées et saccagées.

Des Marocains et des Juifs cachés depuis le premier jour du bombardement, pâles et terrifiés, surgissaient de sombres caves, et beaucoup d'entre eux étaient blessés.

Plusieurs durent être retirés des décombres de leurs maisons. Sur ces décombres, hommes et chevaux avaient couru et combattu, il y avait du sang partout.

Dans le plus pauvre quartier de la ville, où les maisons

couvertes pour la plupart en paille avaient été brûlées, je rencontraï seulement un être vivant, une folle échevelée, mais souriante et qui ne cessait de crier : « Aïcha, ma petite fille, mon petit Ahmed, où êtes-vous ? Je vous appelle. »

Elle se tourna vers moi et dit : « N'avez-vous pas vu mes petits-enfants, une petite fille et un petit garçon, presque un bébé ? »

Elle n'attendit pas la réponse et continua son chemin, continuant à appeler Aïcha et Ahmed.

Beaucoup de gens devinrent fous de peur. Les Juifs et les Juives furent peut-être ceux qui souffrirent le plus. Une Juive délivrée d'une cave fut apportée abruti de terreur par un bateau de secours à Tanger. Ce fut seulement après le débarquement qu'elle se rappela qu'elle avait caché son enfant, dans un coin du cellier où elle s'était réfugiée trois jours avant.

Le bombardement de Casablanca et les jours d'horreur nécessitaient une campagne pour nettoyer la banlieue des tribus enragées qui l'avaient envahie et n'attendaient qu'une autre occasion de meurtre, de rapine et de pillage.

Ce fut le commencement de l'occupation française, qui mit le point final à des siècles de cruauté, de corruption et d'exactions.

## CHAPITRE V

### LA LIQUIDATION DU SULTANAT

L'année 1912 vit la fin de l'indépendance du Maroc, et bien qu'on éprouve toujours un regret à voir disparaître une chose ancienne et pittoresque, on doit se réjouir de cet événement.

Établi primitivement sur le prestige de la religion et de ses lois, car les sultans du Maroc sont des descendants du Prophète, l'édifice pourri se maintenait depuis des années dans un état voisin de l'écroulement. Seuls son isolement, la xénophobie et le fanatisme de son peuple avaient retardé une désagrégation plus rapide et pendant longtemps, dans les angoisses de ce trouble mortel, le Maroc avait conservé un souffle de vie.

Un jeune et prodigue sultan avait dilapidé les revenus du pays et vidé les coffres du trésor, en grande partie pour des achats de marchandises européennes inutiles.

Son règne avait été l'époque des « commis voyageurs », quand les caravanes convergeant à Fez venaient de tous les ports, portant des cages d'animaux sauvages et l'assortiment le plus étonnant de tous les spécimens les plus hétéroclites du luxe et du mauvais goût.

C'était le temps des feux d'artifice et des orgues de Barbarie, des uniformes fantastiques et des perroquets de l'Amazone.

Ses gaspillages, ses rapports avec les Européens et la

faiblesse avec laquelle le sultan avait gouverné, avaient amené la révolte.

Son frère Moulay Hafid venait de se faire proclamer sultan à Marrakech.

La guerre entre les deux sultans traînait en longueur. Le principal souci de chacun semblait être d'éviter une rencontre, et ils se contentaient l'un et l'autre de rendre des édits de mutuelle excommunication, et, pour obtenir de l'argent, de piller les tribus, sans souci de savoir pour qui elles avaient pris parti.

Quand l'un d'eux avait l'argent, il avait aussi des soldats ; s'il manquait de ressources, son armée fondait au point de disparaître. En fait, chacun d'eux n'avait de troupes que lorsque les soldats de l'autre désertaient.

En 1908, Moulay Abd el Aziz quitta Fez pour se rendre au pays de l'insurrection. Il s'avança lentement vers le Sud en suivant une voie fort détournée comme pour éviter toute rencontre possible avec l'ennemi.

Au même moment, Moulay Hafid également timide, se lançait à la conquête du Nord, en suivant d'ailleurs pour les mêmes raisons que son frère une route excentrique.

Selon toute probabilité, chacun aurait atteint la capitale de l'autre sans incident si l'armée de Moulay Abd el Aziz quand elle fut à une courte distance de son but, Marrakech, n'avait soudainement pillé le camp impérial et se déclarant pour son rival, n'avait obligé le sultan à chercher, après un dangereux voyage, un refuge à la côte.

Quelques mois plus tard, Moulay Abd el Aziz abdiquait en faveur de son frère qui, avec quelques soldats seulement (car son armée avait également déserté), était arrivé pendant ce temps à Fez, ayant à peine un sou en poche.

Fez l'accepta comme sultan, à la condition que la ville ne paierait pas d'impôts. Cela, Sa Majesté le promit solen-

nellement et tint cette promesse pendant quelques semaines jusqu'à ce qu'il fût forcé d'y manquer, et alors il leva des taxes légales et illégales, comme jamais cela ne s'était vu auparavant.

Son talent à faire exécuter ceux qui devaient quelque chose au trésor, lui procura entre temps une petite armée. Naturellement le trésor était vide, et aucun homme des tribus ne demandait à s'engager, car aucune solde n'était à espérer. La situation était précaire. Sans troupe le sultan ne pouvait rien, pas même lever les impôts qu'il avait promis de ne pas lever, et sans l'impôt il ne pouvait pas vivre. Or de toutes façons il lui fallait une armée.

Alors un matin, les crieurs publics annoncèrent dans les rues et les marchés que le sultan devait donner un certain jour au palais une grande fête aux adeptes de la secte « Guennaoua ». La confrérie des Guennaoua était alors très en vogue au Maroc ; toutefois elle limitait son recrutement aux gens du Sud qui ont beaucoup de sang noir et forment la classe des laboureurs et des porteurs d'eau, confrérie regardée d'ailleurs comme contraire à l'orthodoxie par les Marocains plus affinés. Le sultan laissait même entendre qu'il avait l'intention de s'affilier à cette doctrine particulière.

Au jour dit, les Guennaoua se lavèrent et parés de leurs beaux habits se rendirent en masse au palais et pénétrèrent dans les cours entourées de hauts murs et de tours rébarbatives.

Très satisfaits d'être invités à la garden-party du sultan, ils manifestaient leur joie et ils demandèrent des rafraîchissements. Hélas, il n'y en avait pas. Rien que des remparts infranchissables et des portes fermées, et le jour suivant une armée triste, mais résignée était à l'exercice sur la pelouse du palais.



Moulay Hafid n'était pas l'homme qu'il fallait pour rendre la vie au Maroc agonisant. Les tribus se révoltèrent, il employa des méthodes barbares et la situation du Maroc devint pire que jamais.

Dans les premiers mois de 1912 (1), le sultan fut assiégé dans Fez par les tribus. Il appela au secours les Français déjà installés à Casablanca et à la côte.

Une expédition fut organisée rapidement ; la capitale fut délivrée et quelques semaines plus tard (2) le traité de protectorat fut signé, suivi de près par le massacre des officiers et des citoyens français à Fez.

La situation de Moulay Hafid devint impossible, tant aux yeux de la France qu'à ceux de son peuple, et il se décida à abdiquer.

La cour se rendit à Rabat, à la côte, et c'est alors que se joua le dernier acte de l'indépendance marocaine. Il consista de la part du sultan en un marchandage rapace pour obtenir les meilleures conditions.

Déjà avant de quitter Fez, il avait commencé à assurer le confort de sa vie future ; il avait informé toutes les dames de son palais royal, et elles étaient légion, les veuves des sultans précédents et une foule de parentes, qu'elles devaient l'accompagner à Rabat. Il leur donna des ordres stricts pour leur bagage ; tous leurs bijoux et choses de valeur devaient être emballés dans de petites caisses, leurs habits et les choses de moindre prix devaient être placés dans des malles.

Elles suivirent exactement ces instructions, mais le jour du départ on emporta seulement les petites caisses, on oublia les dames et les malles à Fez. Elles y sont

(1) C'est en 1911.

(2) C'est en mars 1912.

encore, tandis que les bijoux, on a de bonnes raisons de le croire, sont en Europe. Moulay Hafid s'est toujours vanté de son habileté en affaires.

Les dernières semaines de son règne furent une période continuelle de querelles avec les autorités françaises. Il était encore sultan et par conséquent dangereux, et la question de son successeur n'avait pas encore été réglée, il avait encore en mains quelques cartes, dont il jouait de temps à autre. Alors même que tout était arrangé, les lettres pour la proclamation de son demi-frère Moulay Youssef expédiées dans les provinces, Moulay Hafid changea d'avis. Toute réflexion faite, il déclarait qu'il ne voulait pas abdiquer ni quitter le pays comme cela avait été décidé. Il avait déjà obtenu les plus généreuses conditions, mais la situation était critique. Des instructions avaient été données à l'intérieur pour la proclamation du nouveau sultan et l'ancien ne voulait plus abdiquer. Alors Moulay Hafid laissa entendre qu'il pouvait encore changer d'avis. C'est ce qui arriva. On lui remit un chèque de 40 000 livres sterling, quand il quitta le quai de Rabat sur un croiseur français qui l'emmena faire un voyage en France. En échange, il remit au résident général le document définitif de son abdication. La confiance entre ces deux personnages était telle que, pendant un instant, ils tinrent chacun un bout des papiers échangés, chacun d'eux craignant de lâcher le sien tant que l'autre ne serait pas donné.

La nuit qui précéda la signature de son abdication, Moulay Hafid détruisit les emblèmes sacrés des sultans marocains, car il se rendait compte qu'il était le dernier sultan indépendant du Maroc. Il brûla le parasol écarlate qu'on avait porté sur sa tête dans les cérémonies officielles. La litière fut mise en pièces et jetée au feu, en même temps

que deux caisses dans lesquelles certains livres saints avaient été apportés. Les livres furent épargnés et il emporta aussi ses bijoux de famille.

De Rabat, Moulay Hafid se rendit en France, en qualité d'hôte du gouvernement français, et voyageant à demi officiellement, il fit une promenade prolongée. A l'issue de ce voyage, il revint à Tanger où sa famille et ses gens, environ cent soixante personnes, étaient arrivés entre temps. La vieille kasbah fut mise à la disposition de Sa Majesté et il en fit sa résidence.

Presque aussitôt après son arrivée à Tanger commença la discussion au sujet des termes de son abdication, car les grandes lignes seulement en avaient été posées à Rabat et très vite. Les relations de l'ex-sultan avec la France furent très embrouillées.

En apparence, Moulay Hafid ne regrettait pas d'avoir abdicqué. Il comprenait que son maintien sur le trône dans les circonstances actuelles était impossible.

Ce qu'il regrettait, c'était de n'avoir pas fait payer assez cher son départ, il espérait encore pouvoir extorquer quelque argent et quelques propriétés. Aussi les pourparlers furent-ils conduits avec une avidité qui rendait toute solution impossible.

Au commencement de son règne, quatre ans seulement plus tôt, il avait donné des preuves d'un caractère élevé et d'un sentiment patriotique, et il avait réellement l'intention de maintenir l'indépendance de son pays.

Mais il s'était rendu compte rapidement que lui-même ne pourrait assumer cette tâche. Il devint neurasthénique, cruel et sans scrupules. Il se fit des ennemis de tous côtés, parmi le bas peuple à cause de sa barbarie et de ses exactions, et parmi les Européens par son cynisme et son intransigeance.

En sorte que, très vite, ses relations avec la France furent bientôt sur le point d'être rompues. C'est à ce moment, quand tout semblait désespéré, que l'auteur de ce livre fut prié, des deux côtés séparément, d'intervenir dans l'intérêt de la paix.

Voici comment se produisit l'invitation à intervenir :

Il y avait eu une scène terrible entre l'ex-sultan et les négociateurs français, et Moulay Hafid avait employé un langage si peu parlementaire qu'il ne pouvait plus être question d'une nouvelle rencontre.

Un matin de bonne heure, l'auteur reçut la visite d'un fonctionnaire français qui le sollicita (1) d'être l'intermédiaire dans la discussion en lui faisant le compliment de dire qu'il était la seule personne ayant quelque influence sur le sultan, dont les procédés étaient sévèrement jugés en haut lieu.

A peine cet interlocuteur était-il parti que le sultan lui-même arriva.

Ses nerfs étaient à bout et il était dans un état de profonde dépression. Se jetant sur un sofa, il se mit à pleurer, puis fit le récit de ses malheurs réels ou supposés, attaquant la France avec une véhémence aussi violente qu'injuste.

« Vous êtes, dit-il à l'auteur, la seule personne ayant quelque influence sur ces vilains. Voulez-vous vous charger des négociations? »

Dans ces conditions, il n'y avait pas autre chose à faire qu'à accepter.

Une heure plus tard, les conversations étaient reprises. L'ex-sultan passa toute la journée à la villa de l'auteur et l'on put à peine le décider à manger et à boire. Pendant

(1) Who implored him.

l'absence de l'auteur à la légation de France, Moulay Hafid prit congé, mais ce ne fut pas la seule chose qu'il prit, il emporta aussi un très rare exemplaire d'un manuscrit arabe. Très lettré, la tentation d'un beau livre enluminé avait été trop forte. L'auteur ne revit plus le livre, mais il est juste d'ajouter que Sa Majesté envoya le même soir un présent en échange, un poignard orné d'émaux.

Pendant les semaines suivantes les points principaux de la négociation furent résolus. La question de la pension, les crédits pour la construction d'un palais à Tanger, la restitution de certaines propriétés à l'intérieur du pays, et le sort des femmes et des enfants de l'ex-sultan.

Puis vint la question des dettes sur laquelle s'engagea une longue et acrimonieuse discussion. Il avait été posé en principe que toutes les dettes qui avaient été contractées directement ou en certain cas indirectement dans l'intérêt de l'État, seraient considérées comme dettes d'État et payées par le gouvernement, tandis que toutes les dettes privées seraient payées sur la cassette de l'ex-sultan.

Cependant la discussion des dettes était rendue extrêmement difficile en raison du système par lequel le Maroc avait été gouverné. Le sultan du Maroc avait toujours été un monarque absolu, et comme tel les revenus du pays étaient siens. On n'avait jamais fait de distinction entre les caisses de l'État et la cassette privée ; tout appartenait au sultan. C'était une règle que les dépenses de l'État aussi bien que celles pour l'entretien du palais étaient payées par des billets tirés sur les douanes de la côte.

En conséquence ce n'était pas une tâche facile que d'arriver à discriminer les dettes de l'État des dettes privées, si intimement confondues dans le passé.

Il y avait par exemple une note concernant un escalier de marbre commandé en Italie pour le palais de Fez. Les autorités françaises arguaient que cette dépense très élevée était une pure extravagance de la part de Moulay Hafid et qu'en conséquence il devait la payer.

L'ex-sultan exposait au contraire que le palais était la propriété de l'État (il avait soutenu la thèse contraire quand on lui avait demandé pourquoi il avait emporté avec lui certains meubles précieux) et que toutes les améliorations et installations qu'il avait faites l'avaient été dans l'intérêt de l'État. C'était son successeur et non lui-même qui jouirait de l'escalier de marbre. Le protectorat reconnut la justesse de cet argument et paya la traite, mais la suite de l'incident est plaisante à connaître.

Quelques mois plus tard, quand le sultan signa un contrat pour la construction de son nouveau palais à Tanger, il supprima sur le plan un des escaliers de marbre projeté.

Il avait, disait-il, un très bel escalier qui ferait bien l'affaire. L'auteur se risqua à lui demander si c'était celui-là même au sujet duquel on avait discuté.

— Lui-même, répliqua Moulay Hafid. Vous comprenez, il n'avait pas encore été envoyé d'Italie, j'ai télégraphié qu'on l'envoie ici au lieu de l'envoyer à Fez.

Une discussion encore plus compliquée s'éleva au sujet de quelques centaines de mètres d'une très coûteuse et très belle étoffe pourpre. Naturellement le protectorat portait cela au compte des dettes privées. Le sultan protestait. L'étoffe, disait-il, avait été achetée pour des besoins d'État, par exemple pour l'habillement des cuisinières du sultan, car il avait plusieurs centaines d'esclaves employées à préparer la nourriture. Le protectorat refusait de payer cette dette. L'ex-sultan exhiba

un document historique pour prouver que les cuisinières impériales étaient partie intégrante de l'État et passaient comme le palais lui-même d'un sultan à l'autre. Le principe fut accepté, mais la dette désavouée par la raison que ces dames n'avaient pas besoin de si belles étoffes pour leur vêtement de cuisine. Un tissu de coton, disait-on, aurait aussi bien fait l'affaire.

La réponse du sultan fut écrasante et sans réplique :

— En Europe, dit-il, c'est peut-être la coutume d'habiller les cuisinières des souverains avec du coton, mais au Maroc, nous avons une plus haute idée de la dignité de leur position.

Il n'y avait plus rien à dire. La dette fut payée par le protectorat.

Les longues discussions que l'auteur, en réalité peu secondé, avait à soutenir avec le sultan n'étaient pas facilitées par les conditions dans lesquelles elles se faisaient.

Il n'y avait pas d'heures fixées pour les conversations ou l'examen, souvent nécessaire, de volumineux documents toujours dans le plus extrême désordre.

Quand, d'une façon ou de l'autre, Sa Majesté sentait qu'elle allait être déboutée de ses demandes, comme Elle n'avait plus aucune relation avec les Français, tout l'orage tombait sur la tête de l'auteur. Parfois le sultan, excité par une brillante trouvaille qu'il avait faite pour échapper au paiement de quelques petites sommes, arrivait à ma villa à l'aube ; d'autres fois, j'étais appelé d'urgence au palais à minuit.

La question des dettes fut discutée et traitée dans les endroits les plus divers. Et tous ceux qui étaient présents, indigène ou Européen, esclave ou haut personnage, étaient entraînés dans la discussion. En particulier, deux vieilles dames étaient fréquemment consultées. L'une d'elles était

une vieille nourrice noire, l'autre une femme berbère blanche qui était la devineresse du sultan et qui était chargée de la préparation des talismans (1).

Les avis de cette dernière étaient toujours sensés et justes ; elle n'hésita jamais, quand l'occasion s'en présenta, de dire au sultan qu'il agissait follement, et elle rendit maints services au cours du débrouillage de ces questions compliquées.

Quelquefois, assis dans un jardin sur des matelas ou des nattes, entouré d'esclaves, Moulay Hafid soutenait que toutes les dettes étaient des dettes d'État, que la propriété privée n'avait jamais existé, que la responsabilité individuelle, spécialement pour les dettes, était contraire aux principes divins les plus élevés.

Il pérorait avec une grande facilité et une grande habileté littéraire. Il avait en réserve un grand nombre de citations d'arabe classique, citations d'ailleurs souvent déformées à dessein pour appuyer ses propres arguments. Il pouvait persuader les autres rapidement et lui aussi en même temps.

Se penchant légèrement en avant, emmailloté dans ses vêtements blancs, il parlait lentement avec beaucoup de charme et de distinction, accompagnant sa phrase d'un léger mouvement de sa main droite quand soudain, en plein débit, son attention était attirée par ses éléphants ou ses lamas ou par une bande de grues qui débouchaient des bosquets, et sa conversation se détournait vers d'autres sujets.

Alors qu'on amenait les deux éléphants de Fez à Tanger au moment de l'abdication, l'un d'eux s'échappa au

(1) Moulay Hafid s'adonnait aux pratiques de sorcellerie, et il n'est pas un Marocain qui, un jour ou l'autre, n'éprouve le besoin de faire fabriquer des talismans pour obtenir ce qu'il désire.



cours du trajet, et comme c'était une bête inconnue des villageois, il lui arriva maintes aventures. Là où il apparaissait, éclataient la panique et la terreur et tous les hommes couraient s'armer comme ils pouvaient pour chasser cette étrange et terrible bête. La population des campagnes possédait peu d'armes à feu, leur portée était faible et leurs balles frappaient le dos et les flancs du terrible pachyderme sans lui faire de mal, ce qui augmentait la panique.

L'éléphant, se vautrant dans les cultures printanières, passait calmement, tandis que les propriétaires lésés s'approchaient aussi près qu'ils l'osaient pour tirer des volées contre sa masse indifférente.

Puis un jour, il retrouva lui-même la route, pas plus mal portant, mais zébré des cicatrices des coups de feu essuyés.

Ce fut pendant une de ces longues palabres qu'on apporta au sultan la nouvelle qu'un des éléphants était couché dans l'écurie et ne pouvait se lever. Cela naturellement mit fin à l'entretien et tous nous nous levâmes pour aller voir ce qui arrivait.

En effet, l'éléphant était couché sur le côté, essayant de temps en temps de se lever sans pouvoir y réussir.

Après que chacun des assistants eut donné son avis et que tous les efforts eurent été tentés pour remettre sur pied la pauvre créature, depuis la torsion de la queue jusqu'à l'allumette sous les jambes de derrière, expédient qui n'eut d'autre résultat que de brûler la peau, Moulay Hafid arriva à la conclusion qu'on n'en sortirait pas sans l'aide d'une grue ; on trouva une lourde poutre que l'on suspendit au toit, deux cordes furent passées sous le corps de l'éléphant couché, l'une juste sous les jambes de devant, l'autre sous les jambes de derrière, manœuvre qui demanda un travail considérable.

Quand tout fut prêt, les esclaves commencèrent à haler. Avec des cris et des appels mutuels, ils arrivèrent à soulever l'éléphant jusqu'à ce qu'il fût suspendu en l'air, et alors ils entreprirent de le déposer doucement sur ses pieds. Nul doute qu'ils y auraient réussi si l'une des cordes n'avait glissé, ce qui fit que l'infortuné pachyderme resta suspendu seulement par derrière, la tête en bas. Il resta dans cette position jusqu'à ce qu'il fût descendu une fois de plus, cette fois tourné contre le mur, dans une situation encore plus critique que jamais. Mais en dépit de toutes les difficultés, après bien des cris, des jurons, et un travail forcené, l'éléphant fut remis debout.

En beaucoup d'occasions, notre conversation se tint dans des lieux moins agréables qu'un jardin.

Il y avait une chambre, par exemple, dans la très laide villa que Moulay Hafid avait achetée dans l'état où elle se trouvait et grandement admirée et qui semblait hantée par le microbe de l'irritation.

Non seulement sa décoration était épouvantable, mais elle était pleine d'objets que Moulay Hafid avait apportés de Fez, parmi lesquels une quantité de boîtes à musique, d'horloges de toutes sortes et de tous modèles et parmi lesquelles il affectionnait particulièrement celle qui avait la forme d'une locomotive en métal coloré dont les roues tournaient aux heures, aux demi-heures et aux quarts d'heure.

Tous ces jouets ou presque tous étaient brisés et un horloger italien était employé à rechercher les rouages, timbres et autres organismes dans cette collection de décombres. C'est dans cette chambre qu'il avait aussi son atelier, et rien n'était plus agréable à Moulay Hafid que de s'asseoir pour le regarder travailler.

Fréquemment, l'auteur devait apporter au sultan la

nouvelle que les autorités françaises refusaient de payer telle ou telle dette. Il vaut mieux atténuer les mauvaises nouvelles qu'on donne aux autocrates orientaux, car ils manquent de pondération, ils ne sont pas accoutumés à entendre la vérité brutale. Souvent il était nécessaire d'aller lentement et de la lui présenter en arabe avec des arguments habiles, et à la fois diplomatiques et littéraires, pour mener la tâche à bien et éviter un accès d'humeur. Je commençais par un petit discours sur l'origine des revenus et le sultan écoutait attentivement, mais juste au moment où j'arrivais à passer des généralités aux faits particuliers, l'horloger italien réussissait une réparation inespérée. Les horloges commençaient à marcher et à carillonner ou bien une boîte à musique, vieille et poussive, jouait, ou encore un canari empaillé, presque déplumé, commençait à pousser des cris aigus d'une voix que la rouille et les vers avaient terriblement faussée.

De la chaise de l'Italien, un jouet mécanique se mettait en marche sur le tapis, en gémissant, pour culbuter un peu plus loin et terminer sa course en expirant dans un sifflement de rouages mal graissés.

L'attention de l'ex-sultan était distraite. C'était la fin des négociations, et tout se terminait généralement par un repas servi à n'importe quelle heure et sous n'importe quel prétexte. L'horloger, qui avait à peine terminé le repas précédent, était l'hôte de marque, et forcé de manger une quantité incroyable d'une nourriture d'ailleurs excellente.

Ce fut peut-être la réclamation du dentiste espagnol du sultan qui fut la plus difficile à arranger, non seulement parce qu'elle était très compliquée, mais aussi parce qu'elle faillit provoquer un conflit international. On aurait pu supposer que la facture du dentiste se bor-

naît à des services professionnels, mais non : on réclamait le prix d'un lion vivant. Le sultan, dans les premiers jours de son règne, avait engagé le dentiste avec des appointements fixes et celui-ci avait été attaché à la maison impériale. Pendant un certain temps, il travailla dans les bouches des habitants du palais. Mais enfin la besogne fut terminée et toutes les dents de ces dames étincelèrent d'or. Le dentiste resta inactif.

Mais il n'y a aucune raison pour qu'on ne puisse employer les dentistes à acheter des lions. Évidemment, ce n'est pas l'habitude et cela semble incongru. Mais au Maroc, on n'a pas une idée aussi étroite de l'utilisation des compétences. Au temps de Moulay Abd el Aziz, quelques années auparavant, une des attributions du joueur de cornemuse était de donner à manger aux kangourous ; le photographe officiel faisait des pâtisseries, un haut chef militaire fournissait les dames de la cour en linge de dessous, le jardinier avait reçu la mission de confiance d'apprendre à jurer aux perroquets.

Aussi rien d'étonnant si un dentiste était devenu marchand de lions.

Au commencement de son règne, Moulay Hafid, dans la joie du succès, s'était considéré comme un souverain de droit divin et, comme tel, avait jugé nécessaire de se constituer une ménagerie.

C'est là un des attributs de la royauté qui a presque disparu, sauf en Orient, mais qui fut autrefois universel. C'est peut-être heureux. L'entrée tumultueuse d'un rhinocéros au milieu des invités à une garden-party de Windsor jetterait un froid aussi bien qu'à un moindre degré la présence d'une hyène au service du soir à la chapelle Saint-Georges, tandis qu'au Maroc de tels incidents ne sont pas remarqués. Le père de Moulay Hafid, Moulay

Hassan, permettait à ses léopards apprivoisés de circuler dans la chambre des hôtes, mais son fils, d'une nature plus timide, enfermait ses léopards en cage et les remplaçait au salon par des cochons d'Inde. L'effet perdait en majesté, mais les visiteurs de l'après-midi étaient moins nerveux.

Aussi le dentiste fut-il envoyé à Hambourg pour acheter des animaux sauvages à Hagenbeck.

Mais il commit une erreur. Il aurait pu revenir avec une ménagerie au complet, et partager la célébrité de ses fauves. Il perdit du temps et, quand il arriva à Fez quelques mois plus tard, le caprice était passé et le charme des animaux sauvages n'était plus de mode ; la réception qu'on lui fit ainsi qu'à son dernier lion, le lion non payé, ne fut pas enthousiaste.

Moulay Hafid avait découvert que l'entretien de ces bêtes mangeuses de moutons coûtait trop cher, et les tribus prêtes à se révolter refusaient de fournir des moutons ou bien avaient l'audace d'en réclamer le paiement.

Si grave que fût la réclamation, elle ne présentait pas d'insurmontables difficultés, mais il y avait des complications, car le sultan, charmé par le mécanisme du fauteuil du dentiste, avait commandé et payé un trône sur le même modèle mécanique.

Le trône n'avait jamais été fourni, ce qui donnait lieu à une contre-réclamation. Le sultan prétendait qu'il avait payé le lion ou que, s'il ne l'avait pas fait, c'était une dette d'État dont il n'était pas responsable, et il demandait la livraison de son trône mécanique.

La question était encore en suspens quand le contrat du dentiste vint à expiration et le sultan l'informa qu'il ne voulait pas le renouveler.

Cependant le dentiste avait en mains un atout, c'est

que le sultan l'avait logé gratuitement dans une de ses villas située dans une de ses propriétés de Tanger. Il refusait de partir et les autorités espagnoles le soutenaient, car, en raison des capitulations, chaque puissance protégeait ses sujets respectifs.

Une bande d'esclaves fut envoyée pour l'expulser.

Ils trouvèrent une villa barricadée et furent reçus à coups de pistolet.

La complication devenait sérieuse et prenait un caractère international.

Le sultan, les autorités françaises, le dentiste espagnol, les esclaves, l'auteur, un sujet britannique et le lion allemand, risquaient de troubler la paix des gouvernements européens si on faisait usage d'armes à feu.

Je fis aux deux parties un appel chaleureux à la conciliation.

Après un long délai et non sans difficultés, une entrevue, à laquelle j'étais présent en qualité de médiateur, fut arrangée entre le sultan et l'ex-dentiste.

Chacun prépara laborieusement le rôle qu'il aurait à jouer ; les appels plaintifs du dentiste à la générosité du sultan furent soigneusement étudiés aussi bien que la gracieuse réponse de Sa Majesté, tandis que l'auteur devait faire un petit discours qui était une vraie perle, sur la nécessité de l'amour du prochain.

Moulay Hafid assis sur un canapé était en train de lire attentivement un livre, quand le dentiste entra et fit les salutations d'usage, mais ces saluts, quoique polis, furent intentionnellement écourtés, et cela déplut à Sa Majesté.

Au lieu de sourire pour répondre au dentiste comme cela avait été convenu, l'ex-sultan continua à lire à demi-voix sur un mode chantant.

Un long silence suivit, mais une personne de la suite le rompit en disant :

— Votre Majesté, le dentiste est là.

Sans lever les yeux de son livre, l'ex-sultan demanda :

— A-t-il apporté le trône mécanique?

Mais ce n'était plus le programme du tout ! Il ne devait être fait aucune mention d'objets aussi catastrophiques qu'un lion ou qu'un fauteuil de dentiste. On devait simplement procéder à une réconciliation. Une somme d'argent serait promise au dentiste s'il voulait quitter la villa, et on abandonnerait de part et d'autre les réclamations en cours. Mais hélas, avant que qui que ce soit pût intervenir, le dentiste s'écria :

— Payez-moi d'abord mon lion !

L'huile était sur le feu. Pendant quelques minutes l'atmosphère fut brûlante d'allusions aux lions et aux trônes de dentiste jusqu'à ce que l'auteur pût calmer le souverain furieux et que le dentiste, disputant et criant, fût congédié de la chambre de réception.

Toutefois l'auteur parvint à un arrangement, grâce à la persuasion.

Le sultan ne réclamerait pas son trône et ne paierait pas le lion que le protectorat, ignorant qu'il était mort, prenait à sa charge.

Le dentiste recevrait une somme d'argent en paiement de ses réclamations.

L'auteur, dont c'était la solution, ne reçut les remerciements de personne, et les trois parties exprimèrent leur mécontentement de l'arrangement survenu.

## CHAPITRE VI

### LE SULTAN CHEZ LUI

En 1912-1913, le palais moderne que bâtit à Tanger le dernier sultan Moulay Hafid et qui couvre plusieurs acres de ses immenses pâtés de construction et de ses patios, sortait à peine de terre, et le sultan habitait encore avec tout son monde la vieille kasbah au sommet de la ville.

C'est un vieux château spacieux, incommode, archaïque et irréparable, et en aucune façon il n'était possible de loger avec quelque commodité ou agrément cent soixante-huit personnes derrière ses murs croulants.

Si l'on veut bien penser qu'un grand nombre de ces cent soixante-huit personnes étaient des princesses royales, qui, toutes, exigeaient un vaste appartement (sans parler de leur prétention à être l'épouse la plus favorisée), on peut se rendre compte que la solution n'était pas aisée. Même dans les palais les plus luxueux, on dit que les dames du palais font beaucoup de tapage, car la jalousie règne et si l'une d'elles reçoit plus d'attentions, de cadeaux ou de visites que les autres, il se passe souvent des scènes de désordre. La rumeur publique prétend que les arifas, dames chargées de maintenir l'ordre, doivent souvent faire usage du fouet, instrument pareil au « birch rod ».

Les princesses occupaient tous les logements conve-



nables de la kasbah, et le sultan ne disposait pour son usage personnel que de deux chambres mesquines près de l'entrée. C'est là que, faute de mieux, il recevait ses hôtes en attendant que l'achat du grand jardin où il voulait construire son nouveau palais lui permît de posséder des appartements plus convenables. Dans ce jardin, il y avait une villa bâtie jadis par le premier propriétaire du jardin, un israélite riche et respecté, qui avait rempli pendant de nombreuses années le poste de vice-consul de Belgique. Cette villa, qui existe encore, est le spécimen d'un goût étonnant, une maison pseudo-mauresque sur laquelle des crépissages et des peintures de toutes couleurs avaient été placardés en une amusante profusion.

Les lions de plâtre qui gardaient l'entrée ressemblaient plus à des roquets malades qu'au roi des animaux, et pour les rendre plus attrayants, on les avait couverts de mouchetures rouges.

Une arche ornée de macarons couronnait la porte, et l'ancien propriétaire avait bien voulu faire remarquer à l'auteur que chacun des vingt-deux macarons était peint d'une couleur différente, ce qui se voyait suffisamment.

À l'intérieur, une décoration criarde s'était donné libre cours de la façon la plus extravagante.

Les plafonds étaient placardés de protubérances rouge et or. Les moulures poursuivaient leur étrange course tout au long des murs en partie peints, entourant des panneaux de forme bizarre sur lesquels étaient barbouillées des vues de lacs et de montagnes et d'inénarrables barques de pêche, exécutées et signées par quelque génie local.

Des lustres de verre coloré pendaient du plafond et les fenêtres étaient garnies de vitres vertes et rouges.

Le sultan était en extase et il meubla ces appartements étonnants de chaises et de sofas recouverts de peluche rouge et garnis de franges bleues et jaunes.

Aux murs, il accrocha en désordre une vingtaine de pendules de tous modèles, il couvrit les tables de jouets mécaniques, il empila les boîtes à musique dans tous les coins, suspendit des cages à canaris devant toutes les fenêtres et orna la cheminée avec des paniers de fleurs artificielles. Alors il s'assit heureux pour jouir de la civilisation.

Parmi les nombreux jouets mécaniques que Moulay Hafid possédait, il en était un dont l'absurdité dépassait tout ce que j'ai jamais vu.

C'était ou cela avait été un perroquet de grandeur naturelle, posé sur un support de laiton qui contenait une musique.

La rouille et la poussière l'avaient abîmé, et il ne restait plus grand'chose du splendide oiseau qu'un corps en peau de chamois qui avait la forme d'un saucisson bourré, avec les deux perles noires des yeux encore plus ou moins en place, et un bec crochu qui semblait paralysé. Les jambes s'en étaient allées et la matelassure du croupion était descendue plus bas que le perchoir.

Une longue queue de plumes rouges pendait de côté, et autour de son cou nu ou chichement distribuées sur le reste du corps, on pouvait compter les dernières pennes.

De part et d'autre, à l'endroit où jadis avaient été les ailes, on voyait un assemblage de bois et de fil de fer.

Non, rien de plus lamentable que cette relique de perroquet ne pouvait être imaginé.

De temps en temps, sans raison plausible, cet étrange jouet se mettait à vivre. Le corps en saucisson se tremoussait, le bec brisé s'ouvrait, la queue de plumes se

tournait d'un autre côté et les moignons d'ailes s'ouvraient et se fermaient avec un bruit de serrure. Après un effort considérable, qui donnait l'impression que l'oiseau allait rendre l'âme, les chalumeaux sifflants, cachés dans le socle, commençaient à jouer. La musique allait de pair avec l'oiseau, des notes manquaient et toute la mesure avait monté ou descendu d'un demi-ton formant une inimaginable composition.

Reconnaître l'air était impossible, mais on ne pouvait nier le frémissement de l'exécution. Il semblait qu'il y eût une course entre l'oiseau et la musique pour savoir qui arriverait le plus haut possible.

Tous deux s'excitaient de plus en plus jusqu'à ce que soudain on entendit un long sifflement et un plus long accord chromatique de haut en bas. Avec un cri suppliant et une secousse de sa tête d'ataxique, le perroquet s'affaisait, se pétrifiait une fois de plus dans son attitude désespérée.

Moulay Hafid était parfaitement heureux.

Il se rendait compte qu'après la pompe triste du palais de Fez, il s'était enfin installé dans la vie moderne avec un raffinement plein de goût.

Il avait accoutumé d'arriver de bonne heure le matin à la villa et de passer là ses journées ; il descendait de la kasbah sur le dos de sa grosse mule caparaçonnée de rouge, de bleu pâle et de jaune, accompagné de cavaliers et d'esclaves noirs courant à ses côtés. Deux vieilles femmes, une négresse et l'autre berbère, le suivaient montées sur de belles mules et étroitement voilées.

La négresse était sa vieille nourrice et la femme berbère sa diseuse de bonne aventure dont on a parlé précédemment.

Lorsqu'on arrivait au jardin, la série habituelle des

mésaventures commençait. Un jour, une de ces dames tombait de la mule qui faisait des galipettes ; la clef de la villa était perdue et l'on devait forcer une fenêtre pour entrer, après que chacun avait fait des embarras pendant au moins une demi-heure pour essayer de retrouver la clef.

Puis on envoyait chercher un charpentier pour réparer la fenêtre. Soudain l'esclave se souvenait que de crainte de la perdre, elle avait attaché la clef à une ficelle pendue à son cou, là où elle se trouvait encore.

Le déjeuner arrivait, apporté de la kasbah sur la tête des esclaves, grands paniers de pain frais, bols de lait, gâteaux tièdes roulés dans le beurre et le miel, des pâtisseries indigènes excellentes, et une quantité de plats de fruits, des douceurs, du thé et du café servis sur d'immenses plateaux d'argent. C'était une sorte d'ambigu d'abord présenté au sultan et à ses amis, qui passait ensuite aux « courtisans » et finalement échouait chez les jardiniers, les esclaves et domestiques. Ceux-ci, quelle que soit la quantité de nourriture qu'on ait pu leur donner, laissaient les plats complètement nettoyés.

A cette époque les ouvriers avaient commencé à bâtir le grand palais long de cent yards et au delà, et le sultan visitait les travaux, prenant un très intelligent intérêt à tous les détails.

Puis il revenait à la villa, où il recevait les visiteurs indigènes et où l'on discutait de questions littéraires ou religieuses.

Moulay Hafid n'est pas un auteur négligeable et ses poésies lui auraient, s'il les avait publiées à cette époque, attiré de grandes louanges en même temps que beaucoup d'ennemis.

Aujourd'hui il n'y a plus de raison de garder le silence. Les circonstances ont changé.

N'était-ce pas lui qui écrivait :

« A la fin du monde, les gens de Tanger comparurent au tribunal du Jugement dernier et le Juge suprême dit : « Sûrement, vous êtes les derniers et les pires de tous les hommes. Comment cela se fait-il? » Et ils répliquèrent : « Nous avons péché, nous avons péché ! mais notre gouvernement était international, et nous étions administrés par tous les représentants de l'Europe. »

« Et Dieu dit : « Sûrement vous avez été assez punis. »  
« Entrez au paradis. »

Seuls ceux qui ont connu l'expérience du gouvernement international de Tanger peuvent apprécier ces vers.

N'écrivit-il pas aussi ce qui suit, dans le moment où il était en conflit avec le gouvernement français :

« N'est-ce pas la volonté évidente de Dieu? N'a-t-il pas donné l'intelligence même au chien, un peu moins c'est vrai qu'à l'éléphant, mais un peu plus qu'il n'en a accordé à l'administration française. »

Quand Moulay Hafid acheta la propriété Ravensrock à Tanger, qui, pendant de longues années, avait été la résidence de sir John Drummond Hay, il commença à faire abattre tous les beaux arbres qui faisaient le charme de la propriété.

Beaucoup de gens de race arabe ont de l'aversion pour les arbres, ce qui est sans doute une des raisons pour lesquelles le Maroc est si dénudé.

Les uns après les autres les grands pins et les eucalyptus tombèrent ; mais bien qu'un grand nombre d'ouvriers fussent occupés à cette besogne, le travail n'avancait pas assez vite au gré de Sa Majesté.

Un jour quelqu'un proposa d'employer la dynamite qui ferait le travail plus rapidement, et aussitôt le sultan dépêcha quelqu'un pour acheter des cartouches

aux Espagnols qui s'en servaient pour pêcher en mer.

J'étais avec le sultan lorsque le commissionnaire revint. Il s'arrêta devant nous, et retournant d'un seul coup sa jellaba jeta sur le sol à nos pieds deux douzaines de cartouches très sensibles. Ce fut un miracle qu'elles n'explossent pas. Quelques minutes après le travail commença.

Des trous furent rapidement percés près des racines et les charges placées. Les mèches furent allumées et des groupes de bûcherons se sauvèrent hors de portée.

On entendit un craquement et quelque géant de la montagne s'écroura sur le sol, à la grande joie de Moulay Hafid.

Ce fut la destruction sans pitié de ce qui avait demandé des années de soins à faire pousser, mais rien ne put persuader le sultan de laisser subsister cette belle forêt.

Seule, une intervention particulière fit épargner quelques-uns des plus beaux arbres, mais quelques-uns seulement. Une des principales raisons de la destruction fut que Moulay Hafid craignait d'être assassiné et qu'il voulait supprimer les arbres pouvant servir de cachette aux meurtriers.

L'ex-sultan était un joueur passionné de bridge et il jouait chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

Une de ces occasions était la visite du dentiste.

Ses relations avec son dentiste espagnol ayant été très tendues à la suite d'un différend au sujet du prix d'un lion, il avait été forcé de chercher ailleurs quelqu'un qui pût lui donner les soins dentaires dont il avait besoin de temps à autre. La fortune le favorisa, car il découvrit un excellent dentiste américain qui venait d'arriver. Une étroite amitié se noua entre le sultan et lui et le bridge prit la place de la stomatologie.

Quand l'Américain arrivait avec sa timide infirmière et ses instruments de torture, il était aussitôt invité à s'asseoir pour jouer aux cartes.

L'assistante était jeune et rougissante, habituée à s'intéresser à des jeux d'enfants plus qu'au bridge.

On trouvait un quatrième partenaire et la partie mal assortie commençait.

Le sultan s'amusait énormément. Il gagnait généralement, peut-être un peu parce qu'il ne permettait jamais à la jeune dame tremblante d'être sa partenaire.

De cette façon toute l'après-midi passait et le soir Moulay Hafid montrait avec une grande joie les quelques francs gagnés.

On jouait à un centime le point, ainsi la partie n'était pas dangereuse, mais si riche que fût le sultan, il se réjouissait plus de son humble gain au bridge que de ses richesses en banque.

Le meilleur de la joie du sultan lui venait de ce qu'il pensait « refaire » le dentiste.

— Il vient, disait le sultan, pour me martyriser et me prendre mon argent, et moi je lui gagne des sous !

Des semaines passaient. De temps en temps une après-midi était réellement employée aux soins dentaires, mais il y en avait beaucoup plus d'occupées au bridge, et chaque fois le sultan gagnait. Mais il fallut en finir. Les dents étaient parfaitement arrangées, il n'y avait plus rien à faire, sinon à payer la note, et dans la note le dentiste avait naturellement compté les heures passées au bridge. A tant de l'heure, ce fut le bridge le plus coûteux que Moulay Hafid ait jamais joué.

La façon de jouer du sultan était très particulière. Il n'était pas permis d'insinuer que les irrégularités qui survenaient dans le jeu fussent dues à autre chose qu'à des

accidents, mais ces accidents étaient très nombreux. Le sultan qui, toute sa vie, avait été habitué à s'asseoir accroupi, se fatiguait vite d'être assis sur une chaise. Il s'agitait et plaçait ses jambes sous lui, mais les chaises ordinaires ne sont pas faites d'habitude pour qu'on s'accroupisse sur elles, surtout les gens corpulents. Aussi plaçait-on généralement un fauteuil pour Sa Majesté, Il s'y asseyait, changeait sans cesse de position, se tortillait pour se délasser et mieux caser ses jambes volumineuses. Ces secousses l'amenaient souvent à se pencher nettement vers la droite ou vers la gauche et, si les partenaires ne tenaient pas leurs cartes bien droites, c'était tant pis pour eux.

Quelquefois, lorsqu'il jetait une carte, ses longues manches balayaient les levées déjà faites et l'on ne pouvait plus s'y reconnaître. Fréquemment, un as inattendu apparaissait pour la deuxième fois dans la même partie, ramassé sur le sol par erreur, sans aucun doute, et pour s'excuser d'avoir fait à tort « une renonce », il disait d'une voix plaintive : « Je suis un chanceux. »

Quand il gagnait, il était de bonne humeur ; quand il perdait, il boudait, mais il ne perdait pas souvent.

C'est un trait du caractère des Marocains qu'ils détestent perdre au jeu, même si l'enjeu n'est pas important.

J'ai vu jouer des parties d'échec, habilement et rapidement, où le perdant insistait pour continuer à jouer, jeu après jeu, jusqu'à ce qu'enfin, en désespoir de cause, le vainqueur le laissât gagner.

Moulay Abd el Aziz lui, avait une singulière manière de marquer les points au cricket. Quand il était sultan, il avait l'habitude de jouer au palais, quatre dans chaque camp, On tenait soigneusement le compte, mais sans



inscrire les noms. Quand le jeu était fini, le sultan lui-même plaçait les noms en regard du résultat, mettant toujours le sien du côté des gagnants. Puis il inscrivait le nom du joueur qui lui avait plu au cours de l'après-midi, et ainsi de suite, la plus mauvaise place étant donnée au partenaire le moins bien en cour.

Le carnet de comptes était soigneusement conservé et souvent consulté par le sultan qui disait : « Ce fut une belle soirée, je marquai 61 points et Harris 48. X... a joué abominablement et n'a marqué que 2. »

Cependant c'était un fait que Sa Majesté elle-même avait marqué 2 et Harris rien du tout.

C'est un fait aussi qu'on n'a aucun droit en présence d'un monarque absolu, pas même celui de le battre au cricket.

Je me souviens de la première partie de bridge que je jouai avec Moulay Abd el Aziz. C'était dans ma propre maison, à l'issue d'un dîner européen, le premier auquel le sultan assistait.

Il y avait les ministres anglais et français et le personnel des deux légations. C'était un repas de cérémonie. Le sultan s'assit au haut bout de la table et mangea très peu ; il n'était pas alors habitué aux fourchettes et aux couteaux. Après dîner, on s'installa pour jouer au bridge. Le sultan et sir Reginald Lister, qui représentait alors la Grande-Bretagne au Maroc, jouaient contre un membre de la légation de France et moi-même. Nous coupâmes pour la donne et je tirai la plus basse carte. Le sultan était assis à ma gauche. Je donnai et déclarai cœur. « Je ne puis pas jouer cœur, dit Sa Majesté brusquement, je n'en ai pas un seul. Donnez-moi vos cartes ! »

Et je fus obligé de lui passer l'excellent cœur que j'avais déclaré en échange de ses treize mauvaises cartes conte-

nant seulement un petit atout. Mais nous avions à jouer un cœur, nous le jouâmes et nous perdîmes cinq tricks à la grande joie du sultan. Heureusement, nous ne jouions pas d'argent.

Ce ne fut pas le seul incident amusant de ce dîner. Il y avait eu une longue discussion diplomatique au sujet de l'étiquette à observer vis-à-vis de l'ex-sultan, car c'était le premier dîner européen auquel il assistait et cela devait constituer un précédent.

Il fut décidé que les hôtes arriveraient à 8 heures exactement et le sultan à 8 h. 15. Je rencontrerais le sultan à la porte et je le conduirais au salon, je le présenterais aux ministres anglais et français qui, en retour, lui présenteraient leurs personnels.

Tout cela était très joli sur le papier, mais Abd el Aziz qui s'intéressait vivement à la réunion, au lieu d'arriver à 8 h. 15 arriva à 5 heures du soir. Il s'excusa d'être un peu en avance et exprima le désir de voir les préparatifs. Deux minutes après, il était à la cuisine, où sa sacrée et auguste présence, car il est un descendant du Prophète et aux yeux de ses concitoyens le commandeur des croyants, jeta le trouble parmi les cuisiniers et les domestiques indigènes. Mais les fours furent ouverts, les casseroles découvertes, les cuillers y plongèrent, leur contenu fut examiné, la machine à glace dut être méticuleusement expliquée et mille et une questions suivirent.

Le garde-manger occupa un certain temps l'attention de Sa Majesté. Il ne s'intéressa pas moins à un chemin de table et à la disposition des assiettes.

Pendant que je m'habillais pour dîner, il s'assit et poursuivit la conversation avec mes serviteurs indigènes, le sultan conservant toujours sa dignité et la domestique son respect, tous restant parfaitement à leur aise.

Le Marocain a presque toujours les manières d'un parfait gentleman, quelle que soit sa position sociale, et le sentiment national est essentiellement démocratique.

Ce fut un incident fréquemment renouvelé au cours des dîners que j'offris depuis en l'honneur des deux sultans que de les entendre au cours du repas appeler un domestique pour lui demander confirmation d'un récit ou pour lui faire dire l'opinion admise par le peuple marocain sur un sujet quelconque de discussion.

A 8 heures, les hôtes arrivèrent et Moulay Abd el Aziz, qui devait arriver à 8 h. 15 selon le programme, dut être caché, en attendant, dans une cage d'escalier.

Il était habillé de très beaux et amples vêtements blancs, et par la suite tous mes hôtes me dirent combien ils avaient été frappés de son allure et de sa dignité quand il entra et pendant la présentation des invités.

Ils n'apprécièrent pas moins le charme de ses manières, la douceur de sa voix et une intelligence qui rendaient Moulay Abd el Aziz peut-être la plus attachante figure du Maroc d'alors.

Quand le moment arriva pour le sultan de prendre congé, il m'appela dans un coin et me dit qu'il avait dans son palais une installation de cuisine, mais qu'il n'en avait jamais fait usage. Il eut l'amabilité de me dire que l'excellence de mon dîner l'avait convaincu de l'utiliser.

Il me demanda si j'avais un sac de charbon à lui donner parce que lui n'en avait pas, et qu'on ne pouvait pas brûler autre chose dans sa cuisinière.

En quelques secondes mes domestiques, avec leurs plus belles livrées, eurent rempli un sac de charbon dans le réduit.

Quand il fut prêt, le sultan prit congé. Les hôtes se levèrent. Le sultan toucha les mains de tous et je le con-

duisis jusqu'à la porte. Une magnifique mule caparçonnée l'attendait et des esclaves montés étaient près de la porte.

Sur une seconde mule, il y avait un officier de sa maison, magnifiquement habillé d'habits blancs, qui s'efforçait de maintenir en équilibre devant lui en travers de la selle le sac de charbon bourré à éclater.

J'avais toujours eu le grand désir de réconcilier les deux sultans Moulay Hafid et Moulay Abd el Aziz, mais je n'y avais jamais réussi. Moulay Hafid avait détrôné son frère et celui-ci n'avait aucune raison de lui en être reconnaissant.

De son côté Moulay Hafid accusait toujours Abd el Aziz d'avoir ruiné le Maroc et d'avoir répandu la semence qui avait amené pour le Maroc la perte de son indépendance. Il y avait encore la question des préséances.

Moulay Abd el Aziz avait été sultan le premier et réclamait la première place. Moulay Hafid la réclamait également parce qu'il avait été sultan le dernier.

Après plusieurs tentatives infructueuses, je les persuadai tous deux qu'ils pouvaient se rencontrer par hasard dans la rue et échanger un salut. Pendant des mois, ils ne se rencontrèrent pas, mais un jour, à un tournant de rue leurs mules se heurtèrent.

Les deux sultans furent tellement surpris qu'ils oublièrent complètement ce qui était convenu, se tournèrent le dos et s'éloignèrent aussi vite que leurs montures le leur permirent.

Immédiatement après la réconciliation, si l'on peut appeler cela une réconciliation, entre Moulay Hafid et les autorités françaises, l'ex-sultan donna un dîner aux membres de la légation et un grand nombre d'autres fonctionnaires français, dans une charmante villa qu'il

avait momentanément louée sur le Marshan à Tanger. Comme il ne savait pas exactement qui il devait inviter, il avait laissé le choix des hôtes au chargé d'affaires français qui établit une liste.

Le jour du dîner arriva et les hôtes firent comme lui. Parmi eux se trouvait le très capable et excellent commissaire de la police française, que le sultan n'avait jamais rencontré.

Les présentations se firent et le sultan me prenant à part me demanda qui étaient certains des hôtes qu'il ne connaissait pas.

Quand je l'informai que l'un d'eux était le commissaire de police français, il fut mal à l'aise et une ombre passa sur son visage.

— Que pensez-vous qu'il soit venu faire ? me demanda-t-il nerveusement.

Voyant la possibilité de faire une farce à Sa Majesté, j'hésitai un moment et après beaucoup d'excuses, j'informai le sultan que bien des histoires couraient sur sa façon de jouer au bridge. Personne, ajoutai-je, n'y croit, mais naturellement les autorités françaises seraient heureuses d'y mettre un terme et c'est pour cela qu'on avait décidé d'envoyer très confidentiellement le commissaire de police pour surveiller le jeu de ce soir.

Aussitôt qu'on aurait constaté que le jeu de Sa Majesté était au-dessus de tout soupçon, un démenti officiel serait donné à ces inquiétantes rumeurs.

Le visage de Moulay Hafid fut voilé, pendant tout le dîner, d'une gravité inhabituelle.

Lorsque les hôtes eurent passé au salon, on s'assit pour le bridge. Le commissaire, qui ne jouait pas, fut à dessein invité à s'asseoir près de Sa Majesté. Le sultan était énervé. A chaque instant, il s'agitait sur sa chaise, se pen-

chait à droite et à gauche, mais en s'efforçant de fixer les yeux sur son jeu.

Pas une seule fois, il ne laissa tomber ses cartes par terre, pas une seule fois ses larges manches n'éparpillèrent les tricks, pas une seule fois il ne fit une fausse renonce.

Il perdit jeu sur jeu et sa détresse faisait peine à voir.

Entre deux parties, un hôte s'approcha et demanda poliment :

— Est-ce que Votre Majesté gagne?

— Gagner, cria le souverain dont tous les plans avaient été dérangés? Gagner, comment voulez-vous que je gagne quand il y a une horreur de policier qui surveille toutes les cartes que je joue!

Et l'auteur dut expliquer le complot à toute l'assemblée.

Moulay Hafid était un parfait amphitryon et n'était jamais si heureux que lorsqu'il avait des invités.

Ses dîners étaient bons et toujours amusants et ses hôtes, Européens ou indigènes, convenablement choisis.

Une fois, quelques charmantes et aristocratiques dames françaises visitaient le Maroc. Et parmi les fêtes données en leur honneur par le corps diplomatique, s'intercala un dîner chez Sidi Mehdi el Menhebi ex-ministre de la Guerre.

A ce banquet, le sultan présidait.

Les très distinguées invitées avaient fait l'acquisition de costumes marocains et il avait été convenu qu'elles viendraient à cette fête vêtues de leurs nouveaux vêtements.

Le résultat fut charmant. Si charmant qu'on décida d'envoyer chercher le photographe pour faire un groupe.

A son arrivée, on plaça les hôtes. Moulay Hafid s'assit sur un divan garni de coussins, entouré des dames dans

leurs costumes mauresques. Les hommes se placèrent debout derrière.

La photographie eut un grand succès, mais causa une tragédie, car Moulay Hafid plaça une grande épreuve du groupe sur la cheminée du salon de sa villa. Les dames de la kasbah n'y venaient jamais, mais un jour la vieille Berbère dont j'ai déjà parlé entra dans la pièce et avec ses yeux d'aigle découvrit la photographie. Dans son esprit, la perversité du sultan ne pouvait être mieux démontrée que par ce portrait, où l'on voyait un sultan assis au milieu d'un essaim de jolies femmes européennes et entourées d'Européens. Rien de plus choquant à ses yeux qu'une pareille assemblée. Non seulement, il apparaissait que Moulay Hafid avait fait la fête avec des dames autres que les siennes, mais surtout il n'avait pas hésité à la faire en présence de « chrétiens ». Aussi la photographie fut-elle emportée sous ses larges vêtements à la kasbah et exhibée aux femmes ébahies et outragées du sultan.

Moulay Hafid était ce jour-là à la chasse et c'est lui-même qui raconta à l'auteur ce qui survint à son retour. Aucune de ses femmes ne l'attendait dans le patio, d'esclaves pas, sauf une ou deux. Pas un mot de bienvenue, pas une question au sujet de sa journée de chasse.

Visitant l'appartement de l'une de ses épouses impériales, le sultan eut la mortification de la voir sortir par une porte, tandis qu'il entrait par l'autre. Il l'appela, mais elle fit semblant de ne pas entendre. Il chercha consolation autre part, mais sans plus de succès. Il était excommunié, mis au ban, aucune de ses femmes ne voulait lui parler.

Il n'en connut naturellement pas la raison et ne put obtenir aucune explication.

Il dort dans son petit salon de réception près de

l'entrée, et espéra pour le matin une amélioration de la situation, mais ce fut en vain.

Alors la vieille femme qui avait donné la photo aux femmes du sultan, inquiète, avoua sa faute, mais les dames du harem firent des difficultés pour se laisser convaincre et il fallut que l'auteur, convoqué, expliquât l'aventure à quelque invisible personne cachée derrière un rideau pour que la paix et la tranquillité renaissent dans le harem du sultan.

Et c'est pourquoi le sultan disait ensuite : « Il y a en Europe quelques institutions préférables aux nôtres. La monogamie a ses avantages ; quand un homme est querrellé, il n'a à faire qu'à une femme, tandis que Nous ! »

L'ex-sultan avait une très nombreuse famille de jeunes enfants, qu'il aimait beaucoup et en compagnie desquels il passait de longues heures. Ils étaient et sont aujourd'hui parfaitement bien élevés, distingués, habillés avec élégance. J'aimais à aller les voir dans le jardin de la kasbah. Il y avait là quelques esclaves noires et de dix à vingt enfants ayant environ sept ans et dont la couleur allait du foncé au clair.

Je dis une fois à Moulay Hafid qu'ils étaient nombreux. Il rit et répliqua qu'ils n'étaient pas tous là et qu'il y en avait en tout vingt-six ayant moins de six ou sept ans.

Il était certainement un bon père pour ses nombreux rejetons. Durant toute la guerre, il fut séparé d'eux. En 1914, il alla en Espagne, où ses relations avec l'ambassade allemande le firent accuser d'organiser des séditions au Maroc ; sa pension fut supprimée et il reste aujourd'hui en exil (1).

(1) Moulay Hafid est aujourd'hui rentré en grâce et touche une pension du gouvernement français.



Tous ceux qui l'ont connu au milieu de sa famille et qui peuvent témoigner de son amour pour ses enfants désirent, si ses agissements en Espagne n'ont pas été autre chose qu'un moment d'égarement, qu'il lui soit permis une fois de plus de retrouver son « home ».

## CHAPITRE VII

### LE SULTAN EN FRANCE

J'étais sur le quai de Rabat, cette vieille ville si pittoresque de la côte atlantique, quand le sultan se décida à tendre au général Lyautey, résident général de France au Maroc, les documents de son abdication.

Il avait fallu une longue lutte pour l'obtenir. En effet, bien que le sultan eût compris qu'il n'y avait pas d'autre solution pour lui que d'abdiquer et de quitter le pays, encore n'essayait-il pas de cacher son désir de marchander au dernier moment.

Cependant à la fin, la question fut réglée et au moment où le sultan mettait le pied sur l'échelle du croiseur qui appareillait pour Gibraltar « en route (1) » pour la France, il donna l'acte officiel de son abdication. En échange, on lui remit un chèque de 40 000 livres sterling. C'était, dans l'esprit du gouvernement français, la dernière somme qu'il recevrait.

Le matin suivant, le croiseur ayant à bord le sultan arrivait à Gibraltar ; je me trouvais là par hasard, retournant du Maroc en Angleterre, et je devais m'embarquer le même jour pour Plymouth par steamer direct. Désireux cependant de voir quelques amis personnels que j'avais dans la suite du sultan, je me rendis à bord du croiseur

(1) En français

français pour les visiter. Je désirais, si possible, éviter une rencontre avec le sultan. En effet, quelques mois auparavant, au cours d'une audience, il avait déversé sur ma tête les torrents de sa colère déchaînée, parce que j'avais donné trop de publicité aux atrocités qu'il avait commises ; il avait en effet envoyé à la torture la femme du pacha de Fez, afin de l'obliger à révéler la cachette d'un trésor imaginaire, et il avait fait couper les mains et les pieds à certains rebelles des tribus.

Je ne désirais pas que la discussion au sujet du bien fondé de ces horreurs reprît sur le pont d'un bateau français et je pris mes mesures pour éviter de provoquer l'éclat d'une colère renouvelée. Ce fut en vain, le sultan m'aperçut au moment où je montais à bord et, se précipitant sur moi, il m'embrassa de la plus cordiale manière et déclara que, si je ne consentais pas à l'accompagner en France, il refuserait d'aller plus loin et ne sortirait pas des eaux anglaises. La situation était difficile.

Le sultan, toujours neurasthénique, souffrait apparemment d'une grande tension nerveuse, accrue par les maux qu'il avait endurés pendant une dure traversée sur un bateau renommé pour rouler beaucoup.

Un rapide conciliabule fut tenu par les autorités françaises qui accompagnaient l'ex-sultan pendant son voyage en France. Mon plan était déjà arrêté, ce n'était pas facile de le changer au dernier moment, mais le sultan insistait.

Les autorités françaises, appréhendant certaines difficultés, me prièrent de changer mon programme et d'aller en France, ce à quoi je consentis finalement.

Le sultan, calmé, n'offrit plus de résistance pour continuer son voyage et, à midi, nous étions en route pour Marseille.

Voici ce qui avait impressionné le sultan. Il avait les nerfs à fleur de peau et quand il avait été à bord d'un bateau de guerre, il avait cru qu'il était en état d'arrestation, et qu'on allait l'enfermer en France. Alors il avait désiré avoir avec lui quelques citoyens anglais qui pussent témoigner et à l'occasion protester en cas d'internement. Naturellement aucun projet de ce genre n'était venu à l'esprit du gouvernement français. Le sultan avait abdiqué et, pour des raisons politiques, il était désirable qu'il s'absentât du Maroc pendant le temps nécessaire à la proclamation et à l'installation du nouveau sultan, car il était possible, tant que Moulay Hafid resterait au Maroc, qu'une opposition se produisît contre Moulay Youssef.

Deux jours plus tard, Moulay Hafid débarquait à Marseille où il fut officiellement reçu. Le quai était pavoisé de drapeaux, il y avait une escorte de cavalerie et la musique militaire égayait la scène.

A Gibraltar, le croiseur français avait été abandonné pour un plus grand et un plus confortable bateau de la compagnie P and O. A bord de ce steamer, en route pour l'Australie, il y avait une troupe de music-hall et ils eurent la bonne pensée de donner une représentation en l'honneur du sultan.

La mer était calme, la nuit douce, et après dîner la représentation eut lieu : chants, danses et quelques jongleries.

Il y eut aussi spectacle au salon où une très charmante et très habile pythoïsse réussit quelques trucs étonnants.

Le sultan et sa suite furent ravis, mais leur émerveillement fut à son comble quand la charmante jeune femme remplit un grand nombre de verres avec des boissons variées tirées d'une théière truquée.

Comme nous sortions du salon, un des plus importants

personnages de la suite du sultan murmura à mon oreille :

— Combien pensez-vous que la jeune dame vendrait sa théière.

Je répondis naturellement qu'avec toutes les richesses du monde on ne pourrait acheter un ustensile si étonnant. Mon ami fut désappointé, il aurait aimé certainement voir à portée de sa main un vase dont il aurait pu tirer à chaque instant le breuvage désiré. Cela aurait été si commode en voyage ! ajoutait-il en soupirant.

Le séjour de Sa Majesté à Marseille se passa sans incident. Les visites aux autorités, un gala au théâtre, des excursions aux endroits intéressants remplirent les jours. Cependant au dîner, à demi officiel, qui lui fut offert le soir de son arrivée, il y eut un petit accident. Le gérant de l'hôtel s'approcha très troublé du haut fonctionnaire de la police chargé d'assurer la sécurité du sultan et lui parla à l'oreille. Peu de temps après, je reçus un billet m'invitant à quitter la table un instant pour recevoir une communication dans la chambre voisine.

Là, je fus informé que pendant le repas les petits esclaves noirs du sultan avaient trouvé dans sa chambre à coucher un gros sac de pièces de 5 francs et s'amusaient à les jeter dans la rue, où la foule se les disputait.

La Cannebière était embouteillée, tout trafic était arrêté et plusieurs personnes blessées avaient déjà été portées à l'hôpital ; mais les petits diables noirs refusaient de cesser leurs divertissements jusqu'à ce qu'ils en aient reçu l'ordre de leur seigneur et maître.

Cet ordre, l'auteur eut vite fait de l'apporter et arrivant sur la scène de leur exploit, il leur infligea un châtiment qui fit disparaître les petits diables dans leur lit.

Pendant le dîner, la nouvelle d'un sérieux combat au

Maroc avait été publiée par les journaux. Bien que le protectorat français eût été proclamé, l'anarchie régnait encore dans plusieurs régions. Mais l'ex-sultan n'avait jamais été populaire en France, peut-être avec quelque raison. Il avait détrôné son frère, dont les sentiments d'amitié pour la France étaient connus et appréciés et il y avait réussi grâce à une politique franchement hostile à la France.

Ses tribus et même ses troupes avaient combattu les troupes françaises pendant la campagne de Chaouia en 1907-1908 et, durant les quatre ans qu'il était resté sur le trône, il avait fait l'impossible pour permettre l'intervention de l'Allemagne au Maroc.

Il n'était donc pas étonnant que le peuple de Marseille ne montrât aucun enthousiasme pour cet hôte et l'on se plaignait que les honneurs lui eussent été rendus par le gouvernement français à son arrivée à la côte. Jusqu'à ce jour pourtant, le peuple avait prêté quelque intérêt à ses déplacements et une petite foule stationnait pour le voir là où il allait.

En tous cas, bien que la réception n'eût pas été enthousiaste, il n'y avait pas eu de manifestation hostile. Mais la publication de la nouvelle que les Français avaient subi de lourdes pertes dans les derniers combats souleva un sentiment de colère contre lui.

Le peuple sentait qu'il était ridicule de voir, tandis que ses soldats étaient tués au Maroc, l'instigateur de ces attaques honoré et reçu en France. Aussi quand, après dîner, l'ex-sultan rentra dans la loge décorée qui lui avait été réservée dans un grand music-hall de Marseille, il fut accueilli par des huées et des sifflets.

Pendant un instant, personne ne put s'expliquer la raison de cette démonstration hostile, car la nouvelle du

combat venait seulement d'être connue, et ne nous était pas parvenue à nous qui assistions au dîner.

La manière dont cette manifestation fut calmée et changée quelques instants plus tard en une amicale réception, prouve l'habileté du commissaire de police attaché au sultan. Cela fut fait sans qu'on s'en aperçût. Un grand nombre de gens semblèrent quitter le théâtre, mais discrètement et comme s'ils le faisaient de leur plein gré et en même temps leur place et tous les sièges vacants furent occupés. En cinq minutes, l'établissement était plein et tout d'un coup l'orchestre attaqua *la Marseillaise*.

Le sultan se leva et toute l'assemblée se tournant vers la loge impériale cria et acclama. Ce fut très bien fait et donna l'apparence d'une manifestation spontanée.

Bien que Moulay Hafid ne fût pas du tout populaire en France, sa visite fut très remarquée et le public s'intéressa beaucoup à sa personne. Il était en fait l'homme du jour. Son portrait était dans tous les journaux et tous ses gestes étaient rapportés et lus.

Sa Majesté, qui ne s'était jamais rendu compte du danger tandis qu'il voyageait à toute allure en automobile, avait le train en horreur, et il fut difficile de le persuader de se rendre à Vichy par ce moyen (1).

La distance était grande, le voyage en auto avec toute sa suite de diplomates, d'officiers français et de serviteurs indigènes, aurait été très difficile à organiser.

Trois jours après son arrivée à Marseille, le sultan montait dans le wagon qu'on avait spécialement accroché au train qui devait l'emmener vers la ville d'eau à la mode. Il était visiblement très nerveux et n'en faisait pas mys-

(1) Quelques jours avant le départ pour la France un train de la voie de 0,60 dans lequel se trouvait le sultan avait déraillé.

tère. Au moment où la vitesse augmenta, il demanda que le train stoppât et il dit qu'il irait plutôt à pied à Vichy que de continuer, mais ce fut bien pis quand, avec un sifflement perçant, le train s'engouffra sous un long tunnel, dans une obscurité qui n'en finissait plus. La peur du sultan était lamentable à voir. Il se pendait littéralement à l'officier français qui était près de lui, avec un regard terrifié. Tout ce qu'il pouvait dire était :

— Dites-leur d'arrêter, pourquoi ne voulez-vous pas leur dire d'arrêter?

La frayeur de ses gens était encore plus apparente ; ils hurlaient et s'accrochaient les uns aux autres avec une terreur lamentable, à l'exception des petits esclaves noirs qui semblaient s'amuser beaucoup. Enfin le train sortit du tunnel dans la lumière du jour. Le sultan se redressa et dit avec un air de majesté offensée :

— Vous leur direz aimablement de ne pas recommencer.

— Je crains que cela soit difficile à éviter.

— Pourquoi?

— Parce que la ligne doit passer sous des collines.

— Alors, que le train s'arrête, je franchirai à pied la montagne et je rejoindrai de l'autre côté la montagne.

— Mais la distance?

— Il n'est pas question de distance. Tout est préférable à ce que je souffre.

Cependant on réussit à le dissuader de cette entreprise, et il supporta avec un sang-froid suffisant le passage des quelques autres tunnels que nous traversâmes, bien qu'à chaque fois il exprimât sa désapprobation pour les faiseurs de chemins de fer, leurs conducteurs et particulièrement pour les fous qui construisent des tunnels.

A Vichy, une villa qui forme annexe du célèbre hôtel



Majestic fut mise à sa disposition. Sa Majesté était un lève-tôt et quelquefois il faisait une promenade matinale à travers les jardins et les rues de la ville.

Une fois, pendant une de ces promenades, il acheta un petit roquet bâtard qu'un marchand de chiens ambulante conduisait au bout d'une laisse.

De retour à la ville, il fut tellement amusé des gambades du petit chien qu'il appela ses esclaves et les envoya par toute la ville pour acheter d'autres chiens.

Un de ses nègres s'aventura à lui demander comment on reconnaissait qu'un chien était à vendre. Le sultan, fort de sa récente expérience répliqua que tous les chiens qu'on conduisait au bout d'une laisse étaient à vendre. Comme naturellement les serviteurs ne parlaient que l'arabe, ils avaient reçu l'ordre d'amener les vendeurs à la villa, où le marché serait débattu.

Or les autorités municipales de Vichy avaient récemment ordonné que tous les chiens soient conduits en laisse ou muselés, si bien que, lorsque les gens du monde venaient boire leur verre d'eau matinal, au moins la moitié des dames de Vichy conduisaient de petits chiens en laisse.

J'étais en train de déjeuner quand je fus appelé en toute hâte à la villa. Par une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, le sultan, assis les jambes croisées sur un fauteuil, regardait d'un air embarrassé le petit jardin au-dessous plein de dames très excitées conduisant de petits chiens.

Quelques-unes pleuraient, d'autres paraissaient intéressées et curieuses, quelques autres essayaient de paraître à leur avantage, car aucune distinction sociale n'avait été faite par les esclaves chargés de rabattre toutes les vendeuses de chiens de Vichy.

— Je désire acheter tous ces chiens, disait le sultan.

Mais leurs propriétaires ne semblaient avoir aucune idée du commerce, car elles faisaient un terrible bruit.

La méprise était évidente. Je l'expliquai au sultan qui, poliment, s'excusa d'avoir troublé la promenade de ces dames, mais insista encore sans succès pour essayer d'acheter les chiens. Il fallut tout le tact et la diplomatie de l'auteur pour mettre fin à cette situation et ramener le calme chez les dames indignées.

Les acquisitions du sultan étaient parfois embarrassantes. Un soir, au coucher du soleil, il s'arrêta près d'une ferme à quelques kilomètres de la ville et insista pour la visiter en détail.

Dans un clos, on vit une vingtaine de ces magnifiques vaches blanches, qui font si justement la réputation de ce coin de France ; l'ex-sultan décida d'acheter tout le lot et donna sa carte au fermier en disant : « Envoyez-les ce soir à cette adresse. »

Mais l'adresse qu'il avait donnée était celle du Majestic, le plus chic et le plus important palace de Vichy. Vers onze heures du soir, quand l'animation était à son comble dans l'hôtel, le gérant appela l'auteur et lui annonça l'arrivée inattendue, dans la cour de l'hôtel, de vingt-deux énormes vaches. Où elles passèrent la nuit, l'auteur ne le sait pas, mais le jour suivant on leur trouva un logement mieux approprié.

Le sultan dînait dans la grande salle à manger du Majestic. La table était très grande, car il avait toujours des invités. Elle était élevée sur une plate-forme au bout de la salle ; ce qui lui permettait de voir tous les dîneurs, et les dîners de l'hôtel Majestic en pleine saison sont magnifiques.

Un soir le sultan parut distrait au dîner ; ses yeux

parcouraient toutes les tables avec une expression anxieuse et sympathique.

Il parlait peu et il était difficile de le faire causer.

A la fin, il demanda à voir le gérant et le très aimable et très populaire propriétaire de l'hôtel apparut aussitôt.

« Ces gens, dit le sultan tendant la main vers la foule des personnes attablées, sont mal répartis. Beaucoup ne sont pas heureux. Laissez-nous arranger cela.

« Le vieux gentleman avec sa barbe grise n'a pas le droit de dîner avec cette belle dame qui porte un collier de perles. Il y a une terrible disproportion entre leurs âges. Elle devrait plutôt dîner avec le charmant officier que voilà (il montrait une autre table), et la noble dame, sa mère sans doute, dînerait avec le vieux monsieur. Vous devez avoir, dit-il au propriétaire, quelques égards pour le bonheur de vos hôtes.

« Voyez maintenant cette dame, et il désignait une autre table, elle est terriblement impatientée, elle tape avec sa fourchette sur un œuf à la coque depuis une demi-heure. Elle déteste évidemment beaucoup le monsieur avec lequel elle dîne, son mari sans doute, mais elle regarde avec intérêt, je l'ai vu, le jeune homme aux moustaches cirées qui dîne seul. Allez les réunir. Son mari ne lui a pas parlé une seule fois pendant le dîner. Elle ne lui manquera pas et, s'il se fâche, invitez cette étrange dame aux cheveux rouges qui vient d'entrer à s'asseoir à côté de lui. Elle l'occupera, je suppose, si j'en juge aux apparences. »

Mais hélas, si intéressante qu'eût été l'expérience, elle était irréalisable.

Pendant les premiers jours de son arrivée à Vichy, le temps était pluvieux et nuageux, mais un jour, le soleil auguste affirma son existence avec une ardeur implacable.

La villa était tournée vers le sud-est, et à huit heures du matin, il y faisait insupportablement chaud, car le sultan refusait de fermer ses volets, aimant à voir et à être vu.

Une demi-heure plus tard, il décidait de changer de logement. De l'autre côté de la rue, il y avait une charmante villa très ombragée, avec un balcon au premier étage garni de fleurs grimpantes.

Ordonnant à ses esclaves de le suivre, le sultan traversa la rue, entra dans la villa et trouva le chemin de la chambre au balcon. Elle était somptueuse et vide. Un immense lit qui visiblement avait été occupé était placé contre le mur.

Un mot de Sa Majesté et le lit fut tiré près de la fenêtre qui ouvrait sur le balcon.

Puis arrangeant la couverture et les oreillers bordés de dentelles, l'ex-sultan s'accroupit sur le lit et se mit à regarder dans la rue au-dessous.

La grande dame russe qui avait occupé le lit s'était un moment auparavant retirée dans le cabinet de toilette voisin pour y prendre son bain matinal. Ses ablutions terminées, mais légèrement vêtue, elle entra dans la chambre à coucher et la trouva en possession d'un prince oriental entouré de ses esclaves noirs.

La politesse du sultan était grande. Il lui souhaita la bienvenue et l'invita à s'asseoir près de lui.

Un extrême sens de l'humour chez la dame sauva la situation qui aurait pu être embarrassante et quand l'auteur, appelé en hâte, arriva, la dame, maintenant parée convenablement et son mari s'amusaient de la nouveauté de l'incident.

Moulay Hafid était souvent ennuyé par les charges que lui imposaient sa position officielle.

A un dîner dans une grande ville de province distante

de Vichy d'au moins une journée d'auto, il fit son premier discours public en France.

Il avait une grande facilité d'élocution et parlait bien, en arabe naturellement. Ses paroles étaient immédiatement traduites. Quand, avec des larmes dans les yeux, il exposa son amour et sa gratitude pour la France, dont il avait tout fait pour anéantir l'œuvre au Maroc, il était réellement « énorme ».

Jamais paroles ne rendirent un son plus vrai, jamais une plus profonde affection n'apparut dans la voix d'un orateur.

Pourtant, Moulay Hafid ne doit pas être trop sévèrement jugé. Il avait beaucoup appris durant son séjour en France, et il s'était sans doute rendu compte longtemps avant ce jour-là qu'il aurait été un sultan glorieux s'il avait suivi plus exactement les avis de ses conseillers français.

Mais les Allemands avaient toujours été là avec leurs intrigues et leurs insinuations, avec leurs vagues promesses et beaucoup d'argent comptant et leurs conseils d'absolutisme et de cruauté.

En une occasion où les gouvernements européens, par la voie de leurs consuls de Fez, protestèrent contre les actes de cruauté qui avaient été perpétrés, le consul allemand brillait par son absence. Berlin avait délibérément refusé de protester et son représentant à Fez avait reçu pour instruction de dire au sultan que son gouvernement considérait que Sa Majesté avait parfaitement le droit de faire ce qu'il lui plairait, et lui conseillait de ne faire aucune attention à la protestation des consuls anglais, français et espagnols, parlant au nom de leur pays et dans l'intérêt de la civilisation. Mais heureusement l'Allemagne a payé cher ses fautes passées.

Le Maroc est un pays fermé pour elle aujourd'hui et ses habitants y sont rigoureusement considérés comme indésirables (1).

Quel qu'ait été le succès du premier discours, ces longs dîners officiels lui déplaisaient profondément.

Il les évitait tant qu'il pouvait, mais il y en avait auxquels il ne pouvait échapper.

Il avait surtout pris en grande aversion les préfets, titre dont la fonction correspond à peu près à celle des « mayors » chez nous.

Il lui fallait toujours s'asseoir à la droite des préfets et il se plaignait qu'ils étaient maniérés et ennuyeux.

Quand le programme de son voyage dans les autres régions de la France fut établi, on lui demanda quelles villes il voulait visiter. Il était dans un de ses mauvais jours, il était silencieux et déprimé.

Il dit qu'il lui était égal d'aller n'importe où et n'importe quand.

Aucun effort ne put tirer de lui une réponse nette. Mais le fonctionnaire du ministère de l'Intérieur ne pouvait retourner à Paris sans une réponse. Enfin, pressé de donner une idée quelconque, même vague de l'endroit où il aimerait aller, l'ex-sultan répondit, excédé :

— Partout où il n'y aura pas de préfet !

Beaucoup d'autres voyageurs distingués ont dû avoir la même pensée, mais peu sans doute ont osé l'exprimer.

Jamais Moulay Hafid n'était longtemps triste. Une fois, nous fîmes une longue randonnée en automobile jusqu'à une fameuse ville d'eau et, après un déjeuner officiel, nous fîmes l'ascension d'un sommet voisin dans une sorte de funiculaire.

(1) En 1927, ils ont à nouveau obtenu le droit d'y commercer,

Dans le chemin de fer se trouvait un monsieur vêtu d'une redingote et coiffé d'un chapeau haut de forme du bon faiseur, un type de « fonctionnaire » (1) français, poli, déférent, avec un sourire de cérémonie qu'il avait dû mettre longtemps à acquérir.

Parlant par le truchement d'un interprète, il expliqua à Sa Majesté qu'il était chargé par le gouvernement français de l'accompagner et de lui montrer les beautés et les localités intéressantes du paysage.

Moulay Hafid eut une réponse également polie, le remercia, mais déclara qu'il avait dans sa suite une personne connaissant très bien le pays et qui serait heureuse de donner les informations nécessaires, et en même temps il me présenta au fonctionnaire français.

Inutile de dire que je n'avais jamais approché cette région à plus de cent milles et que je n'avais aucune idée de ses beautés, de son histoire et encore moins de sa nature géologique. Cependant une chose me faisait plaisir. C'est que le sultan allait jouer une bonne farce au fonctionnaire suave et blanc ganté.

Le train partit et la rude montée commença.

Moulay Hafid d'un air innocent s'assit entre le fonctionnaire et moi et demanda :

— Quels sont ces rochers?

Avant que le guide officiel pût répondre, j'avais déjà commencé :

— Ces rochers sont de la période tertiaire et certains contiennent d'intéressants fossiles, des squelettes de mammouth ont été fréquemment trouvés ici, ainsi que des instruments de cuisine, en particulier un tire-bouchon d'homme primitif.

(1) En français.

Le pauvre fonctionnaire, trop poli pour protester, montrait à peine son étonnement, laissant seulement couler un regard discret dans ma direction.

— Et ce bois, continuait le sultan?

— Ce bois est celui où furent mangés par un ours les enfants qui se moquèrent d'Élie.

Cette fois le fonctionnaire fit un petit saut.

Plus loin, on rencontra sur un haut rocher ce qui était peut-être les ruines d'un hangar en bois.

— Et cela, dit le sultan?

— Ça, dis-je, ce sont les ruines de l'arche de Noé qui vint s'échouer ici quand les mers se retirèrent.

Mais le fonctionnaire souffrait maintenant une visible torture. Il était en mission officielle et terriblement sérieux, il ne pouvait supposer qu'il s'agissait d'une plaisanterie, et il semblait croire que Moulay Hafid, l'hôte de la République française, était intentionnellement berné.

— Il est possible, commença-t-il poliment, que la tradition locale à une certaine époque ait revendiqué ce lieu comme point d'arrivée de l'arche, et de cela je ne suis pas informé, mais des faits historiques ont clairement prouvé que c'est ailleurs qu'il faut placer cet intéressant événement...

Quelques jours plus tard, un gala de l'œuvre de Meyerbeer, *Rome*, fut donné en l'honneur du sultan à l'Opéra. Or, le chant au Maroc est une monotone et nasillarde répétition de mots, dits sans expression et sans gestes.

La basse dans cet opéra était un monsieur très gros, avec une voix de tonnerre qu'il accompagnait d'une mimique effrénée. Après quelques mesures récitatives de l'orchestre, sa grande voix éclata et emplit toute la salle.

Le sultan ne pouvait s'imaginer que c'était là du chant



et il pensait que l'exécutant subissait une intolérable souffrance, car plus il élevait la voix, plus il agitait ses bras et plus il trémoussait son énorme estomac.

Se levant soudain, Sa Majesté cria :

— Où est le docteur V... (1)?

Le docteur V... était un docteur anglais qui avait accompagné le sultan dans son voyage en France.

— Où est le docteur V...? Que quelqu'un aille le chercher rapidement. Il pourra peut-être lui sauver la vie.

Et avec une expression d'anxiété terrible, les yeux du sultan allaient du chanteur à la loge où il espérait apercevoir le docteur.

Ce ne fut pas sans difficultés qu'on le persuada que le chanteur n'était pas malade, mais qu'il s'efforçait de faire plaisir à l'assemblée. Cela, il se refusa à le croire.

L'ex-sultan s'ennuyait et quitta le théâtre avant la fin.

Le jour suivant, il me demanda ce qui s'était passé au dernier acte, et quand je lui eus raconté tous les malheurs survenus aux différents personnages, il répliqua :

« Je suis peiné de n'avoir pu rester. J'aurais demandé au directeur de donner un meilleur dénouement à la pièce.

« La jeune dame aurait dû se marier avec le soldat à la grande épée, l'aveugle aurait recouvré la vue grâce à un savant docteur et personne n'aurait été poignardé ni enterré. »

C'était peut-être aussi bien que le sultan ne fût pas resté jusqu'à la fin, car son aimable intervention aurait sans doute troublé l'atmosphère tragique de l'Opéra.

(1) Verdon.

## CHAPITRE VIII

### RAISOULI

#### I

Moulay Ahmed Ben Mohammed Raisouli est aujourd'hui un homme d'une cinquantaine d'années (1).

Il est originaire d'une des plus aristocratiques familles du Maroc ; il est chérif, descendant du Prophète, par Moulay Idriss qui fonda l'empire marocain musulman, et fut le premier souverain de la dynastie idrissite.

Les descendants de Moulay Idriss s'établirent dans différentes régions, et c'est de Moulay Abdesselam, dont le tombeau chez les Beni Arous est un lieu de pèlerinage très réputé, que descend le fameux brigand.

Sa famille et lui-même détiennent encore une part des privilèges et bénéfices qui sont l'héritage de leur ancêtre réputé.

Une branche de la famille s'établit à Tetouan où une vieille mosquée très visitée par les fidèles sert de lieu de sépulture à ses ancêtres les plus proches.

Ces très saints aïeux ne réussirent pourtant point à maintenir Raisouli dans les sentiers de la vertu, car après avoir reçu une excellente instruction religieuse à Tetouan,

(1) Mort en 1925, emprisonné par Abd el Kerim à Ajdir.

il choisit la profession très lucrative et pas mal considérée au Maroc de voleur de bestiaux.

C'est un métier dangereux et qui demande du courage. Il y a beaucoup de chances pour que vous ayez à tuer quelqu'un ou que quelqu'un vous tue, mais la chance favorisa le chef de bande et le jeune Raisouli fit régner la terreur dans le pays.

C'était un jeune homme d'une grande bravoure, au regard séduisant ; lui et sa troupe gagnaient beaucoup d'argent et vite, mais ils le dissipaient encore plus vite.

Or le vol de troupeaux conduit à d'autres crimes.

Des assassinats furent commis, et l'on doit avouer qu'en ces sortes d'affaires Raisouli était toujours en avant ; mais le meurtre au Maroc ne peut être comparé au meurtre en Angleterre. Ici la vie est bon marché et les morts sont vite oubliés. Par nature, Raisouli était et est encore cruel et la profession qu'il avait adoptée lui permettait d'exercer sa cruauté sur une vaste échelle.

Une fois, un chérif qui avait épousé sa sœur avait formé le projet de prendre, selon la coutume musulmane, une seconde femme. La sœur de Raisouli, furieuse, s'enfuit chez son père et se plaint. Rien n'arriva jusqu'à la nuit du mariage, quand, au moment où la fête battait son plein, Raisouli et sa bande arrivèrent à la maison du beau-frère et tuèrent la jeune fiancée et sa mère.

A la longue, il se rendit insupportable, tout le pays était terrorisé par ses coups de main. Le sultan ordonna de l'arrêter. Son meilleur ami le trahit, il fut appréhendé et envoyé en prison dans les effroyables donjons de Mogador.

Quand j'étais prisonnier de Raisouli à Zinat, en 1903, il me raconta plus d'une fois l'histoire de ces quatre ou cinq années de captivité. Il me montra la marque des

chaînes sur ses chevilles, sur ses poignets et son cou et il me décrivit la saleté et le froid de la prison, puis comment on lui avait envoyé une lime dans une niche, ses cinq mois de travail nocturne et sa fuite manquée. Il s'échappa, mais pour quelques heures seulement, car il ne connaissait pas les chemins de la ville, et il n'avait pas pensé que les chaînes retarderaient sa marche.

Il entra dans une rue qui n'avait pas d'issue et fut repris. Il fut chargé de nouvelles chaînes et ce ne fut que deux années plus tard que, grâce à l'intervention de Hadj Mohammed Torres, représentant du sultan à Tanger, il fut remis en liberté (1).

Il revint dans le pays, décida de mener une vie plus calme et plus paisible, mais il constata que l'ami qui l'avait trahi était devenu gouverneur de Tanger, et avait confisqué toutes ses propriétés. Il sollicita leur restitution, mais n'obtint rien. Il menaça, on se rit de lui, alors il reprit sa profession de coupeur de bourses.

C'est à cette époque que je le rencontrai — je campais près d'Arzila au cours d'une expédition de chasse et lui et ses gens vinrent passer la nuit à mon camp. J'avoue que sa personne était presque séduisante. De haute taille, remarquablement gracieux, une peau très blanche, une ombre de moustache et de barbe, des yeux noirs, un profil plutôt grec que sémitique, des sourcils qui faisaient une barre sombre sur son front, Moulay Ahmed Raisouli était le type idéal du bandit.

Ses manières étaient calmes, sa voix douce et basse, et son expression particulièrement triste. Il souriait

(1) Une légende circule au Maroc ; elle prétend que Raisouli, quand il s'enfuit de la prison, avait pu emporter un fusil. Entouré par les soldats qui le poursuivaient il en tua un grand nombre et les survivants lui promirent la liberté s'il se rendait.

quelquefois, mais rarement, et bien que je l'aie mieux connu plus tard, je ne l'ai jamais vu rire. Avec ses compagnons, il était hautain et distant, et eux le traitaient avec le respect dû à sa naissance.

Quand je le vis à nouveau, j'étais prisonnier dans la forteresse de Zinat située à environ douze milles de Tanger, en février 1903. Il était un peu changé. Sa face s'était arrondie, sa bouche était devenue un peu plus dure, mais s'il était encore remarquablement élégant, il n'avait pas changé à son avantage. Quelques mois avant ma captivité, il avait vendu un de ses prisonniers à un ennemi pour 1 500 livres sterling, à condition que l'acheteur lui coupât la gorge.

Aussi longtemps qu'il avait borné ses exploits à des vols de bétail et à des attaques sur des indigènes, personne n'avait fait attention à lui, bien que le maghzen ait souvent essayé de le capturer.

Le 16 juin 1903, les troupes chérifiennes attaquèrent et brûlèrent Zinat. Et moi-même je fus fait prisonnier.

Ayant entendu dire qu'une bataille avait eu lieu dans la région située à huit ou neuf milles plus loin, je m'étais dirigé dans cette direction, vers le milieu du jour, accompagné de mon palefrenier indigène, natif de Zinat. Celui-ci était très inquiet sur le sort de ses parents. Déjà l'alarme avait été donnée dans le voisinage et nous trouvâmes le pays entièrement désert, les paysans ayant fui vers les montagnes de l'Andjera avec leurs troupeaux et toutes les richesses qu'ils avaient pu emporter.

Bien que l'attaque des troupes gouvernementales eût été faite dans le but de prendre Raisouli, la cavalerie indigène s'était éloignée pour piller et une quantité considérable de bestiaux avait été enlevée à des villages

innocents de toute révolte et qui n'étaient en rien complices des crimes de Raisouli.

En raison de cela, je ne pus recueillir aucune information précise sur ce qui s'était passé et, pour essayer d'en obtenir, poussé par mon domestique inquiet, je me décidai à approcher plus près peut-être qu'il n'aurait fallu du lieu du combat, par un ravin longeant la colline rocheuse sur laquelle est bâtie Zinat. Je m'avançai dans la plaine coupée de petits ravins qui se trouve au sud du village ; jusqu'à deux milles environ du village, rien ne se produisit, tout le pays était désert ; pas un homme, pas un animal n'apparaissait.

Ce fut pendant que nous traversions la plaine qu'une salve nous fut tirée d'un petit monticule couvert de broussailles et de roches. La hausse était trop longue et cependant nous entendîmes les balles passer sur nos têtes et je pense que quelques-unes tombèrent tout près. Piquant des deux, nous galopâmes vers l'arrière et nous nous arrêtâmes sur une élévation de terrain au milieu des champs de blé.

Me retournant pour voir ce qui arrivait, j'aperçus trois ou quatre indigènes au loin, qui agitaient leurs turbans et leurs vêtements pour me faire signe de revenir.

Ce signal au Maroc est toujours considéré comme un geste d'aman, de confiance, et en conséquence j'attendis les hommes qui se dirigeaient rapidement dans notre direction.

Deux seulement s'approchèrent, je les connaissais tous deux, et quand ils furent près de nous, ils s'excusèrent de la méprise des gens qui avaient tiré sur nous, puis ils nous prièrent de retourner avec eux à Zinat pour y discuter la situation.

C'étaient des indigènes de la région des collines voi-

sines qui n'avaient pas pris part au combat, mais qui étaient descendus à Zinat parce que la cavalerie leur avait enlevé beaucoup de leurs animaux. Ils expliquaient qu'ils voulaient savoir quelles étaient les intentions du maghzen vis-à-vis de leur tribu.

Si les troupes chérifiennes voulaient les attaquer, ils étaient, disaient-ils, prêts à résister, mais si l'on voulait seulement capturer Raisouli et qu'on ait pillé leurs troupeaux sans ordres, ils demandaient qu'on les leur rendit, ce qui était très raisonnable.

Ils ajoutèrent qu'ils avaient peur d'aller à Tanger parce qu'ils craignaient d'être emprisonnés et me demandaient de transmettre leurs messages aux autorités marocaines comme je l'avais souvent fait.

Lorsqu'ils m'eurent promis de me faire passer en sécurité, je partis avec eux, ayant convenu que je m'arrêterais à un lieu désigné où je rencontrerais trois ou quatre notables de leur tribu. Ce fut en marchant dans cette direction que je fus fait prisonnier. Nous traversions un petit ravin très fourré de lauriers-roses en fleurs quand, soudain, je m'aperçus que j'étais tombé dans une embuscade. Fuir était impossible, et comme j'étais sans arme, toute résistance était impossible. De tous les côtés surgirent des guerriers et en quelques secondes j'étais pris et entouré par trente ou quarante indigènes armés de fusils européens. Je ne fus pas maltraité, mais ils me dirent que j'étais prisonnier et que je devais me rendre à Zinat.

Quand nous arrivâmes près du bois qui entoure les quelques villages éparpillés voisins de Zinat, on envoya des messagers à Raisouli pour lui annoncer ma capture, et, quelques instants après, je fus conduit devant lui.

Il était assis sous un olivier dans un creux du terrain, entouré de ses guerriers et des notables des tribus

voisines qui s'étaient rassemblés en apprenant ce qui se passait. Raisouli me reçut assez aimablement. C'était encore un jeune homme d'assez belle allure. Il portait le costume du pays, un turban bleu foncé et une courte djellaba brune qui recouvrait ses vêtements blancs et ne lui descendait qu'aux genoux. Ses jambes étaient nues et il portait des belghas jaunes du pays. Après une courte conversation avec Raisouli qui me raconta tout ce qui était arrivé, il me conduisit à sa maison, ou du moins à ce qu'il en restait, puisqu'elle avait été brûlée par les troupes.

Jusqu'à ce moment je n'avais pas eu à me plaindre de l'attitude des assistants, mais une foule s'était peu à peu rassemblée dans le voisinage, désireuse de jeter un coup d'œil sur le chrétien et assez disposée à se venger sur moi des dégâts commis sur leurs biens par les troupes chériennes.

J'entendis de nombreuses malédictions et fus couvert de menaces, mais l'autorité de Raisouli était assez grande pour me protéger de la populace maintenant menaçante, et ses gens, en m'entourant, me mirent à l'abri. Je passai un moment désagréable, car je me rendis bientôt compte que cette foule de gens dont le nombre s'élevait peut-être à deux mille et que la nuit allait doubler, n'obéirait à personne, et que sitôt que je ne serais plus protégé, ils se livreraient sur moi à toutes les extrémités. Et je ne fus pas peu soulagé lorsque je vis s'ouvrir la porte d'une petite chambre qui demeurait intacte dans les ruines, et au travers de laquelle je fus poussé. Un moment après, elle était refermée et il semblait que la foule était prête à l'enfoncer. Mais Raisouli et ses gens avec une vingtaine d'amis personnels se groupèrent devant la porte et purent dissuader la foule de me tirer dehors.

La chambre dans laquelle je me trouvais était très



sombre, ne recevant de lumière que par une petite lucarne placée près du toit, et mes yeux mirent longtemps à s'habituer aux ténèbres.

Quand je pus mieux voir, la première chose que j'aperçus, ce fut un corps couché dans le milieu de la pièce. C'était le cadavre d'un homme qui avait été tué pendant le combat du matin et qui présentait un désagréable spectacle. Dépouillé de tous ses vêtements et mutilé, le sexe arraché, il gisait les bras en croix. La tête avait été brutalement écrasée et le sol était couvert de sang. Les soldats avaient coupé la tête pour en faire un trophée de guerre et ils s'étaient essuyé les doigts ensanglantés sur le mur blanchi à la chaux, laissant des empreintes rouges partout. Cependant je ne souffris pas longtemps du voisinage de ce cadavre, car une dizaine d'hommes entrèrent, lavèrent le corps, l'enveloppèrent dans un linceul et l'emportèrent pour l'enterrer ; un peu plus tard, le sol fut lavé, mais on ne se soucia pas d'enlever les traces sanglantes des mains sur les murs.

Je ne demurai là que quelques heures et ce ne fut pas sans anxiété. J'examinais la situation avec calme et, en dépit du danger dont je me rendais un compte exact, je savais que j'avais des chances d'échapper.

Le fait que je parlais la langue du pays aussi bien que ma langue maternelle était pour moi heureux, et j'avais parmi ces tribus des montagnes beaucoup d'amis, qui, je le croyais, et j'avais raison, me protégeraient autant qu'ils le pourraient ; malheureusement peu d'entre eux étaient présents et ce fut avec joie que j'appris en écoutant les conversations des gardiens placés devant ma porte, qu'ils arriveraient le lendemain.

Je me décidai toutefois à faire comme si je ne craignais rien et à parler de ma présence ici seulement comme de

l'une des nombreuses aventures courues par moi au Maroc ou ailleurs, dans le passé.

Au coucher du soleil, Raisouli et quelques-uns de ses gens m'apportèrent à manger et j'eus une longue conversation avec lui. Raisouli fut poli et ne cacha pas qu'il avait l'intention de se servir de moi, bien qu'il n'eût rien décidé de précis.

Il m'avertit cependant aimablement que si l'attaque des troupes se renouvelait, je serais immédiatement tué. Sa carrière, disait-il, était pratiquement finie, il ne désirait donc qu'une chose, faire le plus de mal possible au gouvernement marocain, et il prétendait qu'il n'y avait pas de meilleur moyen d'ennuyer le maghzen que de me tuer. Cependant il me promit que l'on ne m'attaquerait plus et qu'il ferait de son mieux pour me protéger.

Il me fut permis d'écrire à la légation britannique. Mais ce ne fut que plus tard que j'appris que cette lettre n'était jamais arrivée à destination. Toutefois, le matin suivant, j'étais en rapports directs avec le ministre anglais et, malgré ma captivité, aucun obstacle ne fut plus mis à ma correspondance avec la légation britannique.

Pendant la nuit un grand contingent des tribus Andjera arriva, parmi lequel se trouvaient plusieurs de mes amis influents sur lesquels je croyais pouvoir compter, et c'est un fait que je dus ma liberté et sans doute la vie à l'intervention de ces hommes.

Il n'est pas nécessaire de raconter en détails mon emploi du temps pendant les neuf jours que je passai à Zinat, il suffira de dire que je souffris d'une fatigue extrême.

Bien que je n'aie pas été traité brutalement, à part quelques soufflets à coups de savate, pendant neuf jours je ne pus me laver et je ne pus enlever mes vêtements, ce qui fit que j'étais couvert de vermine. Une fois, je

demeurai trente-six heures sans nourriture, car il n'y avait rien à manger, le village ayant été brûlé et pendant tout le temps ma vie fut menacée.

Mes amis faisaient ce qu'ils pouvaient pour moi, mais ils ne pouvaient pas grand'chose. Il y avait là quatre mille guerriers qui n'obéissaient à personne.

C'était un moment pénible, mais ma seule chance était de mettre ma confiance en eux, et pendant le temps ainsi gagné, les négociations pour ma mise en liberté avançaient.

Aucun mot d'éloge n'est suffisant pour qualifier le grand tact déployé par M. Arthur Nicholson, le ministre britannique, dans la conduite de ces négociations.

Dès le début, il se rendit compte de la difficulté de l'entreprise et en conséquence il montra dans toutes ses relations avec les gens des tribus la plus grande prudence et la plus grande habileté.

C'est lui qui conseilla au gouvernement marocain de ne pas entamer de pourparlers avec les montagnards pour conduire lui-même les négociations. Moulay Ahmed, le jeune chérif d'Ouezzan, servait d'intermédiaire entre le gouvernement britannique et les tribus. Les négociations étaient doublement difficiles du fait que les montagnards n'avaient aucun chef reconnu et que beaucoup des tribus étaient intéressées au débat.

Et les négociations furent conduites de telle manière que pendant tout le temps les indigènes ignorants et fanatiques firent confiance à la parole du ministre, et même quand les délais demandés furent dépassés, comme cela arrive souvent au Maroc, il n'y eut jamais d'incident sérieux.

La première demande faite pour ma libération fut le rappel de tous les Anglais de la cour du sultan. Naturel-

lement je déclarai cette prétention absurde, et persuadai les tribus que ce serait pure folie que d'aborder ce point.

D'autres demandes également impossibles suivirent, elles furent repoussées de la même façon, et quand la légation anglaise fut en relations avec les tribus, celles-ci bornèrent leurs exigences à la libération des prisonniers détenus dans les prisons de Tanger et de Larache.

A aucun moment, on ne demanda une rançon en argent, et en cela ma capture différa totalement de celle de M. Perdicaris et du caïd Mac Lean qui survinrent plus tard.

Je dois cette exception en ma faveur à un admirable trait de caractère de ces sauvages montagnards. Ma maison de campagne à Tanger était située à deux milles des portes de la ville, non loin de la côte, sur la grande route qui mène de la tribu des Andjera à Tanger. Juste derrière ma propriété, du côté de la ville, il y a une rivière côtière, dont les ponts sont toujours hors d'usage, mais qui est guéable à marée basse. Souvent des indigènes trouvaient la marée trop haute pour traverser et ils étaient obligés d'attendre de longues heures que le flot baisse, en hiver, dans la nuit, ou sous la pluie. Beaucoup de femmes et de jeunes filles apportant du charbon au marché se trouvaient dans ce cas. Je m'étais toujours fait un devoir de donner un abri à ceux qui le demandaient, et j'avais bâti dans ce but une ou deux pièces. En hiver, il était rare que l'une d'elles ne fût pas occupée par des passants surpris par la nuit.

Quand il faisait froid et humide ils avaient un peu de feu et le plus souvent un petit repas.

Peu de temps après ma capture, une proposition fut faite de Tanger de verser une grosse somme d'argent pour ma mise en liberté immédiate. Elle fut discutée par les tribus et refusée. Ils décidèrent qu'avec celui qui avait

si souvent donné l'hospitalité à leurs femmes et à leurs enfants et parfois à eux-mêmes il ne pouvait être question d'argent et la proposition n'eut pas de suite.

Il y eut un incident qui faillit amener la rupture des négociations et retarda ma libération. Il avait été entendu que douze prisonniers indigènes retenus dans diverses prisons du maghzen seraient échangés avec moi ; mais à la suite d'une grande réunion à laquelle assistaient des montagnards d'autres tribus, une demande pour la libération de cinquante prisonniers fut présentée. La légation britannique avisée de cela fit des objections à cette grande augmentation. M. Arthur Nicholson m'écrivit à ce sujet. Toutefois, avant de me faire connaître le contenu de cette lettre, j'obtins les noms de tous les cinquante indigènes dont la libération était demandée et je l'envoyais à Tanger, prétendant qu'elle allait être soumise aux autorités, afin qu'en cas d'acceptation des ordres fussent donnés pour leur mise en liberté. Une fois que cette lettre fut partie, je fis connaître aux délégués des tribus qu'il était impossible de faire relâcher plus de douze hommes comme cela avait été convenu. D'abord ils essayèrent la persuasion, puis la menace. Mais je me sentais en bonne position. « Vous pensez, dis-je, à me tuer. Il est possible que vous le fassiez, mais vous m'avez aimablement donné la liste de vos parents qui sont dans les prisons marocaines, cinquante-six en tout, je crois. La liste est maintenant à Tanger, vous aurez le plaisir de me tuer, mais rappelez-vous que, pendant cinquante-six jours, soit un de vos fils, soit un neveu, sera exécuté, un chaque matin, et de plus leurs corps seront brûlés et leurs cendres jetées au vent. Vous verrez d'ici la fumée. »

Or, les Marocains croient à une résurrection corporelle et l'incinération du corps entraîne l'impossibilité de la

résurrection de l'âme. C'était un bluff très grand, et j'avais le plus grand plaisir à le faire. J'étais alors assis au centre d'un grand cercle de gens des tribus qui m'injuriaient et me menaçaient, mais en vain.

Les tribus revinrent à leur première demande. Dans toutes mes discussions avec les Marocains j'avais découvert qu'un Européen intelligent, connaissant bien leur langue, avait un avantage indiscutable sur eux.

Il a même deux avantages : la souplesse de la pensée et l'éducation. Le Marocain est généralement, à cause de son milieu et de son isolement, un penseur lent et dans toutes les nombreuses difficultés que je rencontrai, j'eus toujours confiance en ma supériorité intellectuelle sur les indigènes moyens. J'avais été capable de tourner en ridicule les menaces, ou de susciter le rire, ou de persuader par la simple supériorité de la puissance de pensée ou par la façon d'exprimer cette pensée. Le Marocain est très sensible au sarcasme et au ridicule, et il m'est arrivé souvent de détourner l'incident le plus orageux par une plaisante diversion. Je n'ai jamais, par contre, porté d'armes, qui sont une cause de danger plus souvent qu'un secours.

La seule fois que je quittai ma prison à Zinat, ce fut quelques jours après mon arrivée et pendant quelques minutes. Je fus entraîné dans un petit ravin en bas du village où l'on voulait me montrer le cadavre d'un cavalier marocain qui avait été tué pendant l'engagement. Pour venger la mort et la décapitation des quatre hommes tués à Zinat, les indigènes avaient mutilé le corps du soldat ; c'était une vue épouvantable. La chaleur de l'été avait déjà gonflé le corps décoloré. Une pomme avait été enfoncé dans la bouche de l'homme, et ses yeux avaient été arrachés. Le corps avait été outrageusement mutilé,

les extrémités des doigts avaient été coupées, et emportées, me dit-on, par les femmes qui les utilisent comme talismans, les mains étaient piquées sur le sol par des bâtons traversant les paumes et au sommet desquels on avait attaché de petits drapeaux. Une guirlande de fleurs entourait les mains du malheureux et les chiens du village commençaient à emporter des morceaux de chair de sa jambe.

Je fus aimablement averti que je serais dans cet état dans quelques jours.

Durant les neuf jours que je passai à Zinat, je fus sans aucun doute toujours en danger et en tout cas mal à mon aise. Mais j'avais profité de toutes les occasions pour mettre de mon côté les tribus amies de l'Andjera et, pendant la nuit du neuvième jour, mes alliés se montrèrent hardiment. Au nombre d'un millier, ils entourèrent le village et la maison de Raisouli, demandant que je leur sois livré, menaçant, si je n'étais pas amené de suite, d'arrêter ou de tuer Raisouli ; c'était un petit coup d'État, et il avait réussi. Au milieu de la nuit, je fus tiré de la petite chambre que je partageais avec une douzaine de gardes, placé sur le dos d'une mule et porté dans la montagne de l'Andjera par mes amis de cette tribu. Pendant seize heures, nous avançâmes à travers un défilé montagneux et une épaisse brousse ; nous arrivâmes après le coucher du soleil au village du cheik Douas, un des plus influents notables des Andjera. Ce fut un voyage que je n'oublierai jamais, l'obscurité d'une nuit sans lune, les rudes sentiers de montagne, les centaines d'hommes armés qui m'entouraient et le grand soulagement que j'éprouvais (tout en sachant que ma captivité se prolongerait) à me trouver au milieu d'hommes qui, en aucun cas, ne me tueraient.

J'étais fatigué et affaibli. Neuf jours d'une constante tension, par la grande chaleur, n'ayant pour nourriture qu'une miche de mauvais pain sec et de l'eau, avec la nécessité de paraître tout le temps calme et joyeux, tout cela m'avait déprimé.

Mais de l'amicale tribu des Andjera je ne reçus que des gentilleses, toutes leurs paroles, tous leurs actes étaient empreints de gaieté et de réflexion. Et, bien que l'existence parmi eux fût rude en son genre, je leur dois une gratitude qu'il me sera difficile de payer.

Je demurai douze jours au village du cheik Douas, et pendant ce temps, je n'eus à souffrir d'aucune injure ou mauvais traitement ni de lui, ni de sa tribu. Une petite chambre de sa maison était mise à ma disposition et on prit une peine infinie pour la rendre propre et habitable. La meilleure des nourritures qu'on pût me procurer m'était apportée, du lait, du fromage de crème et un potage épais de lait aigre et de millet.

Les gens de la bande — car Douas n'était rien de plus qu'un grand voleur de troupeaux — m'aidèrent à passer mon temps assez agréablement, et avec eux j'explorai la montagne voisine. Je m'asseyais à l'ombre des arbres fruitiers dans leurs petits jardins, écoutant la musique du pays ou regardant les mouvements sans grâce de leurs danseuses. Je me fis là des amis dont j'ai toujours apprécié l'amitié. J'étais traité comme si j'avais été un des leurs, je portais les mêmes habits, je me rasais la tête et me conformais à leurs coutumes. Je respirais et mon anxiété avait disparu, car je me savais hors de danger.

Pendant ce temps le ministre d'Angleterre, très bien aidé par le chérif d'Ouezzan, continuait les négociations. Bien que je fusse au milieu d'amis, ces pourparlers étaient



longs et difficiles — car les indigènes avaient donné leur parole aux autres tribus de ne pas me relâcher tant que leurs prisonniers n'auraient pas été rendus. Or ces tribus changeaient chaque jour les conditions et cela amenait du retard. Mais surtout je me trouvais maintenant à environ vingt-sept milles (une journée de Tanger), et cela gênait les échanges de correspondance. Plusieurs fois je fus sur le point d'être mis en liberté.

A part cela, le temps passait agréablement, le paysage était charmant et, bien qu'on fût au milieu de l'été, il faisait frais à cette altitude. De petits ruisseaux coulaient dans toutes les directions et je pus me baigner et me laver. J'étais libre d'aller et de venir, et bien que je fusse toujours accompagné de mes gardiens, j'oubliais ma captivité tant ils étaient bienveillants, et nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Cependant le chérif d'Ouezzan ne ménageait pas sa peine. Aucun soleil n'était trop chaud pour l'empêcher de se mettre en route, aucun voyage trop fatigant à entreprendre.

Il assistait aux réunions des tribus et faisait connaître aux notables les conditions du ministre anglais au sujet des prisonniers indigènes, et les ordres donnés par le sultan pour leur libération.

L'empressement du sultan à donner satisfaction à la requête de M. Arthur Nicholson mérite toutes les louanges, car il faut se souvenir que les rebelles avaient agi de cette façon pour humilier le sultan et le maghzen. Ce qui rendait ma situation particulièrement grave pendant la première partie de ma captivité, c'est que les tribus étaient en relations avec le prétendant au trône marocain, l'agitateur du Rif, et il fut maintes et maintes fois question de m'envoyer à lui comme un otage précieux. Sans mes

amis d'Andjera et leur amitié solide, je ne doute pas que la proposition eût été suivie d'effet.

Le samedi 4 juillet, une grande réunion de gens des tribus était tenue dans le village du cheik Douas et pendant la discussion qui suivit, le chérif d'Ouezzan arriva de Tanger ayant parcouru vingt-sept milles dans cette journée en dépit du soleil de juillet. Sa présence opportune régla mon sort, et les négociations se terminèrent, mais non sans une opposition sérieuse. Le jour suivant, un grand contingent d'indigènes, le cheik et moi partîmes pour Tanger et nous passâmes la nuit à quelque douze milles de la ville. Et même là une nouvelle tentative fut faite pour empêcher ma libération, mais heureusement elle échoua. Le matin suivant, nous nous dirigeâmes vers ma maison qui est isolée et située à deux milles de la ville. Dans un fort ruiné, à un quart de mille de ma villa, une halte fut faite, et des messagers furent envoyés au ministre pour qu'il relâchât les prisonniers qui, depuis une semaine, étaient logés dans les bâtiments du consulat britannique, ayant été amenés de Larache par bateau spécial. Une heure après, nous les vîmes arriver et quelques instants plus tard, ils étaient accueillis par leurs amis.

Lord Granley, M. Wildbore Mith, M. Kity Green et M. Carleton accompagnaient les prisonniers sur la demande de la légation, mais aucun échange officiel ne fut signé. Au moment où les prisonniers arrivaient, je fus laissé libre de partir, mais les adieux que j'avais à faire à mes amis montagnards me prirent quelque temps.

Nous nous quittions dans les meilleurs termes et, si rude et sauvage que fût le regard de ces deux cents guerriers, je ne pouvais que sentir pour eux une grande gratitude de m'avoir sauvé du danger de ma première prison.

Pendant plus d'une année après cette aventure Raisouli demeura suffisamment tranquille, mais au printemps suivant, il tenta un « coup » des plus audacieux, il entoura la villa de M. Perdicaris pendant la nuit et l'emmena, lui et son beau-fils.

Le gouvernement américain envoya une flotte à Tanger et le monde entier s'intéressa aux négociations entreprises. M. Perdicaris et M. Varley furent remis en liberté, mais à quel prix !

Raisouli avait demandé et obtenu du sultan les conditions suivantes :

Il serait nommé gouverneur de toute la province entourant Tanger. Le pacha actuel, son ami d'autrefois qui l'avait trahi, serait révoqué.

Il recevrait une rançon de 70 000 livres sterling.

Il obtenait l'emprisonnement de tous ses ennemis et la libération de tous ses amis et quelques autres concessions de moindre importance.

Le sultan dut céder.

Raisouli se vit tout-puissant, il apparut comme un héros aux yeux des Marocains et il devint une menace pour l'Europe.

Ses premiers actes de gouverneur furent bons.

Il apaisa l'effervescence causée par Bou Hamara dans la région et il ouvrit les routes au commerce, et depuis le jour qu'il fut nommé gouverneur, aucun convoi ne fut pillé sur le territoire qu'il commandait. On connut, grâce à lui, une période de plus grande sécurité que celle qui régnait un ou deux ans auparavant, mais une sécurité due à Raisouli n'était pas de bon aloi.

A mesure que son influence augmentait, il devenait tyrannique ; il pressurait le peuple et extorquait l'argent même des plus pauvres.

Le maghzen avait peur de lui, et le lui laissait voir ; il en résultait qu'il n'obéissait à aucun ordre et ne tenait pas compte des traités même avec l'Europe. Il menaçait et rançonnait même les autorités maghzeniennes qui avouaient leur incapacité à traiter avec lui, et Raisouli devint à cette époque le protecteur et le fléau de Tanger et des environs.

Il exerçait son autorité jusqu'aux portes de la ville, et ses gens armés pénétrèrent même dans la cité pour extraire de la prison des condamnés qui n'étaient pas sous sa juridiction. Ses représentants rendaient la justice sur le marché et exécutaient des gens à quelques mètres des légations de France et d'Allemagne.

En 1906, Raisouli avait atteint le maximum de sa puissance. A Zinat, il suffisait de dire à un homme qu'il était prisonnier et il n'aurait jamais essayé d'échapper. Il n'y avait pas nécessité de l'enfermer, car il savait que le bras du maître était assez long pour l'atteindre là où il fuirait et l'on put voir là cet étrange spectacle d'une douzaine de prisonniers en liberté.

Raisouli avait toutes les qualités d'un pacha énergique, malheureusement il les exagérait. Pour lui, les traités n'existaient pas. Ses abus de pouvoir de cette époque sont bien connus. La flagellation d'indigènes protégés, la destruction de lignes électriques, le rançonnement d'Européens, la saisie illégale de propriétés, nous pourrions établir une longue liste des actes d'une insupportable tyrannie qu'il commit.

A la longue pourtant, les représentants de l'Europe furent à bout de patience, ils adressèrent une note collective au ministre marocain des Affaires étrangères, demandant que l'on mît fin à cette situation impossible dans le district de Tanger.

C'était presque un ultimatum, car le port était plein de bateaux français et espagnols venus pour protéger les intérêts européens jusqu'à l'installation de la nouvelle police.

Le sultan et ses vizirs ne pouvaient méconnaître la portée de cette note.

Le ministre de la Guerre reçut l'ordre de se rendre à Tanger avec toutes les forces disponibles.

Dans les premiers jours de janvier 1907, les troupes amenées de Fez étaient campées non loin de la forteresse de Raisouli, attendant des ordres pour attaquer. On m'apporta la nouvelle que cette attaque aurait lieu deux jours après, le samedi 6 janvier. Il faisait encore sombre quand ce matin-là je quittai Tanger avec trois fidèles marocains pour voir ce qui allait se passer.

J'avais revêtu les vêtements flottants des troupes de cavalerie marocaine, car je savais que des ordres avaient été donnés pour empêcher les Européens d'approcher du lieu de l'action, et parce que je désirais me déplacer sur le lieu du combat sans attirer l'attention.

Avant d'arriver dans la campagne, nous dûmes traverser au moins six grand'gardes de vingt-cinq hommes chacune, car les autorités maghzéniennes avaient pris de sérieuses précautions pour protéger la ville, mais même le bruit des fers de nos chevaux sur la route pavée n'arrivait pas à réveiller un seul des hommes dormant sous leurs tentes d'un profond sommeil.

A l'aube nous avons fait pas mal de chemin, aussi avons-nous du temps de reste et nous allions lentement, sachant que nous avons une longue journée devant nous. Il n'était pas encore sept heures quand nous vîmes du sommet d'une petite hauteur le camp chérifien sous nos pieds, dans la plaine.

A un mille à notre gauche se trouvait la fameuse colline de Zinat avec ses crêtes rocheuses et ses ravins, et ses pentes ravinées et raides s'étendant jusqu'à la plaine couverte par place de bouquets d'oliviers.

Plantée au milieu de ce décor, on voyait la forteresse de Raisouli, construction étrange, moitié bastion, moitié maison avec des fenêtres percées çà et là irrégulièrement et des tours crénelées s'élevant au-dessus des toits, en un mot, une construction solide sur une forte position.

Au loin, derrière Zinat et devant nous, les chaînes massives des hautes montagnes des Beni Mançour s'étagaient jusqu'aux sommets couverts de neige de Beni Hassan qui fermaient l'horizon à l'est et qui dominaient tout.

A ce moment rien ne faisait penser à un combat imminent. Les troupeaux paissaient près d'un hameau dans la plaine, une petite fumée blanche se traînait paresseusement dans l'air lumineux, petite fumée qui montait des toits de chaume ou des tentes sous lesquelles les paysans faisaient cuire leur repas du matin.

Dans le camp chérifien, il y avait quelque mouvement et près de la forteresse de Raisouli on voyait des gens errer çà et là, mais la fumée des cheminées prouvait que là aussi on songeait au déjeuner.

Vers neuf heures la scène changea. Une note claire de trompette retentit dans le camp ; on dut l'entendre de Zinat, car aussitôt une longue colonne de fumée blanche jaillit du sommet du rocher dominant la forteresse, puis de montagne en montagne, d'autres colonnes jaillirent et se répondirent.

Les montagnards annonçaient ainsi qu'une grande bataille était proche.

En bas, dans le camp, l'infanterie formait ses rangs, les

cavaliers montaient à cheval et quelques minutes après les troupes chérifiennes s'avancèrent dans la plaine, tambours battant, clairons sonnans, les chevaux hennissant au milieu des bannières flottantes.

Un cri rauque s'éleva de toutes les gorges : « Ah ! Çalih en Nebi Rasoul Allāh (1) ! » Invocation au prophète répétée par mille bouches et renvoyée comme un écho lointain et affaibli par les défenseurs de Zinat. Quand les troupes furent toutes dans la plaine, elles se mirent en formation d'attaque ; à droite l'artillerie, deux canons de campagne et une section de Maxim portée par des mules. Près d'elle, au milieu d'une forêt de drapeaux, se tenait le commandant en chef et son état-major, qui formaient un groupe d'une centaine de personnes bien montées et habillées de couleurs claires avec des selles brillantes recouvertes de housses de soie de toutes teintes, ce qui ajoutait à une scène déjà pittoresque beaucoup d'allure et de couleur.

Au centre, il y avait environ huit cents hommes d'infanterie bien encadrés par des contingents de cavaliers des tribus, tandis qu'à la gauche un corps un peu plus petit formait flanc-garde.

On voyait déjà le groupe des montagnards fidèles dans leurs courtes djellabas noires, escaladant quelques collines au loin sur l'extrême droite ; alors, lentement l'armée entière s'ébranla. L'impression était angoissante. Le spectacle était impressionnant. De la colline rocheuse dont j'avais fait mon observatoire, je voyais toute la scène se dérouler à mes pieds. A ma gauche la forteresse et les rochers, à droite l'armée avançant lentement, et la

(1) Abréviation de la formule : que la bénédiction de Dieu soit sur le prophète Mohammed.

flanc-garde de gauche passa à moins de cent yards de l'endroit où je me trouvais. A Zinat on ne voyait aucun signe de vie, bien qu'avec mes jumelles je pusse voir les canons des fusils briller çà et là parmi les rochers et les précipices.

Les troupes étaient maintenant à environ mille deux cents yards du but et elles avançaient encore, quoique lentement, en terrain découvert en formations serrées qui offraient, même à des Marocains réputés mauvais tireurs, une cible excellente.

L'air ensoleillé était si pur que le moindre bruit s'entendait au loin : ici un ordre, ici un appel de clairon. Mais soudain, Zinat ouvrit le feu : le bruit rapide et sec des Mauser était d'autant plus impressionnant, qu'on ne pouvait voir d'où le coup partait, car tous les tireurs faisaient usage de la poudre sans fumée. Quelques Askris furent blessés ou tués, et l'avance s'arrêta. Toute l'armée riposta par une décharge hors de portée et inoffensive contre des gens abrités derrière des murs ou des rochers, avec des fusils arrivés au Maroc après avoir été depuis longtemps réformés en Europe comme hors d'usage, et avec de la poudre qui répandait de la fumée et une mauvaise odeur.

Après tout, ce qu'ils tiraient n'avait guère d'importance, car beaucoup d'entre eux n'avaient jamais tenu un fusil auparavant, et il n'y avait rien à viser.

Cependant la cavalerie galopait çà et là dans toutes les directions, sauf dans celle de l'ennemi, agitant ses drapeaux et déchargeant ses fusils, apparemment sur les pluviens dorés qui voltigeaient à travers les nuages de fumée, troublés par cette fusillade inattendue.

Guerre inutile et vaine, faite par des gens sans courage et sans instruction, que seul leur uniforme faisait soldats.



Un nuage d'une légère fumée jaune s'éleva en tourbillonnant du milieu des roches au-dessus des maisons. C'était le premier obus tiré par l'artillerie, suivi par un autre, par beaucoup d'autres qui, bien que dirigés sur la forteresse, tombaient dans tous les coins les plus éloignés et parfois plus près des troupes chérifiennes que de l'ennemi.

Pendant tout le combat de ce samedi, bien que la portée ne dépassât pas mille mètres, la maison de Raisouli fut atteinte seulement deux fois, et même l'explosion de ces deux obus ne fit pas partir les défenseurs de la terrasse ni des fenêtres, bien qu'ils aient dû causer pourtant quelques dégâts.

Cependant les troupes de gauche, à l'abri des rochers, avaient pénétré à la faveur d'un angle mort dans un village qu'ils brûlaient et ils retournaient maintenant vers le camp chargés de butin, bien persuadés que leur tâche pour ce jour-là était terminée.

Rien ne fut essayé pour les persuader de reprendre le combat et je les vis disparaître, trébuchant sous des piles de matelas, des coffres de bois peints (cadeau de noces de toutes les fiancées marocaines), et emportant mille autres objets ménagers. Au fond du tableau on voyait un village en feu dont les flammes s'élevaient blafardes et tordues dans l'air calme et disparaissaient dans de lourds nuages d'épaisse fumée blanche.

Depuis une heure ou deux, le combat s'était ralenti ; enfin une autre tentative fut faite pour reprendre l'avance. Toute la ligne fut poussée à l'avant. Mais à sept ou huit cents yards de Zinat, l'élan fut brisé et tous revinrent rapidement, on peut même dire plus que rapidement.

C'est à ce moment que survinrent deux pittoresques incidents. De la maison de Raisouli surgit une femme qui,

traversant tout le terrain battu par un feu violent, monta sur un rocher et commença à insulter les soldats. Elle jeta son haïk, elle ouvrit ses cheveux, agitant ses bras vers le ciel, mais la fusillade couvrit ses paroles.

Alors lentement et majestueusement, elle se drapa dans son voile et s'en retourna ; quelques secondes après huit hommes encouragés par la bravoure de la femme, traversaient le glacis en criant et en se moquant des troupes en retraite tout en tirant leur Mauser.

C'est à ce moment que le commandant en chef fut blessé au cou (1). Une mule fut avancée et, soutenu par ses gens, il fut rapidement reconduit au camp ; mais pendant ce temps l'armée avait épuisé tous ses obus ou presque et toutes ses cartouches ; même un corps de réserve caché dans le lit d'une rivière, à un mille en arrière, avait tiré depuis le matin à cette portée impossible, au grand danger des camarades engagés en avant.

L'armée se retirait maintenant en désordre suivie par les huit hommes de Raisouli qui envoyaient de temps en temps une salve d'adieu.

La bataille de Zinat était finie.

Le grand effort du maghzen avait échoué, et la forteresse et le village, à part quelques trous faits dans les murs, demeuraient apparemment aussi calmes et aussi paisibles que le matin précédent.

La grande armée chérifienne avait montré qu'elle n'était, comme tout le reste du Maroc, qu'un grand bluff.

L'après-midi était très avancée et le champ de bataille était désert. Je me glissai dans un ravin jusqu'à quatre ou cinq cents mètres de la forteresse et, regardant à tra-

(1) Bouchta Ben el Gaghdadî, actuel pacha de Fez.

dans un nuage de fumée, et peu à peu la solide forteresse devint une lamentable ruine inutilisable.

Pas un coup de fusil ne fut tiré de la montagne, car il n'y avait personne pour tirer.

Silencieusement, dans la nuit, Raisouli, ses gens et les habitants du village voisin avec tous les êtres vivants, femmes, enfants, troupeaux s'étaient glissés vers la montagne ; pas une garde n'avait été placée pour surveiller, pas un geste n'avait été fait pour empêcher leur fuite. En bas des roches sur lesquelles j'étais assis, les soldats s'en retournaient chargés de butin : tapis, matelas, cuivres, vases et fleurs artificielles, théières et tasses, sacs de farine et de pain, nattes enroulées, tout ce qui meuble et emplit une maison marocaine. Un soldat qui avait l'air d'un joyeux drille sifflait un air au canari qu'il avait emporté de préférence à d'autres biens plus précieux. Tandis que je descendais de la colline pour aller vers Tanger, j'arrêtai un instant mon cheval et regardai en arrière. L'armée s'éloignait de Zinat. Les maisons n'étaient plus que des tas de cendres fumants. Au loin on apercevait la haute montagne des Beni Mçaour, d'où Raisouli et les habitants du village incendié pouvaient voir la ruine de leurs foyers.

## II

Raisouli était maintenant complètement hors la loi. Il vivait dans ces montagnes où jamais les troupes du sultan n'auraient tenté de le chercher.

De là il lançait ses raids à droite et à gauche, causant des alarmes et des paniques, même aux Européens de Tanger. Tout le Maroc était en effervescence.

Les tribus étaient devenues à tous égards indépen-

dantes et beaucoup n'acceptaient plus les tentatives de leurs caïds pour commander ou prélever des taxes ; certaines étaient plus vulnérables et, en raison de leur habitat facilement accessible, furent persécutées et spoliées et payèrent pour les autres.

La rapacité des vizirs était plus grande que jamais et les extravagances semblaient avoir augmenté avec l'arrivée de l'argent produit par un emprunt à l'étranger.

Bou Hamara, le prétendant du Rif, et Raisouli dans sa montagne étaient deux épines plantées dans le talon du maghzen. Contre Bou Hamara qui prétendait être le frère aîné du sultan, il n'y avait rien à faire, il demeurait dans la province inaccessible du Rif où il gouvernait comme un tyran au petit pied et même les autorités espagnoles qui attendaient depuis longtemps son expulsion, devaient pour assurer la sécurité dans leur zone entrer en rapports avec lui. Que Bou Hamara et Raisouli aient été en communication, cela est certain, mais il n'y avait pas de confiance réciproque entre eux et, en dehors d'un échange de lettres, aucun traité important ne semble avoir été signé. Que leurs relations fussent cordiales, cela est certain d'après le document en ma possession qui nommait Raisouli gouverneur de certaines tribus Djebala, document scellé du grand sceau de Bou Hamara où il se dit Mohammed ben Hassen, c'est-à-dire le fils du sultan Moulay Hassan.

Raisouli n'avait aucune prétention au sultanat (1), bien qu'aux yeux de l'Europe il jouât un rôle important ; son autorité s'exerçait en effet sur la province de Tanger, ville qui était la capitale diplomatique du Maroc.

(1) Il se fit cependant proclamer sultan pendant les années de guerre 1914-1918.

En 1906, la futile conférence d'Algésiras, futile on peut le dire en ce sens qu'elle n'eut aucun effet heureux pour le Maroc, s'était réunie, avait discuté, signé, puis s'était séparée. En Europe cela avait éclairé la situation et c'était pour l'Allemagne un échec. Mais pour le Maroc ce n'était pas un gain. Cela ne faisait que marquer un pas de plus dans la voie de la ruine. Jamais un tel rassemblement de diplomates aux titres ronflants ne s'étaient donné un air si important pour discuter de si petites questions.

Trois ou quatre hommes jouaient un grand jeu et le jouaient bien. Le reste était de la comédie. Ils pensaient ou paraissaient penser que leurs efforts serviraient au pays dont ils connaissaient d'ailleurs si peu en dehors de l'étendue qu'ils apercevaient des collines dominant Algésiras.

Jamais la situation du Maroc ne fut plus critique que dans l'année qui suivit la signature de l'acte d'Algésiras.

Et Moulay Abd el Aziz, malgré son goût pour l'amusement, sentait que les choses devenaient sérieuses. Il décida d'entamer des négociations avec Raisouli. Dans ce but le caïd Mac Lean eut une rencontre avec le chef des brigands en avril 1907. Raisouli écouta les propositions du caïd, mais refusa de l'accompagner à Fez où se trouvait le sultan. Cependant un pas avait été fait dans la voie de l'accord. Un mois plus tard, muni de l'autorisation du sultan, le caïd Mac Lean retourna à El Ksar, ville placée sur la route de Tanger à Fez à environ soixante milles de la première. Mais entre temps on avait eu vent que Raisouli allait essayer de capturer cet important ambassadeur. Tous les efforts furent tentés par le sultan qui avait reçu lui-même cet avertissement, et par la légation britannique qui avait prescrit à l'agent consulaire d'El Ksar

de continuer ses pourparlers, pour empêcher ce guet-apens.

Mais une entrevue avec Raisouli fut secrètement arrangée à la limite de la tribu des Ahl Shérif, à quelques milles d'El Ksar. Et là les deux personnages se rencontrèrent. Raisouli prit connaissance des propositions du sultan, déclara les accepter et proposa de retourner à Fez, mais il voulait, disait-il, partir sans retard et si Mac Lean voulait l'accompagner jusqu'au village où se trouvait son camp, ils partiraient le jour suivant. Le caïd Mac Lean accepta et pénétra dans la montagne avec son hôte. Seulement il ne partit pas le lendemain, car il se trouva prisonnier et resta six mois en captivité, souffrant beaucoup de mauvais traitements. De toutes les négociations pour obtenir la libération des prisonniers de Raisouli ce fut de beaucoup la plus difficile. La rançon demandée par Raisouli était déraisonnable, et une vingtaine de personnes semblaient négocier pour leur propre compte tandis que le caïd faisait lui-même tout son possible, et c'était fort naturel, pour obtenir sa liberté. Le résultat fut la confusion et la mésentente, et la distance de Tanger à laquelle Raisouli tenait son captif augmentait la difficulté.

Si toute l'affaire avait été laissée aux mains de sir Lowther qui, à cette époque, représentait l'Angleterre au Maroc, il est certain que la libération du caïd Mac Lean aurait été plus rapidement obtenue.

Mais chaque fois que les négociations étaient sur le point d'aboutir, de nouvelles propositions émanant de personnes non autorisées étaient présentées et empêchaient le plan officiel d'aboutir. A la fin Raisouli obtint vingt mille livres sterling et il fut fait protégé anglais. En outre, d'autres avantages lui étaient accordés.

Le caïd Mac Lean fut relâché. Le seul côté plaisant de ces brigandages était l'absolue confiance que Raisouli avait toujours eue dans la parole du gouvernement britannique, et en fait dans tous les sujets anglais. Quelques années après, quand l'ex-sultan Moulay Abd el Aziz qui venait juste d'abdiquer était en visite à ma villa, à Tanger, je lui montrai deux documents arabes. L'un était le dahir que Raisouli avait extorqué au sultan au moment de la libération de Perdicaris et qui le nommait pacha, et l'autre était la nomination de Raisouli comme gouverneur des mêmes tribus par Bou Hamara.

Moulay Abd el Aziz me demanda comment je possédais ces deux papiers. Je lui dis que j'avais trouvé le dahir du prétendant pendant ma captivité à Zinat, je l'avais porté cousu dans mes habits avec d'autres lettres intéressantes pendant toute ma captivité; quant au firman du sultan, je l'avais obtenu au moment du pittoresque pillage de la maison de Raisouli par les troupes chérifiennes auquel j'avais assisté. L'ex-sultan sourit et me dit cyniquement :

— Il semble que rien d'intéressant au Maroc n'ait échappé à votre esprit et à vos mains. Ce qu'on ne vous a pas donné, vous l'avez pris.

— La chose la plus précieuse de toutes me fut donnée, répliquai-je.

— Et c'était?

— L'amitié de Votre Majesté.

Ce fut à cette époque que Raisouli, vivant comme un proscrit dans la montagne, fut sur le point de réussir sa plus importante capture. Ce fut un incident qui fut caché chez nous à l'époque, mais qui fut dévoilé par la presse française un peu plus tard. La vérité était que nous, qui avions joué un rôle et un rôle très important dans l'affaire,

n'avions aucun désir de la voir publiée. Voici les faits.

Les ruines de la forteresse de Zinat étaient distantes de Tanger de quatorze milles seulement et c'était un but d'excursion tentant, mais que personne ne faisait car le pays était notoirement peu sûr. Cependant, comme avec le temps rien n'était arrivé dans le voisinage de Tanger et que Raisouli et sa bande semblaient avoir installé leur résidence très loin du lieu de leurs premiers exploits, un pique-nique fut organisé à Zinat et j'y fus invité. Les autres excursionnistes étaient M. Gerard Lowther, ministre britannique au Maroc ; M. et Mme de Beaumarchais, de la légation française, et M. Christofer Lowther, le fils du président de la Chambre des communes, soit en tout cinq personnes.

Nous partîmes par une chaude matinée d'été, ayant envoyé le déjeuner à l'avance. En approchant de Zinat nous fûmes interpellés par un cultivateur qui travaillait dans ses champs. J'allai voir ce qu'il voulait et j'appris que Raisouli et sa bande étaient de retour à Zinat, probablement pour y chercher un trésor enfoui qui avait échappé aux soldats grâce à l'incendie des maisons ; il nous conseillait de ne pas continuer. Nous discutâmes la nouvelle et, dans la gaieté d'une promenade décidée et comme le déjeuner était en avant, nous décidâmes de poursuivre notre route. A notre arrivée, le pays était on ne peut plus tranquille et nous fûmes bientôt en train de déjeuner à l'ombre des oliviers. Je confesse que le plaisir du foie gras était mêlé, quant à moi, d'une certaine appréhension nerveuse dont les autres paraissaient indemnes. Nous ne croyions pas ou plutôt nous ne voulions pas faire semblant de croire au retour de Raisouli. Le déjeuner touchait à sa fin quand l'éclair d'un canon de fusil jaillissant des épais fourrés frappa mes yeux, puis un



autre et encore un autre dans les rochers, car la colline de Zinat est un amoncellement sauvage de blocs brisés et de broussailles.

Une minute après, nous étions entourés.

Les hommes furent parfaitement polis, et ils semblaient n'avoir aucune autre intention que de nous souhaiter le bonjour.

A leur tête était Ahmed el Aoufi, jeune homme de bonne mine, lieutenant de Raisouli et qui était un de mes amis personnels. Il m'avait témoigné beaucoup de bienveillance pendant ma captivité en 1905. Il nous serra chaudement la main et, son fusil entre les jambes, s'assit comme pour passer avec nous la journée. A quelques mètres plus loin une bande de quarante hommes formaient un cercle autour de nous. Je confesse que cette aventure m'amusait. Je hais les rencontres bruyantes et meurtrières, mais une situation délicate a une saveur unique et, ciel ! c'était une délicate situation. Le ministre anglais et le chargé d'affaires français, quel coup ! J'étais le seul assistant parlant l'arabe, et l'angoisse qu'ont dû supporter les autres pendant le temps que je parlais a dû être très grande, mais aucun d'eux ne fit un geste. J'ai souvent vu des modèles de réserve, de discrétion, mais jamais aussi fameux, je pense, qu'en cette occasion. Mes amis ne comprenaient rien à ce que je disais, excepté quand je les consultais pour vérifier une de mes assertions. Après tout, pour moi, la situation était très drôle ; si j'étais fait prisonnier, ce n'était jamais qu'une aventure renouvelée et j'avais l'habitude de la captivité et des privations, mais les autres ! Et j'osais à peine songer aux conditions probablement inexécutables que Raisouli exigerait pour leur libération et à toutes les conséquences qui s'ensuivraient.

J'ai constaté dans les occasions comme celles-ci (car ce ne fut pas la seule que j'aie vécue qu'il y a là non seulement une source d'amusement, mais encore que la puissance de la pensée est décuplée. Si peu favorablement que se présentât la situation on sentait que la victoire devait rester à l'Européen et que son éducation et son entraînement à réfléchir le mettaient en bonne posture.

Le Marocain n'est pas sans esprit, il est astucieux et avisé. Mais son intelligence n'est pas entraînée et il est confiant dans ses relations avec les Européens. Dans le premier moment de notre rencontre à Zinat, je compris que notre sûreté dépendait du jeu que j'étais déterminé à jouer et que je jouai en effet.

Je commençai par un énorme mensonge, tenant la main d'El Aoufi pour lui dire que j'étais heureux de le voir, que sa visite était très opportune. Rien, en effet, ne pouvait être meilleur. Alors je m'assis et je lui parlai sérieusement ainsi qu'à ses compagnons. C'est à ce moment que Mme de Beaumarchais, avec l'admirable sang-froid d'une admirable et courageuse Française, prit une photographie.

Voici l'histoire que je leur racontai :

Je leur rappelai que Raisouli avait été privé de ses fonctions de gouverneur de Tanger et des tribus environnantes à la demande des puissances européennes. Celles-ci avaient agi maladroitement, elles s'en étaient aperçues et le regrettaient.

« Savez-vous, leur dis-je, qui sont ces gens que vous voyez là? — Nous ne savons pas bien ! dirent-ils. — Alors je vais vous le dire... » Au lieu de cacher, comme cela aurait pu sembler naturel, l'identité de mes amis, je leur donnai des titres encore plus riches que les leurs. Je vis

que j'avais fait impression, Mon auditoire semblait maintenant embarrassé.

« Et pourquoi sont-ils là? Je vais vous le dire. Les puissances de l'Europe regrettent l'éloignement et la disgrâce de Raisouli. Ils désirent le rétablir dans son autorité, mais le sultan refuse; les puissances insistent, mais le sultan tient bon. Les gouvernements anglais et français ont télégraphié à leurs représentants. Les hauts personnages que vous voyez aujourd'hui devant vous ont été invités à aller visiter les ruines du château de Zinat et à faire le nécessaire pour qu'il soit reconstruit au plus vite afin que Raisouli soit remis en possession de sa propriété et revienne pour mettre de l'ordre dans la région. Dans ce but nous sommes venus, malgré l'avis de tous nos amis, pour entreprendre de suite ce travail. Cependant la lettre rappelant Raisouli aura le temps d'arriver. J'ajouterai : Nous avons été avertis en chemin que nous vous trouverions ici et on nous a conseillé de retourner. Mais j'ai dit à ces gens que les guerriers de Raisouli comprendraient très bien notre venue, qu'ils n'apporteraient aucun empêchement et qu'ils ne voudraient surtout pas peiner leur chef en capturant les seuls hommes qui s'occupent de lui faire rendre ses propriétés confisquées, sa puissance d'autrefois, et de rétablir son château aux frais des gouvernements qu'ils représentent.

« Je voudrais voir votre figure, mon cher ami Al Aoûfi, quand Raisouli s'apercevrait de votre « gaffe »; et comme je le connais, je vois déjà d'ici les zébrures du fouet sur votre dos, vous son ami et son confident.

« Pouvez-vous penser que si nous n'étions pas réellement des bienfaiteurs, nous aurions eu la folie de nous aventurer dans ce guêpier? Et maintenant venez voir avec nous ces ruines, qu'on sache ce qu'on en pourra faire. »

Nous prîmes le chemin de la forteresse et, pendant une heure, je mesurai les murs, je pris des notes sur le salaire total des maçons et des charpentiers, sur la possibilité de trouver des briques sur place, proposai un nouveau système d'adduction d'eau que les lois de la gravitation rendaient impossible et je chuchotai même à l'oreille d'El Aoufi qu'il y aurait un peu d'argent pour bâtir sa maison près de celle du chef.

Enfin nous arrivâmes à la conclusion que pour douze ou quinze mille livres sterling, la maison pourrait être restaurée dans toute sa splendeur en tenant compte que Raisouli pourrait faire faire des corvées et obtenir des matériaux gratuitement, tant qu'il voudrait.

Une autre photographie de M. de Beaumarchais nous représente mesurant la longueur des murs de la maison.

Les mains pleines de croquis, je m'assis de nouveau et je dictai à El Aoufi la lettre suivante :

« Au chérif féal, bien-aimé, le lettré Moulay Ahmed Raisouli, que la paix et la miséricorde de Dieu soient sur lui et sur nous, agissant au nom de leur gouvernement dont les intentions vous ont été communiquées dans ma lettre d'hier, le ministre britannique et le chargé d'affaires français ont visité les ruines de votre kasbah. Nous avons été peinés de la trouver en si piteux état. Comme vous l'avez vu dans ma lettre précédente, l'intention des gouvernements est non seulement de vous rétablir dans votre autorité, mais aussi de reconstruire votre château. Aujourd'hui, venant à Zinat, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer votre intelligent et fidèle envoyé, mon seigneur Ahmed el Aoufi et ses compagnons, qui nous ont très bien secondés et nous ont fait voir bien des choses, qui nous ont aidés et protégés contre les gens mal intentionnés qui auraient pu nous faire du mal. Nous leur

en sommes reconnaissants. Et mon cher ami El Aoufi se charge de vous dire bien des choses amicales de notre part.

« Nous allons attendre à Tanger la réponse à la lettre envoyée hier, et aussitôt des dispositions seront prises pour reconstruire votre château, mais il est bien entendu que vous n'attendrez pas la fin de ce travail pour être replacé dans votre ancienne situation, car on ne peut continuer à vivre dans une situation aussi mauvaise et laisser les gens de Tanger sous l'oppression des montagnards.

« Mon seigneur El Aoufi vous dira tout cela de vive voix.

« Que la paix soit sur vous. »

Sous cette épître, je mis ma signature ; je n'éprouvai aucun remords à le faire et n'en ai jamais éprouvé depuis.

Raisouli et moi avons joué plusieurs parties. Celle-ci était seulement un peu plus grave que les autres. Pour dire la vérité, bien loin de me sentir coupable je m'amusaïs réellement et cependant j'avoue que j'étais nerveux.

Je proposai à El Aoufi de faire partir les autres les premiers tandis que moi je resterais encore un peu et les rattraperais en chemin. « Je désirerais rester, dis-je, pour avoir le plaisir de passer quelques instants de plus avec lui. C'était un plaisir si rare et si précieux ! » Avec un soupir de soulagement, je vis mes compagnons monter à cheval.

El Aoufi leur toucha la main et les remercia de leur visite et ils s'en allèrent au petit pas de leurs chevaux. Mes craintes étaient terminées.

Je m'assis encore une demi-heure et j'expliquai à El Aoufi que Raisouli devait avoir déjà reçu une lettre de la veille (parfaitement imaginaire) dans laquelle j'expliquais toute la situation et qu'à son retour chez son chef,

dans cinq ou six jours, il le trouverait parfaitement informé.

Lui, Aoufi, avait sans doute croisé le porteur de ma lettre? N'avait-il pas rencontré le messager dont je lui citais le nom? Non. Eh bien, il devait avoir pris un autre chemin. Mes amis n'étaient plus maintenant que de petits points noirs dans la plaine. Je me levai et embrassai El Aoufi. Selon la coutume du pays, je lui embrassai l'une et l'autre épaule; mon cheval fut amené et, galopant doucement dans la pente, je me dirigeai vers Tanger. En dépit du crime de faux dont je m'étais rendu coupable, je n'avais jamais senti ma conscience plus tranquille, et jamais dans ma vie peut-être je ne fus plus heureux.

J'ai revu Raisouli maintes fois depuis l'incident. Il parlait d'El Aoufi. Il disait que dans un combat il s'était montré courageux comme un lion. « Et le lion, disait-il, est la plus belle créature de la terre. »

« Mais, répliquai-je, le rusé chacal se joua de lui. »

J'aperçus un petit éclair dans les yeux de Raisouli, mais il répondit languissamment : « Vraiment, le chacal est une sale bête. »

Sir Gérard Lowther, les Beaumarchais, Christophe Lowther et moi-même dînâmes ensemble le soir même, mais nous ne parlâmes pas de notre aventure. La satisfaction d'avoir échappé n'avait d'égale que notre folie d'avoir entrepris cette expédition.

Nous désirions si possible que l'incident fût tenu secret, mais quelques semaines plus tard *le Temps* contait toute l'histoire qui avait transpiré et était allée jusqu'à Paris. J'aurais bien voulu assister à l'entrevue de Raisouli et d'El Aoufi quand celui-ci raconta l'entrevue et lui donna ma lettre.

Il fut tenu en disgrâce pour un temps comme ça peut

bien le penser, et vint me voir à Tanger quelques mois après.

Nous ne parlâmes pas de notre visite à Zinat, mais nous discutâmes sur divers sujets. Parlant des bonnes et des mauvaises qualités de l'humanité, El Aoufi dit avec dégoût :

— La chose la plus dégradante du monde est la fourberie.

— A mon avis, répliquai-je, il y a quelque chose de plus humiliant.

— Qu'est-ce?

— C'est d'être dupé.

Et nous nous quittâmes bons amis.

### III

Bien que mes relations avec Raisouli aient été, comme on a pu le voir, variées et pleines d'aventures, je ne lui en ai pas gardé rancune, et je pense qu'il m'a toujours considéré et me considère encore comme un ami ; au cours de ses voyages à Tanger, il a passé de longues heures dans ma maison, discutant de la situation du pays et des changements d'attitude des tribus montagnardes

Il a perdu beaucoup de son élégance d'autrefois, car il est devenu épais et lourd, et sa physionomie est devenue peut-être plus cruelle (1).

Il était toujours courtois et généralement amusant, souvent d'une façon sarcastique et cynique. Il était fier de son importance et semblait croire qu'il n'y avait pas d'homme pareil à lui — ce qui, heureusement, était certainement vrai.

(1) Écrit en 1919-1920.

Un jour qu'il était chez moi, il vit dans une armoire vitrée un Qoran orné d'enluminures, très beau et très ancien. Or les Marocains ne peuvent admettre que leur livre sacré se trouve entre les mains des chrétiens, et Raisouli, sans autre explication, retira le livre de la vitrine, l'embrassa religieusement, l'enveloppa soigneusement dans un mouchoir et le plaça dans les mains de son esclave.

Il ne donna aucune excuse de ce geste qui, d'après lui, n'en méritait pas.

La conversation continua sur d'autres sujets et il ne fut pas question du livre. Un peu plus tard il s'en alla, et mon Qoran avec lui.

Je possédais deux de ces Qorans, mais celui que m'avait pris Raisouli était le plus beau aux yeux des collectionneurs. La seconde copie était cependant plus brillante et plus riche en couleurs et serait apparue aux yeux d'un Marocain comme plus désirable, car pour eux l'antiquité des choses ne signifie rien. Mais Raisouli n'avait pas vu la seconde copie. Le jour suivant j'envoyai porter, enveloppé de soie, par un de mes domestiques, à Raisouli, le deuxième exemplaire, en lui demandant de me rendre celui qu'il avait emporté en échange de celui-ci beaucoup plus beau et mieux conservé. La première copie, lui disais-je, peut-être pas véridiquement, avait pour moi une valeur personnelle, et je le priais de me rendre le vieux en échange de l'autre. Je laissais entendre que le nouveau était un ouvrage de prix.

Mon messager revint avec une figure déçue et triste. Il n'avait pas accompli sa mission. Il m'apportait beaucoup de paroles amicales de Raisouli, mais pas de livre, ni le premier ni le second, car Raisouli les avait gardés tous les deux. Cela devenait exaspérant, mais il n'y avait



rien à faire qu'à supporter la chose jusqu'à ce qu'un jour j'aie le moyen de traiter d'égal à égal.

Un matin, environ un mois plus tard, je lui envoyai demander de me prêter deux mules de selle avec leur serija pour des amis à moi qui voulaient faire une excursion, de bonnes mules tranquilles, car mes amis n'étaient pas habitués à monter à mule.

Une demi-heure après, deux magnifiques mules, munies de très belles selles rouges, arrivaient chez moi conduites par des esclaves de Raisouli. Je les mis dans mon écurie et les enfermai à clef.

J'envoyai alors dire à Raisouli que lorsqu'il m'aurait envoyé mes livres, je lui rendrais les mules.

Un de ses secrétaires revint avec mon messenger et, après les compliments habituels, me dit que son maître l'avait chargé de me prévenir que les livres étaient trop précieux pour qu'il consentît à les rendre ; il ajoutait que les mules étaient à moi, qu'en effet tout ce qu'il possédait était à moi, sauf les livres naturellement, et si je demandais d'autres mules ou des chevaux, il m'en enverrait tant que j'en voudrais. Il pouvait faire cela aisément d'ailleurs, car il en possédait des douzaines et des douzaines, même des centaines, presque toutes volées ou extorquées aux gens du pays. Elles ne lui avaient rien coûté, cela ne lui coûtait rien de les donner.

Ma conscience me fit des reproches.

Ma petite ruse m'apparut mesquine à côté de la magnificence et de la générosité de Raisouli. Je lui offris de rendre les mules, mais il ne voulut rien entendre. Les mules restèrent dans mon écurie, et notre amitié continua inchangée et pas diminuée.

Je le vis souvent. Depuis l'incident du Qoran nous ne parlions jamais de livres, maintenant le chapitre mules

n'était jamais abordé. Une fois seulement un Européen, manquant de tact, fit allusion à ma captivité à Zinat en sa présence. Avec un plaisant sourire, Raisouli interrompit : « Ma maison est toujours à la disposition de mes amis. »

Le sens de l'hospitalité est inné chez les Marocains !

L'échange des présents était pratiqué dans le vieux Maroc sur une grande échelle ; mais cette coutume a heureusement disparu, c'était une plaie. On donnait parfois une chose dont on avait réellement besoin (et tout était si difficile à remplacer), pour recevoir en retour une chose parfaitement inutile.

Il m'est arrivé de revenir à Tanger après un long voyage à l'intérieur avec une demi-douzaine de chevaux reçus en cadeau, et le meilleur d'entre eux ne valait pas grand'chose. Ils n'étaient pas utilisables, c'était simplement une dépense inutile et ennuyeuse de plus. Au début et pendant longtemps j'hésitai à adopter les coutumes du pays, c'est-à-dire de donner à d'autres ce que j'avais reçu. J'avais le sentiment qu'un présent est sacré, et doit être conservé, et que le donneur serait blessé de savoir que son cadeau a été repassé à un tiers. Mais avec le temps je m'aperçus que cela lui était égal, il n'y pensait jamais plus. Un vizir me donna une fois un collier de grains d'ambre taillés et transparents ; il me dit que le sultan le lui avait donné et que Sa Majesté l'avait reçu d'un haut fonctionnaire de Marrakech. Quelques années plus tard, je le donnai à une jeune Européenne qui allait se marier comme présent de noce et je découvris alors que c'était son père qui l'avait apporté au Maroc. Il paraissait plus précieux qu'il n'était en réalité et il avait été donné à un caïd en échange d'autre chose. Il avait circulé dans tout le Maroc pour revenir à son point de départ, sans faire plaisir.

Nous rîmes de l'histoire du collier et la demoiselle reçut un autre présent en échange.

Et maintenant le collier d'ambre garnit le cou d'une belle dame, elle le porte encore, bien loin du Maroc.

Mes écuries étaient souvent pleines à déborder, et me causaient des dépenses au-dessus de mes moyens jusqu'au jour où je durcis mon cœur et donnai les chevaux comme ils m'avaient été donnés. Mais malheureusement ce n'était pas des chevaux qu'il fallait offrir aux autorités marocaines, ils en avaient déjà trop.

Non, c'était une montre ou une arme, un fusil de chasse, ou un baromètre, ou des jumelles, qui leur faisaient plaisir, chose rare et qu'on ne pouvait remplacer facilement. Mais quand on avait échangé des cadeaux, on n'était pas quitte. Un cheval était amené, conduit par un esclave accompagné du chef des écuries et de deux grooms, et il fallait les remercier. Puis le fils du donateur faisait une visite au camp et exprimait un intense désir de posséder votre fusil de chasse ou votre chaîne de montre, et quand il était parti, satisfait peut-être par un présent moins coûteux extrait d'une caisse apportée dans ce dessein, le secrétaire de son père arrivait pour excuser l'effronterie du fils et pour dire qu'il serait puni par son père pour avoir osé vous demander quelque chose.

Il commençait à vanter les mérites du cheval qu'on venait de donner. Il prenait un ton plaintif. Il était un pauvre homme, il ne voulait l'avouer à personne d'autre qu'à vous, mais un lion dévorait ses entrailles ; et il sentait qu'il y avait entre vous et lui un lien étroit de sympathie ; il commençait une longue histoire parfaitement fautive sur la laderie de son employeur, et sur son salaire impayé, il ne pouvait garder le secret plus longtemps, et il fallait qu'il le dise et avec des larmes dans les yeux, il

mendiait une petite aumône, généralement très modeste. Cependant il trouvait moyen de marchander et sa demande diminuait jusqu'à ce qu'il partît avec quelques sous en faisant de grandes démonstrations de prétendue reconnaissance.

Accepter l'hospitalité d'un grand chef était à peine un peu moins coûteux et une nuit d'invitation par quelque haut fonctionnaire ou caïd était souvent fatigante et onéreuse à la fois. Cela représentait d'abord une succession de visites à votre camp, de la part d'une foule de gens curieux qui tous demandaient quelque chose. Il y avait aussi les gardiens qui étaient là pour éloigner les curieux, mais qui en fait s'ajoutaient à leur nombre et, en outre, il fallait les payer pour une besogne si mal remplie.

Alors l'hôte envoyait d'énormes quantités de nourriture, poulets vivants, un mouton, des pains de sucre, des paquets de thé, de l'orge pour les chevaux, etc...

Et ces denrées, apportées en si grande abondance qu'on en était embarrassé, nécessitaient en échange d'innombrables cadeaux.

Il fallait trois hommes pour amener le mouton et un esclave pour porter chacun des poulets, et tous attendaient un « pourboire » avant de s'en aller.

Puis à l'heure du dîner, c'était généralement très tard, vers minuit, arrivaient de grands plats de nourriture cuite, très bonne. Souvent le grand seigneur et quelques personnes de la maison s'invitaient à ce dîner auquel ils avaient si amplement pourvu.

C'était plutôt fatigant et ce n'était que très tard qu'on pouvait dormir. D'un côté, c'était assez drôle et je me souviens de quelques nuits ainsi passées qui furent plutôt plaisantes. Aucune nourriture n'était perdue, car le mouton et les poulets étaient tués par les serviteurs, les

esclaves venaient les aider et apportaient des casseroles et des poêles pour les cuire, et ils s'asseyaient, chantaient et mangeaient toute la nuit ; des pauvres venaient mendier et ils n'étaient jamais oubliés.

J'ai voyagé en Chine, au Japon, en Perse, en Arabie, en Abyssinie et dans beaucoup de pays de l'Afrique du Nord, en Turquie, en Asie et en Syrie, mais c'est dans le vieux Maroc que les voyages coûtaient le plus cher.

Il n'y avait absolument aucune facilité pour loger, pas de caravansérails, et il fallait emporter la nourriture, le fourrage et même le bois. On ne pouvait trouver en route que des moutons et des poulets, même le pain devait être emporté ou cuit dans le camp. L'achat ou la location d'animaux porteurs était toujours un marché ruineux et parfois d'un prix exorbitant. C'était seulement dans certaines villes très éloignées les unes des autres que l'on pouvait renouveler ses approvisionnements, et même dans les villes de l'intérieur on ne trouvait rien, à part le thé, le sucre et les chandelles. Au printemps on pouvait acheter du beurre, mais à d'autres époques on ne trouvait que le « smen » dont l'odeur et le goût sont rances.

Je n'ai pu encore découvrir la raison qui rendait les voyages si difficiles et si coûteux.

Nul doute que le mauvais gouvernement y était pour quelque chose, car vraiment rien n'engageait les habitants à s'enrichir et à élever des animaux ; au contraire, être riche ou même seulement à son aise était une raison suffisante pour être emprisonné, dépouillé et même ruiné complètement. Et pourtant le travailleur a toujours été économe, ardent à travailler, et encore plus à gagner de l'argent. En dépit de cela, il était difficile souvent de trouver dans les grands villages un convoi de mulets pour une journée, et alors le prix de location était exagéré.

Je parle de voyages que je faisais à l'européenne avec un grand camp, souvent seul, quelquefois avec des amis, quand l'étiquette rigide des visites aux caïds et aux autorités locales était de rigueur. Mais j'ai fait d'autres voyages avec une demi-douzaine de mulets m'appartenant, mes gens à moi, et quelques bons chevaux, des tentes sans appareil, d'allure très simple, et je parcourais ainsi tout le pays pendant des mois et des mois, vêtu à l'indigène.

C'était le bon temps des grandes randonnées presque sans but. Mon désir me conduisait tantôt à Ouezzan, à Fez ou à Marrakech, tantôt au pied des montagnes neigeuses de l'Atlas, dans des régions encore inexplorées, comme dans mon voyage au Tafilalet. Je n'ai jamais eu la prétention de me faire prendre pour un indigène, mais le fait de revêtir des habits du pays diminuait la curiosité des habitants et réduisait les appels constants à votre bourse.

Cela rendait la vie beaucoup plus plaisante. Au lieu de planter une tente à l'intérieur des demeures seigneuriales, j'étais invité à m'installer au dehors, généralement dans la chambre des hôtes, petit bâtiment de deux ou trois pièces, et la grande quantité de nourriture inutile se réduisait à quelques plats agréables.

Pour les Marocains, des habits de chrétien et un chapeau sur la tête obligent à des relations officielles, tandis qu'on m'acceptait dans l'intimité quand je me vêtais à l'indigène.

La dernière visite que je fis à Raisouli eut lieu il y a environ huit ans, quand il construisait son palais à Arzila. J'étais accompagné par ma jeune nièce qui faisait un court séjour à Tanger et par une jeune fille de ses amies. Je pensais que rien ne pouvait être plus amusant pour deux jeunes Anglaises que d'aller voir le grand chef des

brigands dans la vieille petite ville d'Arzila entourée de murs, avec ses ruines de l'occupation portugaise, ses châteaux et ses bastions.

J'en étais d'autant plus désireux que mes amis me le déconseillaient. Il était tard dans la nuit quand nous atteignîmes le camp de Raisouli, car il s'était porté à notre rencontre. Une rivière énorme nous avait retardés et nous avons attendu jusqu'au soir sur sa rive que l'eau descendit. Ce fut avec un soupir de soulagement que j'aperçus les lumières du camp, car la nuit était fort sombre et nos chevaux, des étalons naturellement, puisqu'on ne dispose que de cela au Maroc, étaient excités par la présence de nombreuses juments, invisibles dans la nuit.

Nous trouvâmes Raisouli dans une grande tente, immense pavillon circulaire de vingt-cinq pieds de diamètre, avec de hautes murailles et un toit élevé. Au centre un énorme pilier, plutôt qu'un pieu, supportait ce grand poids, car toute la tente était doublée d'une très lourde étoffe vert sombre. L'extérieur était de toile blanche décorée de motifs bleu indigo, appliqués sur la toile. Tandis qu'on installait nos tentes, nous dînions dans le pavillon de Raisouli. Le fameux brigand était accompagné d'un certain nombre d'amis et de secrétaires, ainsi que d'un haut fonctionnaire arrivé le même jour pour assister à la chasse qui devait nous être offerte. Ma nièce, son amie et moi étions naturellement les seuls Européens. De grands chandeliers de cuivre brillants supportaient de gros cierges et étaient posés sur des plateaux du même métal, ils suffisaient à éclairer toute la tente et à illuminer les visages des soldats montagnards et des esclaves qui se trouvaient debout ou accroupis devant la porte, prêts à répondre à l'appel de leur maître.

Un grand nombre de petites tentes étaient plantées sur un demi-cercle dont la base était formée par le pavillon de Raisouli. Nous étions assis sur des matelas luxueux qui étaient arrangés contre les parois de la tente ; on nous servit des plats cuits, du thé vert, avec la menthe odorante ou autres plantes (1) et du café.

Le jour suivant nous allâmes à Arzila. Les gens de Raisouli, environ deux cents montagnards, formaient une grande ligne et chassaient devant nous, avec des chevaux, des sloughis, des pierres et des bâtons, chantant et criant tout le temps.

A notre arrivée, nous fûmes invités par notre hôte à nous installer soit dans une petite maison de la ville qui avait été meublée et aménagée pour nous, soit dans un vaste camp qui avait été placé près du rivage de la mer, à moins de deux cents mètres des brisants de l'Atlantique.

Nous choisîmes ce dernier, car les environs d'Arzila sont les lieux les plus charmants du Maroc pour le camping.

A notre gauche se trouvait la vieille ville avec ses tours sinistres et ses constructions s'élevant au-dessus des oliviers et des orangers des jardins environnants. Devant nous un beau gazon épais descendait jusqu'au sable jaune de la plage et jusqu'au bord de l'océan, tandis qu'au fond s'élevaient des collines verdoyantes légèrement ondulées.

Le camp, fermé par une longue rangée de quelque quarante chevaux, entravés par les pieds selon la coutume du pays, l'immense camp grouillait de vie. On voyait circuler des soldats en uniformes, des paysans, des esclaves

(1) Les principales plantes qui servent à aromatiser le thé marocain sont la menthe, la verveine, le basilic, la chiba, mais à défaut, on se sert des fleurs d'oranger, des roses, des violettes, de l'ambre.



ou des serviteurs apportant de la nourriture vivante ou morte, de grands plats de nourriture et des troupeaux de moutons, des bourriches de volaille et de pigeons, et cela ressemblait à une perpétuelle procession.

Un orchestre indigène jouait sa musique criarde à toutes les heures les plus inattendues du jour et de la nuit.

Raisouli était le plus parfait des amphitryons. Parmi les distractions qu'il nous offrit, il y eut un déjeuner servi dans une des tours qui dominant la mer. Avec le plus charmant des sourires, et avec le plus vif désir d'intéresser ses jeunes invitées, sinon de les amuser, il leur montra par une fenêtre de la chambre une vieille embrasure dans les ruines, où lui et ses soldats, disait-il, avaient poussé le dernier gouverneur de la ville, le caïd Khalkhali pour le jeter de quarante pieds de haut sur les rochers en dessous. Les vieilles histoires ajoutent au plaisir des festins !

Et la plupart des gens haut placés avec qui l'on dînait avaient derrière eux un passé dont le récit aurait laissé loin derrière lui les annales de Newgate.

Dieu merci, ces jours sont passés. L'arrivée des Français a mis fin à cette période qui fut réellement terrible, et celui qui vivait parmi ces grands crimes, ces soudaines apparitions et disparitions, ces enterrements de minuit dans les lieux écartés, ces enlèvements de femmes, et qui, soudain, notait quelque grand geste généreux, celui-là ne cessait de s'émerveiller. C'était en somme l'exagération de toutes les qualités et de tous les sentiments bons ou mauvais.

Des familles entières connaissaient un jour la richesse et le luxe, et le lendemain la pauvreté pour s'élever de nouveau une génération plus tard, et pour poursuivre une vengeance sanglante, ou peut-être, moins sagement, pour oublier.

## IV

Comme on l'a déjà raconté, une des conditions de la libération du caïd Mac Lean exigée par Raisouli et acceptée par le gouvernement anglais avait été l'attribution du titre de protégé anglais qui mettait Raisouli hors de l'atteinte de la juridiction du sultan, et le faisait justiciable des lois britanniques.

C'était une humiliation pour l'Angleterre, mais, il n'y avait pas moyen de faire autrement, on aurait pu décider Raisouli à abandonner les vingt mille livres de rançon, mais jamais l'autre clause.

Libéré de la crainte d'être arrêté par le sultan, il mena une vie plus régulière et commença les constructions de son palais d'Arzila.

Il faut ajouter que pendant le temps qu'il jouit de la protection britannique, il ne commit pas à notre connaissance d'autres crimes que les exactions habituelles sur ses tribus et sans aucun doute aussi certaines petites cruautés.

Ce fut heureux que les indigènes lésés ne soient pas venus se plaindre aux autorités britanniques, car il aurait été bien difficile de mander Raisouli devant le tribunal consulaire de Tanger et encore plus difficile de l'y amener.

Tandis que Raisouli vivait tranquillement à Arzila, bien que les incessantes visites des émissaires des tribus voisines et le tracas des constructions ne lui laissassent pas grand repos, des événements importants avaient lieu dans le Maroc.

En 1903, Moulay Abd el Aziz, battu dans le Sud avec son armée, avait abdicqué et Moulay Hafid s'était emparé

du trône. Après un long et dangereux voyage, le nouveau sultan s'était installé dans Fez.

Raisouli comprit que son heure était venue. Il avait travaillé à la ruine de Moulay Abd el Aziz, il fut un des premiers à proclamer Hafid dans le Nord, et ambitieux par nature, il aspirait à jouer un rôle, mais un rôle de premier plan, dans le nouveau régime.

Des tractations secrètes furent engagées ; elles se terminèrent par une visite de Raisouli à la cour de Fez. Le duel qui s'ensuivit est des plus intéressants. J'étais à Fez et en relations constantes avec les deux parties pendant les négociations. Moulay Hafid était le plus sagace. Il avait plus de patience et d'astuce que Raisouli, bien qu'aucun d'eux ne fût privé de cette qualité si caractéristique de la mentalité orientale. Le chef des brigands était arrivé à Fez plein de son importance et sûr de sa puissance, mais il ne pouvait se rendre compte que dans cette cour raffinée et civilisée, il apparaissait à peine un peu plus qu'un bandit heureux, et n'était considéré que comme un danger et une épine dans le talon du sultan. La réception par Moulay Hafid fut peu cordiale, et en effet Raisouli dut attendre un certain temps avant d'obtenir une audience. Les vizirs furent polis, mais tout juste, Raisouli, installé dans une résidence princière de la ville, s'ennuyait ; il lui tardait de repartir dans sa montagne où il était roi, et d'abandonner Fez, où il se sentait menacé et où il n'était pas considéré. Mais Moulay Hafid laissait les négociations traîner en longueur et Raisouli avait de grandes difficultés à obtenir des audiences, et même quand elles étaient annoncées, elles étaient toujours remises. A la fin, fatigué de ces mesures dilatoires, il se décida à agir et les affaires dans le Nord commençaient à mal tourner. Des rumeurs circulaient annonçant que

des partisans d'Abd el Aziz venaient de le proclamer à nouveau et que ces tribus gagnaient à la main.

Raisouli était le seul homme ayant une influence dans ces régions et cela le sultan le savait. Tous deux me consultèrent, et comme la paix était plus désirable que ces querelles, je conseillai vivement à tous deux de se mettre d'accord.

Ils le firent, Raisouli fut nommé gouverneur de toutes les tribus du Nord-Ouest, à l'exception de Tanger et de la banlieue, mais avant de recevoir sa nomination, il dut abandonner sa carte de protection anglaise, car, d'après les conventions passées entre les puissances et le Maroc, aucun protégé ne peut être nommé caïd.

Il était aussi invité à reverser les vingt mille livres sterling que le maghzen avait payées pour la libération du caïd Mac Lean.

Moulay Hafid était obligé d'agir ainsi, car le gouvernement anglais le pria en tant que sultan de rendre la rançon de Mac Lean qui avait été avancée à l'impécunieux maghzen par l'Angleterre. En même temps, Raisouli, abandonnant la protection anglaise, redevenait justiciable des lois marocaines, et Moulay Hafid, qui espérait consolider sa puissance dans le Nord, caressait le projet de se débarrasser un jour de ce chef, s'il devenait trop turbulent.

Raisouli, de son côté, pensait qu'il récupérerait vite ses vingt mille livres sterling sur les tribus qu'on venait de lui donner à gouverner et il était suffisamment sûr de sa puissance pour ne rien craindre d'une entreprise du sultan contre lui. Il promit d'être féal, mais au fond de lui-même, il se promettait bien d'être indépendant. Ayant donné satisfaction au sultan et distribué de considérables cadeaux en argent aux vizirs, il quitta Fez pour le Nord

et depuis il n'est jamais revenu dans cette capitale.

Il faut reconnaître que pendant les quatre années qu'il gouverna ces tribus du Nord, Raisouli maintint l'ordre dans la région. Les routes étaient ouvertes au trafic et les attaques à main armée étaient rares, mais c'était un gouvernement de pillage et d'extorsions. Son prestige était énorme et il en abusait.

Les tribus apportaient tout ce qu'il demandait, et il demandait beaucoup. L'argent affluait dans ses coffres, et le travail était fourni gratuitement ; des convois de chaux et des matériaux de construction arrivaient sans répit à Arzila et le grand palais surgissait, étage par étage, par-dessus les murs de la ville. Il bâtit également des résidences à Zinat et à Tazerout dans la tribu des Beni Arous.

Les écuries étaient remplies de chevaux et de mulets qui ne lui avaient rien coûté ou pas grand'chose. Il pratiquait l'hospitalité, ou plutôt, selon la coutume du pays, tenait maison ouverte. Mais par-dessus tout il était cruel, d'une volonté de fer et il avait la main lourde ; des milliers d'hommes qui auraient pu se libérer de lui, lui obéissaient comme hypnotisés et lui apportaient le peu qu'ils avaient pour s'entendre dire d'apporter plus ou même pour être chassés.

A demi vénéré, à demi craint, un peu aimé, mais plus généralement non haï, car personne n'osait le haïr, Kaisouli parcourait les tribus du Maroc nord-ouest et les traitait en pays conquis.

Son principal ennemi à cette époque était le caïd Remiki, qui avait offert ses services à l'Espagne et avait organisé la prétendue attaque de El Ksar, qui donna à l'Espagne un prétexte pour occuper cette ville en 1911.

Remiki était aussi un agent allemand déjà dans ce

temps-là, et ses actions et celles de sa famille étaient suspectes depuis longtemps.

Ses relations avec Raisouli étaient tendues, car le brigand montagnard voyait dans le caïd de la plaine — Remiki était caïd du Khlot — un rival possible. Son alliance avec les Espagnols et l'aide qu'il leur donnait secrètement, poussait Raisouli à se montrer encore plus indépendant.

Mais le moment vint où les troupes espagnoles occupèrent les environs d'El Ksar et Raisouli vit ses positions mais surtout ses propriétés, menacées, car il avait de grands domaines dans cette région.

Les tentatives des Espagnols pour entamer des négociations avec lui échouèrent longtemps, mais à la fin un *modus vivendi* fut conclu qui paraissait devoir durer.

Cependant une entente durable entre l'Espagne et Raisouli était plus qu'on ne pouvait espérer, car tous deux possédaient un amour-propre exagéré et parce que chacun ne pouvait comprendre ni ne cherchait à comprendre la mentalité de l'autre.

Raisouli était prêt à rester amical tant que son indépendance ne serait pas menacée. De leur côté les Espagnols feraient de même tant que Raisouli ne se montrerait pas indépendant comme il en revendiquait à cor et à cri le droit.

Le résultat était une constante friction (1) qui se termina bientôt par une rupture...

Raisouli était une fois de plus un proscrit et il s'en alla dans sa montagne. Son seul but, son seul désir était alors d'obliger les Espagnols à lui rendre ses biens et de

(1) J'ai cru devoir ici supprimer plusieurs pages d'ailleurs correctes dans la forme, mais dont la publication aurait pu paraître pour les Espagnols un geste inamical.

se venger d'eux. Il ne fut pas longtemps avant de réaliser ses projets et les troupes et les postes espagnols n'eurent plus aucun repos. Il y avait des assassinats fréquents, des vols, des coups de main, des attaques et des alarmes de nuit. Les civils eux aussi souffrirent, car tout ce qui était espagnol subissait la colère et la vengeance de Raisouli. L'attitude du brigand envers les Espagnols n'a jamais été un secret. Il pouvait détester cordialement les sujets des autres puissances, mais les Espagnols, il les haïssait profondément.

Dans les dernières années, depuis l'occupation de Tetouan par les Espagnols, les tribus montagnardes avaient organisé un brigandage profitable ; elles connaissaient la valeur exacte d'un soldat ou d'un sous-officier espagnol, d'un civil espagnol, homme ou femme, et le prix qu'elles pouvaient en retirer sans aucun risque politique et sans craindre aucun châtement. Il y eut plusieurs cas de brigandage dans ce genre en 1919-1920, dont quelques-uns suivis de meurtres.

Les attaques de Raisouli contre les troupes espagnoles causèrent une grande anxiété en Espagne. Le peuple protestait contre les pertes continuelles occasionnées par la résistance de Raisouli à l'occupation espagnole, et le général Silvestre qui commandait les troupes fut rappelé.

Des négociations furent une fois de plus entamées avec Raisouli. Les conditions qu'il exigea et obtint étaient exorbitantes, mais l'opinion publique et la presse de Madrid demandaient la cessation de ces pertes lourdes et fréquentes de l'armée espagnole. Les conditions furent acceptées. Il recevait le commandement d'une petite armée d'indigènes payée et armée par l'Espagne, une très forte mensualité et beaucoup d'autres faveurs moins importantes. Il devint pratiquement le dictateur de la

zone espagnole du Nord-Ouest, gouvernant aussi bien les Espagnols que les Marocains. Sa propre zone était nettement délimitée et malheur à qui tentait de passer sa frontière et d'entrer dans le pays qu'il tenait sous sa coupe.

Les routes étaient coupées et l'insécurité régnait jusque sous les murs de Ceuta et de Tetouan.

Raisouli fut un agent allemand bien longtemps avant la guerre. Il avait conclu des contrats avec les fameux frères Mannesmann concernant des exploitations minières dans les régions montagneuses qui étaient pratiquement fermées aux autres nations et aux autres prospecteurs. Quand la guerre éclata, il continua ses relations amicales avec le consul allemand de Tetouan et de Larache et avec tous les nombreux agents secrets qu'abritait la zone espagnole. Sous leur impulsion, il aida activement à la réalisation des intrigues criminelles et de la propagande allemande, et fut même en relations avec l'ambassade allemande de Madrid.

Le *Times* du 3 septembre 1918 publia la traduction d'une lettre de l'ambassade allemande à Raisouli qui contenait entre autres choses une promesse formelle d'argent et de munitions.

. . . . .  
A ceux qui ne connaissent pas bien ces tribus montagnardes du Maroc, ce perpétuel état d'anarchie dans lequel elles vivent, l'oppression de leurs chefs légaux ou non, la vengeance et le meurtre peuvent sembler incroyables.

Dans l'Andjera, au début de ce siècle, il y avait deux grandes familles, celle des Deilan et celle des Duas — je les comptais toutes deux au nombre de mes amis intimes. J'avais assisté, toujours habillé à l'indigène et toujours bien accueilli, au mariage de plusieurs des fils du cheik



Deilan dans le village perché au sommet d'une montagne, où plusieurs centaines de Djebalas s'étaient réunis, pour passer la nuit en festoyant et en chantant, une belle nuit de pleine lune, à la fin du printemps ou au début de l'automne, époque choisie généralement pour ces cérémonies. Quelles magnifiques nuits c'étaient !

A l'endroit le plus plat qu'on pouvait trouver aux environs du village, les montagnards se rassemblaient formant un grand cercle, dans lequel étaient ménagés des passages à travers la foule qui se pressait autour de la musique de tambours et de clarinettes — musique sauvage et divertissante pour ceux qui ont appris à l'aimer ; les danseurs, petits garçons, danseurs de profession, prennent place dans le cercle et commencent à danser d'abord lentement, puis plus vite.

Les danses montagnardes n'ont rien de commun avec les danses orientales pratiquées dans les villes ou les pays de plaine, qui ne sont que des contorsions inartistiques et lascives. Habillés de longs vêtements blancs très lâches, descendant presque jusqu'aux pieds avec des manches flottantes retroussées en arrière par des cordelières de soie de couleur, avec un petit foulard jeté sur leur tête comme s'ils voulaient se voiler la face, les jeunes gens se remuaient gracieusement ici et là, chacun dansant seul et réglant cependant sa danse d'accord avec celles des autres.

Les danseurs montagnards commencent par rester sans bouger de place quelques instants, la tête rejetée en arrière, et les bras pendant le long du corps. Puis avec le rythme de la musique, ils font un petit mouvement des pieds, un léger trépignement, mais sans que le corps bouge. Au fur et à mesure que les musiciens précipitent à mesure, le corps se met à frémir. Le mouvement des

pieds s'accélère et soudain glissant vers les spectateurs avec les bras grands ouverts, ils soulèvent une seconde le voile de leur visage. puis, à nouveau, le corps redevient immobile. Mais la musique les entraîne contre leur volonté, dirait-on. Tout leur être tressaille. Les pieds s'élèvent très loin du sol, les danseurs tournoient, ils tombent à genoux, se relèvent et glissent bien droits jusque dans les allées laissées libres par la foule.

Jamais une attitude disgracieuse, le foulard tantôt à demi levé, tantôt rabaissé, le petit tremblement des épaules et le léger glissement des pieds, tout cela est d'un art parfait.

De temps en temps, avec un rapide mouvement du corps, qui étale les longs plis flottants des vêtements autour de lui, un danseur pose un genou à terre devant un des hôtes et, soulevant le voile, attend qu'on place sur son front une pièce d'argent et reçoit les félicitations exagérées et poétiques du donateur.

Il y a un mouvement dans les danses qui est admirable, mais que peu sont capables d'accomplir, car il exige une souplesse très grande et un entraînement parfait des muscles. Le danseur s'arrête soudain, les bras étendus, la tête en arrière, alors des pieds un léger tremblement, un petit frisson monte vers le corps pour mourir à l'extrémité des doigts. Au moment où le frisson est à son paroxysme, chaque partie du corps tressaille séparément, tout le reste demeurant immobile, et même ce tremblement est si délicat, si léger qu'il est presque imperceptible. La rigidité du corps n'est jamais troublée et l'on ressent plutôt qu'on ne voit ce frissonnement nerveux qui monte, illumine le visage et qui semble apporter la vie à une statue.

Mais je m'éloigne de mon sujet.

Les Deilan et les Duas étaient deux grandes familles des Andjera. Des deux, les Deilan étaient les plus puissants, car le vieux cheik avait de nombreux fils, neveux et parents. Naturellement la jalousie naquit comme toujours et amena des querelles.

Pendant un certain temps, les hommes des deux clans vécurent sans se rencontrer, mais à la fin une réconciliation fut arrangée.

Duas alla inviter les Deilan à un grand festin. Ceux-ci acceptèrent. Pendant qu'ils étaient assis autour des plats savoureux dans la cour de la maison de Duas, un signal fut donné. Deilan et son fils furent tués et beaucoup d'hommes de leur suite tombèrent victimes de ce guet-apens soigneusement préparé.

Pendant quelque temps, Duas fut le chef incontesté de la tribu qu'il commandait d'une forteresse placée au sommet d'une montagne.

J'avais été prisonnier dans cette maison pendant la dernière partie de ma captivité, et j'avais gardé le meilleur souvenir de Duas que je connaissais bien, ainsi que de sa maison. J'avais été traité non seulement avec respect, mais encore avec amitié, et ma prison avait été rendue aussi légère et aussi agréable que possible.

Puis, un peu plus tard, la famille des Duas commença à payer la rançon de la trahison et des meurtres. Un par un, les gens de la famille furent abattus, quelquefois c'était le jour, d'autres fois la nuit, mais toujours d'un rocher ou d'un buisson la balle bien dirigée d'un Mauser partait et toujours elle atteignait son but.

Et le tour de Duas lui-même arriva. Il était en route pour le marché et suivait un sentier, entouré de ses gens.

La balle parut éviter ses compagnons pour trouver son but : leur chef. Il tomba mort et ainsi la vendetta

se poursuivit, conduite par un homme seul. C'était un neveu du cheik Deilan, nommé Ben Ahmed, qui avait échappé au massacre de la maison des Duas. Je le connaissais bien, c'était un jeune homme de bonne mine qui ne connaissait pas la peur et qui avait juré de se venger. Il fut tué à la fin, mais il avait tué onze personnes de la famille ennemie. Les noms des Duas et des Deilan sont déjà oubliés dans les Andjera. Si quelques représentants de ces familles vivent encore, ils n'ont plus aucune notoriété. D'autres se sont élevés et ont pris leur place.

Il faut dire aussi quelques mots d'un autre chef de la tribu des Andjera. Il est de tous mes amis montagnards celui dont j'ai le plus apprécié l'amitié. Sidi el Larbi Ben Ayach était membre d'une importante famille chéri-fienne des Andjera et un descendant direct du prophète Mohammed. ce qui ne l'empêchait pas d'être un brigand, deux professions qui vont si souvent ensemble au Maroc. D'un courage indiscutable, les Espagnols lui donnèrent le nom de « Valiente » ; il avait pris part à un grand nombre de combats entre tribus, et un jour, avec une poignée d'hommes, il avait défendu sa montagne vigoureusement contre plusieurs centaines d'assaillants. Son coup ne manquait jamais son but, et malheur à l'homme qu'il visait.

Vers la fin de sa courte vie (il fut tué en 1915) il venait souvent me voir, et passait de temps en temps une semaine à Tanger. Il gagnait le cœur de ceux qui le rencontraient ; c'était un brigand sans doute, mais un brigand à qui on n'avait à reprocher aucun acte de cruauté. Avec l'affinement d'une race vieille de mille trois cents ans, très gracieux, d'une beauté mâle, avec une voix charmante, et une personnalité très attrayante, Sidi el Larbi Ben Layachi était le type parfait d'un seigneur montagnard.

En somme, franc, un esprit de bon aloi le rendait partout *persona grata* (1) et nulle part il ne fut accueilli avec plus de plaisir que dans ma maison. Le courage moral de Sidi Larbi était aussi grand que son courage physique, car il se tint à l'écart de toutes ses tribus quand, en 1913, elles déclarèrent la guerre à l'Espagne. Pendant longtemps il refusa de combattre, bien que cela eût pu lui coûter la vie puisque les gens de sa tribu avaient fait le projet de l'assassiner. Malheureusement les Espagnols ne surent pas l'apprécier et l'utiliser pour défendre leur cause, et cependant il était peut-être le seul ami loyal sur lequel ils pouvaient compter dans la tribu des Andjera.

A l'occasion de la vente d'un de ses terrains et de droits d'eau y attachés, il fut traité par les autorités de Ceuta d'une manière qu'il vaut mieux ne pas raconter.

Exaspéré de ce traitement et poussé par les menaces de ses frères, il se décida enfin à prendre les armes contre les Espagnols, et, quelques semaines plus tard, il fut tué dans un combat, atteint par un éclat d'obus ( ).

L'occupation de Tetouan par les Espagnols en 1912 interdisait toute circulation pour les Européens dans les montagnes du Nord-Ouest où j'avais passé des mois si agréables pêchant la truite et chassant.

Quelques jours avant l'entrée des Espagnols dans la ville, les routes étaient encore sûres et les dames anglaises parcouraient seules les quarante-deux milles qui séparaient cette cité de Tanger. Mais à partir de ce moment les tribus n'avaient plus la même mentalité, elles devinrent méfiantes, et l'état de guerre ne cessa plus. Jusqu'au printemps de 1912, sir Reginald Lister (il mourut

(1) Dans le texte.

(2) Ici un passage supprimé.

hélas, en novembre de la même année) et moi fîmes plusieurs excursions dans les environs de Tetouan. sans autre escorte que nos grooms. Parfois un cavalier de la police voulait nous accompagner, mais nous le laissions toujours en arrière, et sans aucun doute il s'en retournait.

Sir Reginald avait acheté et réparé une délicieuse petite maison à Tetouan, et c'est là que nous passions nos week-ends. Nous quittions Tanger le matin à huit heures et nous arrivions à Tetouan à trois heures de l'après-midi, avec une heure d'arrêt en route pour déjeuner, ce qui n'est pas une mauvaise allure pour cette distance de quarante-deux milles et par une route qui, en certains endroits, n'était qu'une piste pierreuse. De Tetouan, admirablement située devant une large vallée avec son horizon d'après montagnes, nous allions faire des excursions avec un seul homme connaissant le pays, sans escorte et sans domestique. Partant de bonne heure le matin, nous allions dans les villages de la montagne, nous mangions n'importe où, partout accueillis par la bonne hospitalité des paysans. Quelques-uns de ces villages n'avaient jamais reçu la visite d'Européens et notre arrivée provoquait une grande curiosité. Quand les sentiers devenaient trop rudes pour nos chevaux, nous les laissions à nos palefreniers et nous grimpons dans les rochers jusqu'aux petites maisons qui semblaient accrochées au flanc de la montagne.

Le coup d'œil était toujours magnifique, s'étendant souvent jusqu'au détroit de Gibraltar, qui semblait n'être qu'un fleuve étroit partageant les rudes montagnes de l'Afrique de celles de l'Europe.

Quand vint l'occupation de l'Espagne, tout le pays nous fut interdit. Avec toutes leurs troupes les Espagnols mirent plusieurs années à atteindre ces villages. Les mon-

tagnes où campaient et chassaient les Européens en toute sécurité étaient plus difficiles à atteindre que les plus sauvages régions de l'Afrique centrale et bien moins sûres.

Pendant toute la guerre Raisouli garda ses sentiments germanophiles.

Je lui envoyai demander une fois pendant la guerre s'il était vrai qu'il recevait de l'argent allemand, Il éluda la question et riposta : « Si l'Angleterre ou la France ou toute autre nation ont de l'argent à distribuer, j'accepterai volontiers, le plus sera le mieux. »

Il travaillait pour l'Allemagne parce qu'il était payé pour le faire. Mais il aurait travaillé pour n'importe qui dans les mêmes circonstances.

A la fin, l'opinion publique en Espagne se révolta. Raisouli avait reçu des millions de pesetas de bon argent espagnol et il ne rendait aucun service, à moins que l'interdiction pour l'Espagne d'occuper sa zone pût être considérée comme un service.

Le général Jordama, le haut-commissaire espagnol, mourut subitement à Tetouan et le gouvernement espagnol se décida à agir. Cela se borna à l'envoi d'un ultimatum à Raisouli qui ne s'en soucia pas, et une crise commença. Le général Berenguer, un général espagnol très capable fut nommé haut-commissaire et inaugura avec succès son entrée en fonctions par la conquête de la grande tribu des Andjera.

Mais il était trop sûr du succès et, quelques jours après qu'il eut déclaré dans la presse que l'Espagne n'aurait plus de combat à livrer au Maroc, Raisouli infligeait un sanglant échec à ses troupes (1).

Le général responsable des événements désastreux de

(1) Ici également quelques passages supprimés.

juillet fut mis à la retraite, et le général Silvestre, l'ennemi bien connu de Raisouli, fut envoyé en Espagne pour commander.

De grandes quantités de matériel furent embarquées pour l'Afrique, y compris aéroplanes, tanks, artillerie, fusils et munitions et, heureusement, les hôpitaux nécessaires en quantité suffisante.

Deux mois après les journées critiques de juillet, l'armée espagnole au Maroc était de nouveau prête à attaquer et à forcer Raisouli dans son repaire de la montagne.

La nouvelle campagne commença le 28 septembre 1919. Douze mille soldats furent réunis qui devaient marcher sur le fondak d'Oued Ras, d'où Raisouli commandait la route de Tanger à Tetouan.

L'importance de ce point pour les Espagnols était considérable, car il commandait la voie de communication directe entre la région de Tetouan et celles de Larache et de la côte atlantique. Les troupes espagnoles avancèrent avec circonspection, mais les gens de Raisouli n'offrirent pas grande résistance; ils se sentaient incapables de lutter contre l'immense matériel de guerre amené par les Espagnols. L'artillerie et l'aviation les harcelaient, les boulets et les bombes brûlaient leurs villages, tuant leurs femmes et leurs enfants. Les chances étaient trop inégales.

Un instant, les opérations furent interrompues par une petite révolte des troupes indigènes à l'arrière des lignes espagnoles. Des officiers et des soldats furent massacrés, mais la mutinerie fut étouffée et les colonnes reprenant leur marche arrivèrent près du fondak.

Le samedi 4 octobre, il ne leur restait plus à parcourir que quelques kilomètres, et les troupes avaient déjà com-



mencé l'ascension des pentes qui descendent du fondak. Le dimanche matin, les buissons entourant le sommet de la colline furent bombardés fortement et les troupes franchirent la dernière étape de leur marche en brûlant tout ce qui pouvait brûler.

Des collines dominant Tanger, je pouvais voir l'éclatement des obus, l'explosion des bombes, l'inhumaine destruction des villages par le feu. La ruine de centaines de familles, et l'affliction de quantité de pauvres gens marquèrent l'arrivée de la civilisation au Maroc.

Et quelque part du sommet d'une montagne, Raisouli lui aussi voyait ce spectacle et, comme il n'avait jamais oublié ni pardonné la destruction de son château de Zinat, il n'oublia et ne pardonna jamais cette campagne. Il avait pu se trouver impuissant à lutter contre une force numériquement double de la sienne, armée des engins épouvantables de la guerre moderne, mais je connais bien son caractère et sa tactique, et il ripostera par une guerre de guérillas, des coups de main nocturnes et des meurtres qui dureront longtemps et prouveront d'une façon coûteuse aux envahisseurs son droit à la vie dans ce pays.

La solution dépend des Espagnols. S'ils apportent la prospérité et la justice aux indigènes, ils auront la paix (1).

Mais jusqu'à présent ils n'ont rien apporté ; cependant on peut espérer beaucoup du gouvernement espagnol, qui se rend compte que les procédés employés au Maroc peuvent faire beaucoup pour la réputation de l'Espagne

(1) En 1927, il est permis de dire que les Espagnols ont pacifié complètement leur zone et que l'organisation du pays est en bonne voie.

et influencer même sur sa politique intérieure. Ils ne doivent pas oublier que Raisouli vit encore et que dans cet ordre d'idées il est l'homme le plus considérable du Maroc. Il est peu de pays qui peuvent produire un Raisouli. Cela nécessite une ambiance qui n'existe heureusement qu'au Maroc ; or, durant les dernières années de sa carrière il s'est rendu fameux, et une auréole romanesque entoure réellement ce brigand qui est d'une très aristocratique famille. Il a terrorisé, mais d'un certain côté il a protégé Tanger, ville de quarante mille habitants où sont installées une douzaine de légations.

En dépit de sa célébrité, peu d'Européens l'ont vu. S'il a été photographié, il ne l'a été que rarement. Jamais il n'a inscrit son nom dans l'album des collectionneurs d'autographes. Et il n'est pas un courageux touriste qui n'ait souhaité d'être son prisonnier, et maintes dames téméraires ont rêvé de l'épouser.

Moulay Ahmed Raisouli est unique dans son genre, et qu'un homme de son espèce existe, sans doute, c'est assez.

## CHAPITRE IX

### LES CONFRÉRIES RELIGIEUSES. SAINTS — CHORFAS — PÊCHEURS

L'influence politique que les confréries religieuses possèdent au Maroc est difficilement évaluable.

Dans les époques de paix et de prospérité, elle est probablement peu considérable, mais le germe de fanatisme qui ne peut jamais être extirpé de cette organisation devient dans certaines circonstances un facteur dangereux.

Au Maroc, on trouve un grand nombre de familles chérifiennes descendant du Prophète et en particulier du sultan régnant. En tant que chérifs, leurs membres ont revendiqué dans le passé et ont obtenu de grands privilèges. Ils sont universellement respectés non seulement parce qu'ils forment une caste noble et religieuse, mais aussi en raison de leur influence locale, dont ils usent pour apporter leur médiation entre les autorités temporelles et les gens des tribus. Ils sont considérés à cause de la baraka attribuée à tous les descendants du Prophète, comme des hommes non justiciables des lois communes et certains hommes choisis parmi les grandes familles possèdent une influence et un pouvoir extraordinaires. Leurs avis sont recherchés et suivis en toute chose par les paysans et leurs décisions sont acceptées comme conclusion à tous les conflits même si parfois

leurs jugements sont contraires aux lois intangibles de l'Islam.

Non seulement les chorfas échappent au régime du droit commun, mais ils sont considérés comme ne méritant aucun châtement quand ils commettent une faute. Cette impunité aux lois divines et humaines leur donne des possibilités illimitées dont ils peuvent très vite tirer avantage, pour pratiquer des exactions, simples peccadilles acceptées en silence par le peuple qui voit ou fait semblant de voir dans tous les faits et gestes de leurs chorfas la main de Dieu.

Vivant largement d'offrandes qui leur sont apportées à eux ou aux tombeaux de leurs ancêtres par de pieux pèlerins et grâce à un système de redevances religieuses, les familles chérifiennes forment une caste tout à fait à part, et, bien que fréquemment assez corrompues, elles ont souvent rendu de grands services en apaisant les conflits entre tribus, et en évitant des combats sanglants.

Pour cette classe, l'invasion européenne ou toute forme de gouvernement stable et juste est le signal de la ruine, et il n'est pas étonnant que ce soit les familles chérifiennes qui se soient opposées à toute espèce de réforme dans le passé. L'arrivée des Français dans le pays fut le signal de l'anéantissement de la puissance irrégulière de ces familles, non pas, on peut le dire, qu'elles aient été l'objet d'une précaution quelconque, mais parce que la paix et la sécurité existant dans le pays, elles devenaient sans utilité.

Les luttes intestines entre les tribus cessèrent à l'avènement d'une bonne administration et l'intervention des chorfas cessa en même temps.

Un système d'impositions régulières et justes mit fin aux prélèvements arbitraires de ces familles, car il n'y

avait plus nécessité pour les tribus de leur payer de grosses redevances comme elles le faisaient autrefois pour éviter d'en payer de plus fortes au maghzen.

Bien que la politique de la France ait tenté de maintenir plutôt que de diminuer les grandes familles influentes au Maroc, les événements ont néanmoins amoindri leur réputation et leur prestige. Les indigènes eux-mêmes les ont abandonnées.

Les services spirituels qu'ils promettaient ou rendaient, payés à un prix assez élevé, ne sont plus aussi recherchés que les avantages matériels plus sensibles qu'apporte un bon gouvernement.

L'indigène a vu qu'il pouvait réclamer, comme un droit et non comme un privilège, la justice et l'aide qu'il lui fallait payer très cher jadis, sans être assuré de les obtenir.

Les célèbres familles chérifiennes d'Ouezzan, de Bou Jad et de Tameslhot sont obligées maintenant de vivre de plus en plus du revenu de leurs terres, parce que les offrandes des fidèles diminuent. Le Marocain, qui jadis consacrait une partie de sa fortune à des « placements » religieux improductifs, sous forme d'offrandes aux chorfas, utilise son argent d'une façon plus pratique.

Il respecte encore les chorfas, et baise encore le bas de leur robe, mais il garde son argent.

Cette diminution progressive des hommages rendus aux descendants actuels du Prophète n'a pas entamé d'une façon sensible la grande vénération qu'on porte aux tombes des saints.

De ces deux cultes, celui qui s'adresse aux morts est bien préférable à celui qu'on peut porter aux vivants, car les premiers sont incapables de provoquer des soulèvements ou des révoltes.

La politique française a été habile en ce qui concerne les lieux saints et les tombes pour lesquelles les autorités exigent le plus grand respect, allant jusqu'à favoriser par leur aide administrative et par leurs dons l'embellissement des tombeaux et des mosquées lorsque l'occasion s'en présente.

C'est ce respect pour la personne des saints et des marabouts morts et les légendes qui les entourent qui a donné une impulsion si forte et si tenace aux confréries ou sectes du Maroc.

L'étude de l'origine des confréries sortirait du cadre de cet ouvrage, il suffira de noter que beaucoup d'entre elles ont été fondées aux premiers temps de l'Islam, quelque temps même avant les khalifes de Bagdad dont les goûts littéraires et l'érudition introduisirent les idées des philosophes hindous et grecs dans une religion dont le principal caractère est la simplicité et l'absence d'imagination. On peut même dire que la seule erreur commise par Mohammed en établissant les fondements de l'Islam fut de priver ses disciples futurs de ce qui est si nécessaire aux Orientaux : une certaine atmosphère de mysticisme.

Mais l'oubli se répara de lui-même, car une religion si prosaïque était inconciliable, à cause de son aridité, avec la nature et la tradition des Arabes.

Une des premières innovations fut celle de la baraka ou privilège héréditaire de sainteté appartenant aux descendants du Prophète, doctrine dont l'apparition fut en grande partie cause de la première grande scission qui se produisit dans l'Islam entre les Sunnites et les Chiïtes.

A la fin du second siècle de l'Hégire, les traditions panthéistes et l'influence des Grecs et des Hindous avaient tellement pénétré l'Islam, qu'un vieux culte

surgit sous un nouveau nom : le *soufisme*. On en retrouve les traces dans les doctrines des sectes et des confréries actuelles du Maroc.

Il ne serait pas possible à un soufisme plus actif de pénétrer dans ce pays, mais cette trace légère suffit à montrer que la doctrine entière est née en dehors de l'orthodoxie islamique.

Pour le soufi, le monde est une illusion. C'est simplement un ensemble de formes et l'enveloppe de choses qui n'ont pas d'existence réelle, car elles sont seulement un reflet de la lumière et de l'ombre de l'essence divine. Ceci étant posé, le soufi considère que le plus haut idéal de la vie et son ultime but c'est l'anéantissement de toute individualité dans l'océan et l'infini divin.

On imagine facilement comment une telle doctrine peut être incomprise et mal interprétée par un peuple ignorant ; aujourd'hui, au lieu d'un soufisme pur, avec sa poursuite d'un idéal, on trouve un grand nombre de sectes, se recommandant toutes du soufisme, mais dont la plupart s'éloignent beaucoup de ce principe originel.

Malgré la difficulté de comprendre les théories du soufisme pour le commun qui les adopte, l'essor des confréries a été considérable ; peut-être même à cause de cette incompréhension, la philosophie fondamentale a été oubliée, elle a été remplacée par une croyance d'autant plus ancrée qu'elle est moins explicable, c'est que la répétition de certaines prières ou versets du Coran permet d'obtenir ce qu'on désire : l'effacement de la personnalité. Il est remarquable qu'aucune formule cabalistique n'est employée pour ces *dikr* (ou oraison) et que, même pour le musulman le plus austère, il serait difficile de trouver une hérésie dans les pratiques extérieures et visibles des confréries.

Or, bien que dans toute l'Afrique du Nord la plus grande partie de la population soit du rite malékite, ces sectes sont tellement imprégnées de soufisme, et même de néoplatonisme, qu'elles sont en fait toutes absolument hétérodoxes.

Afin que l'on puisse se rendre compte de l'importance de ces sectes, quelques mots seulement sont nécessaires, car leur puissance réside particulièrement dans la façon dont leurs différents rouages sont en rapport les uns avec les autres et dans l'obéissance passive donnée aux mots d'ordre du chef suprême.

Chaque confrérie a sa zaouïa centrale ou sanctuaire, où le chef de la secte réside ou bien où est enterré le fondateur de l'ordre. De ce point sont expédiés les ordres et par l'intermédiaire des zaouïas secondaires, placées sous la coupe de cheikhs et de moqqadems, les instructions parviennent aux fidèles.

Les plus grandes zaouïas se composent habituellement d'un groupe de bâtiments comportant une mosquée et des logements pour les pèlerins, des salles pour l'enseignement des tolbas ou écoliers, qui sont entretenus par les ressources de la fondation locale. C'est dans ces zaouïas que se donne l'initiation aux fidèles et que les membres de la confrérie se réunissent de temps en temps pour des cérémonies religieuses.

Il est bien peu de villes au Maroc qui n'aient au moins une demi-douzaine de zaouïas consacrées à différents saints.

Et partout aussi dans les campagnes on trouve des zaouïas, consistant seulement en une hutte de chaume construite dans le voisinage du tombeau d'un saint, mais qui servent néanmoins de lieu de rendez-vous pour les adeptes, et sont le but de longues et pénibles



pérégrinations. Il n'est pas nécessaire que les cheikhs de la confrérie ni même son fondateur soient des descendants du Prophète, bien qu'en fait il en soit souvent ainsi.

Dans quelques sectes, le choix du chef suprême se fait à l'élection ; dans d'autres, il est héréditaire comme c'est le cas pour la famille d'Ouezzan.

Dans d'autres enfin, il n'est ni électif ni héréditaire, car on laisse à la puissance divine le soin de révéler le nom du nouveau cheikh. Dans ce dernier cas, à la mort du chef de la confrérie, on ne fait rien pour désigner ou découvrir son successeur.

En temps opportun, on apprend qu'un certain disciple, en un certain endroit, est devenu le nouveau cheikh, et il est accepté aussitôt comme directeur spirituel par tous. On ne réclame de lui aucun miracle ni aucun signe ou preuve justifiant sa désignation ; il peut être et est généralement pauvre, et il n'est pas nécessaire qu'il ait des titres personnels à cette distinction.

Il n'y a aucun doute que ce curieux système de nomination des chiouks religieux, bien que rare et de moins en moins pratiqué est un exemple du secret avec lequel les confréries trament leurs plans et choisissent leur chef, sans que celui-ci lui-même en soit avisé à l'avance.

Le mot d'ordre est envoyé subrepticement à tous les chefs de zaouïa et à jour fixé on annonce aux fidèles qu'un nouveau cheikh est apparu à tel endroit. Les serviteurs des zaouïas, à des centaines de milles de distance, ont avertis à la même heure et le peuple crédule voit en cela la main de Dieu.

Les derkaoua sont la principale secte qui suit cet usage.

Le cheikh suprême nomme les chiouks secondaires

qui à leur tour nomment les moqqadems, ou chefs locaux, qui ont le droit d'initier les fidèles et qui sont les agents collecteurs d'offrandes. Les prescriptions générales sont d'une nature assez élevée ; chasteté, patience, pauvreté, obéissance et prières sont les principales recommandations, bien que, entre le « derviche » qui abandonne le monde et le « khoddam » qui est simplement un novice, les règles de conduite et de vie diffèrent.

L'importance de ces confréries religieuses marocaines repose entièrement sur l'influence politique qu'elles peuvent exercer. Quand elles sont en temps ordinaire abandonnées à elles-mêmes, elles ne sont pas autre chose que des institutions religieuses et des associations de secours et cela tant que leur puissance cachée n'est pas appelée par les circonstances à entrer en jeu. C'est seulement quand elles se trouvent en contact avec l'Europe et les Européens que leurs principes religieux s'imprègnent de xénophobie. La « jihad » ou guerre sainte qui serait conduite par des confréries religieuses du Maroc réunies pourrait être très dangereuse, mais elle est heureusement improbable.

La famille chérifienne la plus réputée est peut-être celle d'Ouezzan. Issue du Prophète, elle peut se targuer d'une lignée ininterrompue de treize siècles bien qu'elle ait seulement acquis sa célébrité depuis quelques centaines d'années.

Avant cette époque, elle vécut probablement la vie des familles pieuses de haute souche, considérée sans doute, et recevant des cadeaux. Mais les dernières générations acquièrent une grande renommée avec Moulay Abdallah chérif, Sidi el Hadj Larbi, Sidi el Hadj Abdesalem. Ce dernier, qui mourut il y a environ vingt-cinq ans, était marié à une dame anglaise qui habite encore Tanger

et qui accomplit beaucoup d'œuvres charitables parmi les Marocains. Ce fut elle qui introduisit la vaccination dans le pays ; elle vaccina de sa main plusieurs milliers de personnes. Elle est très aimée et respectée des Européens.

Son mari, Sidi el Hadj Larbi, avait eu de mariages antérieurs avec des indigènes trois fils qui, à l'époque dont, je parle, — vers 1888-1892, — habitaient Ouezzan,

Dans mes premiers voyages, je visitais souvent cette province fanatique et fermée et je devins l'ami des deux fils les plus âgés. En 1889-1890, je passai plusieurs mois à leur petite cour religieuse, seul Européen de toute la région.

Cette vie était d'un intérêt passionnant. C'était un défilé ininterrompu de pèlerins qui venaient prier sur la tombe des ancêtres de la famille et apporter des offrandes aux chorfas vivants. Ils arrivaient par douzaines, quelquefois par centaines, hommes, femmes, enfants, avec des grains et d'autres produits du pays qu'ils apportaient en cadeaux à la « maison de la protection », comme cette zaouïa est appelée par les indigènes. Les pèlerins, qui étaient logés et nourris par les chorfas, obtenaient généralement une audience le jour qui suivait leur arrivée. Les chorfas Moulay el Larbi et Sidi Mohammed les recevaient séparément dans le petit jardin enclos de murs, empli de fleurs et bruissant d'eaux courantes ou dans l'un quelconque des patios de la zaouïa.

Souvent Moulay el Arbi s'asseyait près d'une fenêtre basse, devant laquelle les pèlerins défilaient en baisant son vêtement sacré, tandis qu'une offrande en argent, déposée sur le rebord de la fenêtre, était jetée dans une corbeille par le chérif lui-même au moment où le pèlerin continuait son chemin.

Quand toute la bande de visiteurs était passée, Moulay el Larbi comptait le produit des cadeaux reçus. Bien que les sommes ne fussent jamais considérables, car les paysans du Maroc vivaient alors les pires jours de l'oppression, le total des offrandes recueillies pendant l'automne n'était pas négligeable. Les deux frères Moulay Larbi et Mouley Mohammed, étaient d'un caractère bien différent. L'ainé était religieux et timide, tandis que son frère était un chasseur et un homme de courage et d'action dont l'influence sur les tribus sauvages de la montagne environnante était grande. Il n'hésitait pas à employer la force quand il pensait que c'était nécessaire (1).

Pendant la période de mon séjour à Ouezzan, la ville était constamment attaquée. Les chorfas avaient organisé une troupe composée de leurs esclaves et de leurs gens pour se défendre, et ces gardes étaient bien armés et bien approvisionnés en munitions.

Quelquefois les attaques étaient vraiment sérieuses bien que les pertes ne fussent jamais considérables. Une fois l'ennemi perdit une douzaine de tués, mais, autant que je sache, c'est le plus gros chiffre qui ait jamais été enregistré. J'étais présent lorsqu'un attentat fut commis contre Moulay Mohammed. Il était assis dans une chambre qui était bâtie au-dessus d'une voûte enjambant la rue. A l'autre bout de la pièce deux larges fenêtres s'ouvraient sur le dehors. La rue allait en montant, de sorte que les passants pouvaient voir l'intérieur de la chambre. Moulay Mohammed s'asseyait là souvent entouré d'amis intimes et de serviteurs. Nous étions là une après-midi à boire du thé vert, la boisson nationale

(1) Il avait été surnommé Bou Zerouatta — le père à la baguette. Son fils le plus connu est Moulay Ali de Mazeria.

du Maroc. Quelqu'un lisait à haute voix une chronique des chorfas, lorsque soudain les vitres des fenêtres éclatèrent aux deux extrémités de la salle et aussitôt nous entendîmes la détonation d'un coup de fusil.

Il y eut un instant de panique parmi les invités mais Moulay Mahommed, sans un instant d'hésitation, ordonna à son cousin de continuer la lecture. La balle avait traversé la chambre manquant de peu le chérif.

Celui qui tira ne fut jamais connu. Le coup avait été tiré du haut de la rue, à une centaine de yards environ de la chambre et aucun éclaircissement ne fut obtenu sur la façon dont il fut tiré.

Ouezzan était le pays de la tragédie. En dehors de l'extraordinaire influence de la famille chérifienne, il n'y avait là aucune espèce de gouvernement. A différentes époques, les sultans avaient bien essayé de supprimer cette juridiction, mais ils n'y avaient jamais réussi ; bien qu'elle fût ostensiblement en bons termes avec les chérifs, il y avait entre la famille régnante et celle d'Ouezzan une jalousie très grande. Les serviteurs des chorfas et quelques villages de la campagne étaient considérés comme appartenant à la zaouïa, ne payaient aucune taxe, et échappaient à la juridiction des caïds du sultan. Aussi les froissements étaient-ils nombreux ; mais l'influence religieuse des Ouezzaniyn était si forte, et leur nom inspirait une telle crainte qu'en somme les chorfas pouvaient contrecarrer les ordres du sultan.

Moulay Larbi et Moulay Mohammed sont morts depuis longtemps tous deux.

L'aîné fut atteint de démence quelques années avant sa mort, et la dernière fois que je le vis, sa folie était caractérisée.

Il était assis dans un fauteuil au centre d'un cercle

formé par des femmes qui étaient naturellement strictement voilées, mais qui d'après la coutume, n'auraient jamais dû se trouver là. En dehors des dames, on trouvait dans la pièce plusieurs moutons vivants et une bande d'oiseaux, grands-ducs et pigeons.

Son apparence n'avait guère changé; je remarquai que ses serviteurs témoignaient plus de déférence au chérif atteint de folie qu'ils ne l'avaient fait lorsqu'il était en parfaite santé, car les Orientaux ont beaucoup de respect pour les insensés (1).

Moulay Larbi ne parut pas me reconnaître et resta assis, immobile. Je lui rappelai le mois que j'avais passé dans sa maison en qualité d'hôte et les incidents qui avaient marqué mes nombreuses visites, mais en vain. Il écoutait, mais ne répondait pas, quoique de temps en temps je remarquais sur son visage une expression de gêne.

Je fis un mouvement pour partir, mais avec la main il me fit signe de m'asseoir à nouveau, et j'essayai une fois de plus de rallier les souvenirs épars et vagabonds de mon hôte.

Enfin une lueur passa dans ses yeux et très lentement il dit : « Oui, des lévriers; une quantité de lévriers. »

Il s'était rappelé, car chassant souvent, j'avais toujours possédé un grand nombre de sloughis du pays au temps de mon séjour à Ouezzan. Ce fut tout ce qu'il dit. Il mourut quelques mois plus tard.

On pourra se faire une idée de la sainteté qu'on prêtait à ce personnage même dans sa maison, d'après le récit d'un incident qui survint au cours d'une de mes

(1) Qu'ils considèrent comme des saints, des gens « visités » par l'esprit divin.

visites. Une tasse à thé de porcelaine de Chine fut trouvée manquante au moment où le thé venait d'être servi.

Les esclaves furent rassemblés et l'un d'eux fut accusé par le chérif. on doit le dire, sans aucune raison. de l'avoir volée. Il fut sérieusement bâtonné, quand je dis sérieusement bâtonné ; cela signifie qu'il reçut une distribution qui aurait sûrement tué un chrétien. La nuit même après que le chérif se fut retiré, je vins voir l'esclave qui, si l'on considère la terrible punition reçue, se portait relativement bien.

Je lui demandai s'il était coupable. La réponse fut émouvante : « Je n'ai pas souvenir d'avoir volé la tasse, mais je dois l'avoir fait puisque le chérif qui sait tout, par Dieu, ne peut se tromper. » La tasse fut retrouvée et l'esclave fut pardonné, mais non sans avoir été sérieusement réprimandé pour n'avoir pas su démontrer son innocence au bon moment.

Moulay Mohammed, le plus jeune des deux frères, mourut avant Moulay Larbi ; il mourut d'une maladie longue et douloureuse. Il était de beaucoup le plus séduisant des deux, sportsman énergique et spirituel. Je l'accompagnais fréquemment dans de grandes chasses aux environs d'Ouezzan où l'on abattait des quantités de sangliers, de chacals, de lièvres, de perdrix chassés de leurs repaires par des centaines de rabatteurs.

Souvent ces chasses duraient plusieurs jours, tandis que les nuits se passaient en réjouissances et en fêtes. De beaux jours et de belles nuits !

Le troisième frère, Moulay Thami, eut aussi une fin tragique. Il avait servi dans sa jeunesse dans l'armée française en Algérie et il avait appris à lire et à écrire en français, mais il fut victime de son intempérance.

Il était beaucoup plus jeune que ses deux autres frères, et fils d'une autre femme ; ses frères le jalousaient beaucoup et il se plaignait de ne pas recevoir sa part de revenus ; il était souvent dans le besoin ; quand il avait bu, il devenait extrêmement violent ; en dehors de ces circonstances, il était charmant, agréable causeur et d'excellente éducation.

A la longue, la boisson troubla son cerveau et une série d'incidents amenèrent son arrestation. J'étais à l'époque à Ouezzan. Dans une crise d'égarement, il tira d'une fenêtre sur les gens se rendant à la mosquée pour prier. Plusieurs personnes furent tuées, mais son caractère sacré le protégeait contre toute sanction. Le peuple de la ville déclara que c'était la volonté de Dieu qui s'était manifestée par l'intermédiaire du chérif, et quelques-uns même envièrent ceux qui avaient reçu la mort de sa main.

On se borna à mettre un soldat en faction devant sa maison pour protéger les passants du risque d'être tués.

La même nuit il m'écrivit une lettre. Elle est sans date, mais c'était en décembre 1889 et elle est écrite en français.

« Mon cher ami,

« Je vous prie de dire à mes frères que je les remercie beaucoup de m'avoir envoyé encore un soldat pour me tuer, parce que, aujourd'hui, j'ai monté dans mon « couba » pour prendre un peu d'air. Comme je regardais par la fenêtre je voyais un soldat armé de sa carabine, mais comme il m'a dit qu'il ne me fera rien, je l'ai laissé passé tranquillement. Aussitôt il est allé dire à mes frères que j'ai voulu le tuer. Je vous jure par la tête de notre prophète Mohammed si je voudrai faire ça j'ai



d'autres endroits ou je pourrai tuer tout ce qui passe, mais seulement je ne suis pas fou. J'ai tué ces hommes parce que j'étais ivre, et puis en colère, à cause du voyage et à cause d'une histoire entre moi et un chérif. Je vous jure mon cher ami, dites à Moulay el Arbi qu'il me rende mon mulet et qu'il m'envoie de l'argent car je crève de faim, moi et ma famille.

« Je vous prie de faire votre possible avec mes frères pour me sauver la vie à moi et ma pauvre mère. Le coup de fusil qu'il m'a donné le soldat ne m'a attrapé.

« C'est comme ça qu'on doit être les frères?

« MULEY TOUHAMI. »

Il oubliait de dire dans cette missive qu'il avait non seulement tué les gens auxquels il faisait allusion, mais essayé de tuer les fils de ses frères en incendiant la mosquée où ils se trouvaient.

Une nuit de Noël, peu de semaines après ces incidents, je vins voir Moulay Thami qui était devenu sobre et avait retrouvé son esprit. Nous convînmes d'aller à la chasse le jour suivant dès l'aube, et quelques détails seulement de notre partie restaient à régler. Je dinai avec lui, mais en quittant la chambre du premier étage où j'avais mangé, je fus traîtreusement attaqué par le chérif et par ses esclaves. Dans la lutte, je roulai en bas des escaliers ; des appels au secours avaient attiré quelques passants et les gens du chérif entendirent des voix dans la rue. Ils s'enfuirent tandis que le chérif disparaissait à l'intérieur de la maison. Après une courte période d'évanouissement, je pus ouvrir la porte et gagner la rue, la figure pitoyable, les vêtements en lambeaux et couvert du sang provenant d'une blessure à la tête

heureusement superficielle, et meurtri partout. Moulay Thami fut incarcéré. Après une période d'emprisonnement à Ouezzan il fut transféré à Tanger, mais il était devenu tout à fait dément, et lorsqu'on l'amena en présence de son père. Sidi el Hadj Abdesselam qui vivait encore à Tanger, il chercha à l'assassiner.

Il fut interné à Tanger et quelque temps après il fut enfermé dans un asile d'aliénés en France où il vécut plusieurs années souffrant d'une étrange obsession pour un musulman puisqu'il croyait être Jésus-Christ.

Ouezzan était à cette époque la ville la moins policée du Maroc. Plusieurs meurtres de personnages importants y furent commis. L'impunité presque totale dont les chorfas jouissaient, puisque seul le chef de la famille avait le droit de les punir, favorisait les crimes. Un exemple sera suffisant pour montrer quelle anarchie existait alors.

Un marchand de Fez qui habitait Ouezzan avait une fille réputée pour sa beauté. Un chérif lui demanda la main de cette fille, mais il ne fut pas agréé. Le négociant voulait la marier à un jeune homme de sa ville natale et le chérif était tout à fait « indésirable ». Vint le jour du mariage du jeune Fasi et de la jeune fille.

C'était la nuit et les garçons d'honneur cavalcadaient à la tête du cortège qui était allé chercher la fiancée à la maison de son père. Dans l'« amaria » décorée et parée, espèce de chaise à porteurs posée sur le dos d'un mulet, était la fiancée entourée de ses parents.

Une foule de gens portaient des lanternes et l'air retentissait du bruit des clarinettes et des tambours. Soudain la procession fut attaquée par un groupe de gens qui surgirent d'une rue transversale. Le garçon d'honneur fut tué, les hôtes dispersés, la fiancée portée

à la maison du chérif qui séance tenante l'épousa.

Ouezzan, entourée de ses plantations d'oliviers et de ses jardins, est une des villes les plus pittoresques du Maroc. Elle est située sur les pentes occidentales de deux collines jumelles, et jouit d'une vue très étendue sur les chaînes de montagnes qui se succèdent jusqu'aux plus hauts sommets du district de Chechaouen souvent couverts de neige. D'ailleurs à Ouezzan il n'est pas rare de voir la neige. L'inconvénient, c'est que les habitants enlèvent de leurs terrasses la neige accumulée et la jettent dans la rue qui est bientôt complètement obstruée.

Située en bordure du pays Djebala, province montagnarde des plus turbulentes, Ouezzan resta longtemps sans être visitée par les Européens. Elle se trouva dans la zone d'influence de la France et fut occupée par les troupes de ce pays en octobre 1920. La ville a perdu beaucoup de son prestige religieux. Partout au Maroc le respect accordé aux familles chérifiennes est en voie de diminution, car les indigènes trouvent que les bénédictions spirituelles qu'ils reçoivent ne sont pas en rapport avec l'offrande pécuniaire consentie pour les obtenir.

En fait le temps des chérifs saints est près de finir. Toutefois ils pourraient encore jouer un rôle au Maroc. Leur influence, si elle s'exerce pour le bien, peut être profitable au pays et le fils et le petit-fils de El Hadj Abdesselem donnent un bon exemple. Son petit-fils le plus âgé (1), qui parle anglais et français à la perfection, est aujourd'hui un brillant aspirant à la nouvelle École militaire des fils de notables à Meknès.

Ses plus jeunes frères se préparent à diverses pro-

(1) Hassan. En 1905, khalifa du pacha d'Ouezzan, son oncle Moulay Ahmed.

fessions dans lesquelles ils peuvent espérer le plus brillant succès pour l'avenir.

Les sectes suivantes sont parmi les plus influentes et celles qui ont le plus d'adhérents.

*Derkaoua*, serviteurs de Moulay el Arbi ben Ahmed el Derkaoui, qui était né vers 1830 et est enterré dans la tribu montagnarde des Beni Zeroual dans la région nord-ouest du Maroc, au nord de Fez. C'était un chérif ou descendant du Prophète, et un étudiant distingué. Lui-même était affilié aux Chadélia, branche de la secte plus connue des Kadria, serviteurs de Moulay Abd el Kader el Gilani de Bagdad.

L'ordre des Derkaoua est certainement le plus puissant du Maroc. Il a pour règle la poursuite de buts religieux, mais serait capable de jouer rapidement et secrètement un rôle politique.

C'est une secte socialiste et ascétique méprisant toutes les lois humaines et acceptant seulement celles du sultan du Maroc parce qu'il est chérif.

Ils exagèrent la grande doctrine de l'Islam, l'unité de Dieu et considèrent le Prophète et les autres saints comme d'importance secondaire bien qu'ils les respectent. On pourrait peut-être les définir plus exactement en les appelant « les Unitaires » du Maroc.

En dehors des nombreux serviteurs qu'elle compte dans les classes moyennes, la secte peut se vanter de posséder comme adhérents de nombreux mendiants professionnels qui se reconnaissent à leurs chapelets formés de grains très gros.

L'influence politique de cette secte aujourd'hui insignifiante est pourtant capable de se révéler instantanément si les circonstances l'exigent.

Exercée dans un but d'apaisement et d'ordre, elle est d'un prix inestimable dans les époques troublées, où non seulement les affiliés sont nombreux, mais elle peut aussi exercer une pression pour diriger le peuple et même pour agir sur les autres sectes.

D'autre part, si les Derkaoua proclament la guerre sainte contre les Européens et l'influence européenne, leur pouvoir pour allumer l'incendie sera également puissant, en particulier pour stimuler d'autres sectes religieuses plus fanatiques, comme les Aïssaouas et les Hamadchas.

Les Derkaoua semblent être la seule confrérie au Maroc qui ait conservé inviolé le secret de son organisation.

*Aïssaouas.* — Ce sont les Khoddam (1) de Sidi Ben Aïssa. Cette secte date du seizième siècle après J.-C. Le fondateur est enterré à Meknès où se tient une grande fête annuelle en son honneur, le jour du Mouloud qui est l'anniversaire de la naissance du Prophète.

Les adhérents de cette confrérie sont en général des gens du peuple, des plus basses classes. Ils se rapprochent beaucoup plus des derviches de l'Orient que des autres membres des confréries marocaines, car, par leurs danses ils se mettent eux-mêmes dans un tel état de frénésie qu'ils dévorent des moutons vivants, du verre, des charbons brûlants, des feuilles de cactus et autres nourritures aussi indigestes. Un grand nombre de légendes de peu d'intérêt sont à l'origine de ces pratiques peu orthodoxes qui sont vues d'un mauvais œil par les Marocains civilisés et instruits.

Sidi Ben Aïssa est aussi le patron des charmeurs de

(1) Adeptes.

serpents. Bien que ces Aïssaouas soient capables dans leur folie d'accomplir des excès fanatiques, ils sont généralement dans la vie ordinaire des gens paisibles, respectueux de la loi.

Il y a des zaouïas de cette confrérie dans tout le Maroc. Elles sont dirigées par des cheiks, surveillées par des moqqadems. Cette confrérie, dont les buts semblent être très localisés, n'apparaît pas capable de jouer un rôle politique d'une façon impromptue. Elle a un certain nombre d'adhérents exerçant les professions de musiciens, conteurs, charmeurs de serpents. Ceux-ci voyagent de ville en ville et vivent de charité.

*Hamadcha.* — Ce sont des serviteurs religieux de Sidi Ali Ben Hamdouch qui est enterré sur les pentes du Zerhoun près de Meknès. Comme les Aïssaouas auxquels ils ressemblent, ce sont généralement de pauvres gens de basse classe. Quand ils sont en état de transe religieuse, ils se taillent la tête avec des hachettes, et lancent en l'air de pesants boulefs de canon qu'ils reçoivent sur le crâne. Ils sont capables de fanatisme quand ils sont dans leur état frénétique, mais ce sont de paisibles citoyens dans leur état normal.

Il y a un petit nombre de professionnels qui s'exhibent sur les marchés pour de l'argent.

*Taibyïn.* — Ce sont les serviteurs de Moulay Taieb, fils de Moulay Abdallah, chérif d'Ouezzan. Moulay Taieb vivait dans les premières années du dix neuvième siècle, il est enterré à Ouezzan.

Les affiliés à cette secte sont ordinairement des bourgeois de classe moyenne.

Un membre de cette famille chérifienne est toujours le chef de la confrérie.

*Ouled Sidi Ahmed* ou *Moussa.* — Descendants de

Sidi Ahmed ou Moussa. C'est le patron de tous les acrobates. Ce chérif était un descendant de Moulay Idriss et mourut au début du treizième siècle. Aucune influence politique d'aucune sorte.

*Tidjanlin.* — Serviteurs de Sidi Ahmed el Tidjani. Les adhérents de cette secte sont peu nombreux au Maroc, bien qu'ils soient très puissants en Algérie. Confrérie essentiellement religieuse.

*Chinguetti.* — Ce sont des disciples du chérif Ma el Ainin de Chenguet, dans l'extrême sud du Maroc. La secte fut fondée par ce chérif qui mourut il y a seulement cinq ans. Il avait une grande réputation de sainteté et demeurait toujours voilé. Les sultans Moulay Hassan et Moulay Abd el Aziz avaient pour lui le plus grand respect et le renvoyaient chargé de présents à chacune de ses visites à la cour. A sa mort, son fils Mohammed el Hiba lui succéda. Il profita des troubles de 1912 pour se proclamer sultan. Il entra même à Marrakech, la capitale du Sud, mais s'enfuit à l'approche des troupes françaises. Mohammed el Hiba demeura toujours en dissidence, mais il ne s'aventura pas hors des provinces du Sud. Une colonne expéditionnaire l'attaqua en 1917, battit ses disciples qui furent dispersés. Il mourut en 1919.

*Qadria.* — Ce sont les disciples de Moulay Abd el Kader el Gilani (1) de Bagdad, ville où il fut enterré. Cette confrérie a de nombreux adeptes au Maroc, pays que Moulay Abd el Kader est supposé avoir visité. Il mourut au douzième siècle. C'est une secte purement religieuse, différente seulement des autres par les prières récitées, par la position de celui qui prie. L'anéantissement de la personnalité dans l'essence divine par la répé-

(1) Gilani ou Djilani ou Gilali.

tion du nom de Dieu est leur principale théorie.

Cette secte présente plus de trace de soufisme que toute autre au Maroc, car elle est originaire de Perse, mais ses pratiques originelles semblent avoir été adaptées à la pensée et aux sentiments des musulmans de l'Occident.

Elle est purement religieuse et il est difficile de dire si elle peut jouer un rôle politique.

*Naceria.* — Ce sont les disciples de Sidi Ben Nager qui est enterré à Tamgrout sur l'Oued Draa ; c'est une secte essentiellement religieuse et pas dangereuse.

*Kittaniin.* — Ce sont les adeptes de Sidi Mohammed el Kittani qui mourut sous le bâton par ordre de Moulay Hafid en 1908. Son martyre a augmenté l'ardeur de ses disciples dont le nombre s'accroît, particulièrement à Fez.

En dehors des zaouïas et des confréries, il existe un grand nombre de tombeaux qui sont des lieux de pèlerinage.

On a pour habitude de réserver un jour de l'année pour célébrer la fête de chacun de ces mausolées et une grande foule se réunit dans les « Moussems ».

Dans tout le voisinage, on chôme ce jour-là, et les pèlerins arrivent de partout. Souvent, si la tombe est située dans la campagne, on voit surgir une véritable forêt de tentes autour d'elle.

Voici la liste des principaux tombeaux donnés dans l'ordre de leur importance :

Tombeau de Moulay Idriss dans les montagnes du Zerhoun, mort en 890 après J.-C.

Moulay Idriss à Fez, mort en 827 (?) après J.-C.

Moulay Abdesselam Ben Mchich, mort au douzième



siècle après J.-C. dans les montagnes des Beni Arous, au nord-ouest du Maroc.

Moulay Brahim, dans le district de Gheraïa, sur les pentes nord du Grand-Atlas, au sud de Marrakech.

Moulay Ali, chérif au Tafilalet, mort en 1590.

Moulay Bouchta el Khammar en pays Fichtala, au nord de Fez (douzième siècle).

Sebat er Rajel, les sept hommes, les sept patrons de Marrakech.

Moulay Bou Chaïb à Azemmour.

Sidi Ben Daoud à Bou Jad dans la plaine du Maroc central.

Moulay Bou Selham sur le rivage du Gharb près de Larache. Le tombeau et la source chaude de Moulay Yacoub près de Fez.

## CHAPITRE X

### ÉVOLUTION ET CHANCES D'AVENIR

L'évolution qui a lieu au Maroc, et qui durera encore longtemps, doit être graduelle.

Le profond conservatisme du peuple, l'état d'esprit qui a tenu le pays fermé à l'Europe pendant des siècles n'a pas encore disparu.

C'est, sauf pour les tribus les plus arriérées, moins une opposition formelle aux réformes qu'un dégoût de tout ce qui peut changer leurs habitudes. A beaucoup de points de vue, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Les vieilles bouteilles ne conviennent pas au vin nouveau et peu à peu les Maures et les gens des tribus adoptent une nouvelle mentalité sans s'en apercevoir, et sans se rendre compte du grand changement qui est déjà en voie de réalisation.

Il n'y a aucun doute qu'effectivement, il est plus aisé d'administrer et d'organiser des civilisations primitives, bien qu'au début il n'en apparaisse pas ainsi, que d'organiser et de faire des expériences destructives dans un pays déjà civilisé partiellement.

L'état de civilisation du Maroc a été, pendant des siècles, bien supérieur à celui de la plupart des États de l'Afrique. Il a connu, il est vrai, une longue période de décadence, mais n'en possède pas moins certains traits admirables.

Les institutions, l'architecture, et l'art, les vestiges des universités, les travaux d'adduction d'eau de Fez et de Marrakech, le savoir-vivre des gens et leurs aptitudes au commerce, au négoce, à l'agriculture, tout prouve l'évidence d'une civilisation n'ayant pas subi l'influence de l'Europe pendant des siècles, et qui est tout simplement admirable. Le progrès était peu sensible. Les Marocains vivaient sur le simple acquis du passé, s'enorgueillissant à la fois de ce passé et de l'esprit qu'ils ont reçu en héritage : « l'esprit d'isolement, le désir de fermer la porte de leur pays à toute incursion et la porte de leur cœur à toute influence extérieure. »

Quand se produisit le commencement du grand changement, les innovations furent examinées d'un œil soupçonneux et restèrent impopulaires. Avec le temps le bénéfice des nouveautés sera reconnu et la France en recevra quelque reconnaissance, mais ce ne sera pas de sitôt.

Peu de peuples dans le monde ont eu à expérimenter des changements aussi radicaux, surtout si l'on note que le changement est produit par des étrangers de race, de langue, de religion différentes.

Or, en fin de compte, l'indigène marocain reste dans la même indifférence, oppose la même force d'inertie qu'à l'époque où il supportait les persécutions de ses propres sultans.

Il accepte tout comme la volonté de Dieu, mais s'aperçoit qu'il a maintenant, pour la première fois (je parle du protectorat français au Maroc), la sécurité pour ses biens et sa vie.

Il n'aime pas les étrangers, mais il avoue une amélioration dans sa situation. Il est plus riche qu'il n'était ; cela, il pense que c'est grâce à la généreuse bonté de Dieu.

Par contre, il doit payer des impôts réguliers, ce qui lui est particulièrement désagréable, et cela, il l'attribue à l'arrivée des Français dans le pays. Ainsi il soulage sa conscience et profite de la situation.

Or, si graduelle que soit l'évolution, un grand changement déjà s'est produit. Seuls, ceux qui ont connu le Maroc d'autrefois et qui le voient aujourd'hui, peuvent se rendre compte de ce qui a été fait.

Quand les Français bombardaient Casablanca, s'ouvrant ainsi la route de l'occupation presque complète du Maroc, ils forçaient une maison fermée, habitée par la méfiance, le fanatisme et la haine. Le pays se croyait imprenable et le peuple considérait les chrétiens comme une race haïssable, condamnée par leur religion, sans bravoure et d'apparence ridicule.

Les Marocains croyaient qu'avec leur toute petite armée de musulmans soutenus par l'assistance divine, ils pourraient facilement mettre en déroute toutes les armées chrétiennes du monde.

Ils disaient : « Vos obus et vos balles se changeront en eau, car nos saints et nos marabouts qui nous protègent ne permettront pas aux infidèles d'envahir notre pays. La tempête brisera vos navires, et même si vos soldats débarquent, une poignée de nos cavaliers suffira à les rejeter à la mer. »

Et ils le croyaient réellement.

Quel énorme changement depuis cette époque. Et il n'y a que treize ans, depuis qu'eut lieu le bombardement de Casablanca !

De temps en temps, j'accompagnais les colonnes qui pacifiaient la Chaouia et le haut pays au delà, quand une par une les tribus cédaient le terrain, ouvraient la route, reconnaissant que ces deux colonnes françaises

que rien n'arrêtait étaient plus fortes que leurs patrons dans leurs tombeaux et que les saints hommes qui leur avaient promis la victoire.

Les Marocains durent se rendre à l'évidence ; ce fut d'abord très difficile. Cela dérangeait toute leur façon de vivre, toute leur mentalité. Quelques milliers de chrétiens conquéraient le pays. Et c'était l'évidence même, les deux colonnes étaient irrésistibles. Le Marocain se réfugia dans la suprême consolation de sa religion : « C'est la volonté de Dieu, » posa son fusil, et ceux qui ne retournèrent pas à leurs champs s'engagèrent dans l'armée française.

Derrière la manifestation de la force, il y avait encore un plus important facteur de succès. Après l'occupation de chaque district, quand les troupes s'étaient éloignées, une nouvelle organisation surgissait, une nouvelle administration protégeait les intérêts du peuple, les vies et les propriétés.

Ils firent connaissance pour la première fois depuis des siècles avec la sécurité.

Le spectre toujours présent de la mort et des confiscations, de l'emprisonnement qui avait dominé leur vie comme celle de leurs parents et de leurs ancêtres, s'était évanoui. Les exactions des caïds cessèrent ou furent grandement diminuées, et l'on put obtenir justice.

La France a montré un tact admirable en apportant sa civilisation. Chacun de ses actes et de ses projets a été dirigé par le souci d'améliorer les conditions du peuple et de l'enrichir.

Elle a ouvert des hôpitaux et des dispensaires, et tout ce qui pouvait blesser les susceptibilités du pays a été soigneusement évité. Les Français avaient l'expérience de l'Algérie et de la Tunisie. Ils avaient étudié

notre expérience en Égypte. Ils savaient ce qu'il fallait adopter et ce qu'il fallait éviter. Ils ont maintenu sur le trône un descendant de l'ancienne dynastie des sultans, et, gouvernant en son nom, ils ont pu obtenir un système d'administration très souple que le code français n'aurait jamais permis si on avait adopté un système de commandement direct. Ils ont rencontré beaucoup moins d'opposition qu'on aurait pu s'y attendre. En réalité, l'apport de la civilisation au Maroc en un temps de grandes difficultés causées par la guerre a été un bel exemple prouvant que le désir de pacification et de progrès est sincère.

Pour moi qui connais le Maroc depuis plus de trente ans, je puis me porter garant que l'amélioration du bien-être du peuple dans les régions occupées par les Français est considérable. Il y a encore beaucoup à faire. Des dizaines d'années passeront avant que l'œuvre soit terminée, mais je suis convaincu que la grande politique inaugurée par le maréchal Lyautey au Maroc sera acceptée comme base de gouvernement, pour le mutuel bénéfique du protecteur et du protégé. Or, on entend encore des gens parler du « vieux temps » avant que la France vienne au Maroc? Que quelqu'un regrette ce temps est incroyable! Seuls, ceux qui n'ont pas su regarder derrière les apparences, et combien mince était le voile qui dissimulait la réalité! peuvent admettre une comparaison entre les deux époques.

Le plus qu'on puisse dire contre le régime français est que l'indigène trouve ennuyeuse l'application de règlements stricts. Il a des impôts réguliers à payer au lieu des impositions irrégulières des caïds, comme cela se passait autrefois. Il déteste la régularité et quelques Marocains préféreraient sans doute les chances hasardeuses et incertaines du passé à la certitude sans aléa.

du bien-être présent. Il est vrai qu'il y avait autrefois des risques de mort, d'emprisonnement, d'exécution, mais on avait aussi des chances de pillage, de vol. On pouvait acquérir une situation par la force ou la corruption et l'on pouvait, dans une sécurité suffisante, confisquer les propriétés des autres et les mettre en prison. Et si, finalement, on mourait en prison, c'était la volonté de Dieu.

Le Marocain est un joueur.

Il jouait, sous l'ancien régime, non seulement sa fortune, mais aussi sa vie. Souvent il perdait les deux, mais quelquefois il gagnait et c'était la vie des autres qui était sacrifiée et leurs propriétés qui étaient incorporées aux siennes. Sa richesse croissait, jusqu'à ce qu'elle lui permît de bâtir des palais dans les villes, jusqu'à ce que ses esclaves fussent légion, et ses femmes nombreuses comme un essaim d'abeilles, et puis un jour la fin arrivait.

Si le sort lui était clément, il mourait en possession de ses biens et ils étaient confisqués le jour de sa mort, mais plus souvent, il finissait en prison, tandis que sa famille mourait de faim.

Cependant rien de plus lamentable ne peut être imaginé que les conditions du peuple des campagnes, victimes de toutes sortes de vols, car depuis le sultan jusqu'au cheik de village, tout le maghzen dépouillait le peuple et vivait sur les pauvres.

Personne ne pouvait dire que son âme même était à lui.

Dieu merci ! ce bon vieux temps est passé. Je me demande parfois en outre, en dépit de tout ce qui a été écrit sur le sujet, si l'on s'est bien rendu compte de ce qu'était le Maroc avant l'arrivée des Français.

Quand Moulay Hafid était sultan, de 1908 à 1918, année au cours de laquelle il abdiqua, le palais était le théâtre continuel de scènes de cruauté et de tortures. Le sultan lui-même, neurasthénique et adonné, dit-on, aux drogues, avait ses bons et ses mauvais jours. Sans aucun doute, il dut songer d'abord à réformer son pays ou tout au moins à le sauver de l'emprise croissante de la France.

Il possédait une certaine intelligence rusée et avait quelques notions du rôle d'un souverain, mais il fut déçu. Les choses étaient allées trop loin. Le Maroc était condamné. Trouvant que ses efforts pour préserver l'indépendance du pays étaient inutiles, il s'abandonna aux tentations et devint cruel et avare.

Les rebelles qu'on faisait prisonniers, et dont beaucoup sans doute étaient de pauvres paysans n'ayant commis aucune faute, avaient les mains et les pieds coupés, vingt-six furent ainsi torturés à Fez en une journée; vingt-cinq succombèrent, la plupart de gangrène, et bien que les médecins européens de Fez aient supplié le sultan de leur permettre de les soigner, celui-ci refusa. Sur la place publique, les bouchers coupaient à ces malheureux une main et un pied, et trempaient le moignon dans le goudron. Le seul survivant de cette boucherie est encore de ce monde aujourd'hui.

Précédemment, au cours de son règne en 1909, Moulay Hafid devint jaloux d'un jeune chérif, Sidi Mohammed el Kettani, membre d'une grande famille, qui, adonné aux études religieuses, avait réuni autour de lui un groupe de jeunes gens cultivés et fondé une secte. Le peuple parlait beaucoup de lui, sa popularité et sa réputation grandissaient. De l'intérieur du palais, Moulay Hafid observait tous ses mouvements. Les espions lui rap-



portaient toutes ses paroles, mais on n'avait aucun motif de l'arrêter. Cependant Moulay Hafid avait résolu de s'en débarrasser. On fit comprendre au jeune chérif qu'il était en danger et que le sultan voulait sa perte ; un mauvais conseiller persuada le jeune homme d'abandonner Fez. Il s'enfuit la nuit et donna tête baissée dans le traquenard. On le laissa atteindre la tribu des Beni Mtir et c'est là qu'il fut arrêté. Alors on l'accusa d'avoir voulu se faire proclamer sultan et les preuves de cette accusation furent faciles à trouver. Il fut ramené à Fez. Je le vis conduire prisonnier au palais et, en présence de Moulay Hafid, il fut flagellé. Sans pitié, il fut frappé de lanières de cuir garnies de nœuds, sur le dos et sur les jambes, jusqu'à ce que, n'ayant plus qu'un souffle de vie, il fut porté dans une prison du palais. On ne lui permit pas de soigner ses blessures, il vécut encore quelques jours, et les esclaves qui lavèrent son corps avant de l'inhumer me dirent que sous les coups le linge de sa chemise avait pénétré profondément dans la chair et que des plaies hideuses s'étaient refermées pardessus ; qu'ils avaient simplement coupé les morceaux qui dépassaient et avaient dû laisser les autres.

Les plus tragiques tortures infligées par Moulay Hafid furent sans doute celles que subirent les membres de la famille de El Hadj ben Aïssa, pacha de Fez, Marocain dont la réputation n'était pas plus mauvaise que la plupart de celle d'autres fonctionnaires marocains et beaucoup meilleure que celle de tant d'autres.

Pensant qu'il était très riche, Moulay Hafid le fit arrêter et jeter en prison avec plusieurs membres de sa famille. Ils subirent des bastonnades et les privations habituelles, et El Hadj ben Aïssa fit l'abandon de tout ce qu'il possédait au sultan ; Moulay Hafid ne fut pas

encore satisfait, car il croyait à l'existence d'un gros trésor en argent monnayé.

On savait que le pacha de Fez, cultivateur avisé, avait placé toute sa fortune, amassée honnêtement ou non, en terres, mais rien ne put persuader le sultan de la vérité de ce fait.

Il donna des ordres pour que le trésor fût retrouvé et on recommença les mauvais traitements et les flagellations, mais sans plus de succès.

Alors on arrêta aussi les femmes, et parmi elles se trouvait la fille d'une des plus aristocratiques familles de Fez : on pensait qu'elle connaissait la cachette du trésor et qu'elle la révélerait. Elle fut torturée, mais ne dit rien, car elle ne savait rien.

Toute l'histoire me fut rapportée et les procédés barbares employés par le sultan me déterminèrent à faire connaître au monde ce qui s'était passé.

Le *Times* ouvrit largement ses colonnes pour l'exposé de ces faits regrettables, comme il le fit toujours quand il y eut des torts à redresser où que ce soit.

Et ce dont on s'étonnait surtout en dehors de la torture de cette femme du pacha de Fez, c'est que ces choses pussent encore s'accomplir à Fez à cette époque, et elles devaient cesser.

Les témoignages légaux que je possédais n'étaient pas très solides, mais je décidai de m'en passer. Le sultan protesta, menaça et menaça à nouveau, mais les efforts répétés du *Times* réussirent à émouvoir le *Forcing Office*. Il fut décidé de faire des représentations. Sir Reginald Lister qui était ministre de la Grande-Bretagne à l'époque, m'aida et me soutint beaucoup dans cette campagne. A la longue, le gouvernement britannique se décida à demander au sultan de faire comparaître la

dame, car aucune autre preuve ne pouvait démontrer que de grands actes de cruauté avaient été commis. Le gouvernement français nous suivit dans cette voie dans l'intérêt de l'humanité. Le sultan accepta très volontiers, en principe, mais ne présenta pas la dame.

L'énergie de M. Mac Leod, consul à Fez, était inlassable. Il était décidé à aller jusqu'au bout. A la fin, poussé par la force des choses, le sultan autorisa deux dames anglaises d'une mission médicale à voir la femme du pacha. Elles étaient accompagnées de la femme d'un médecin français.

Ces dames virent la victime dans le coin le plus reculé du palais et, en dépit des protestations et des menaces des esclaves, elles restèrent pour l'examiner. Son corps perclus et les terribles cicatrices des récentes blessures justifiaient amplement l'action du *Times*. Le sultan avait menti depuis le commencement. La femme avait été cruellement torturée.

Avec l'humanité qu'il montra au cours de toute sa vie, Sidi el Hadj Mohammed el Mokri, qui était à l'époque grand vizir, et qui remplit encore si parfaitement ces fonctions aujourd'hui, prit la femme maltraitée dans sa maison où elle reçut des soins médicaux dont elle avait grand besoin et fut l'objet de toutes sortes de gentillesses de la part des femmes du grand vizir.

Je possède deux lettres se rapportant à cet incident, auxquelles j'attache un grand prix. L'une, du 28 juillet 1910, émane de M. J. M. Mac Leod C. M. C., alors consul britannique à Fez. Il m'écrit que les membres survivants de la famille de Hadj ben Aïssa sont venus le voir et lui demander de m'exprimer leur reconnaissance pour le grand effort que j'ai fait pour les

aider et qui a été une grande consolation pour eux.

La seconde est du ministre britannique sir Lister, datée du 22 février, des Dolomites, dans laquelle il dit : « Je vous écris tout d'abord pour vous féliciter de votre triomphe au sujet des tortures. »

Après tout, mon rôle a été petit. C'est grâce à la grande diffusion que le *Times* donna à mes télégrammes que fut dû le succès. Deux ans après, quand les circonstances me réunirent de nouveau avec Moulay Hafid, je lui demandai de m'expliquer pourquoi il avait agi ainsi. Il me dit qu'il savait que la femme avait été torturée et n'était pas la seule, mais que personnellement il ne l'avait pas ordonné. Il dit que lorsqu'il avait appris qu'on ne pouvait retrouver la fortune d'Hadj ben Aïssa il avait ordonné l'arrestation des femmes. Un peu plus tard, on lui avait dit que les femmes ne voulaient pas parler et il reconnaissait avoir dit : « Il faut faire le nécessaire pour les faire parler. » De tels mots dits par une telle bouche ne signifiaient pas autre chose que « torture » et elles furent torturées.

De la fin de Bou Hamara, j'ai aussi raconté son long emprisonnement dans une caisse étroite, son introduction dans la cage des lions qui lui déchirèrent les bras sous les yeux des femmes du sultan et enfin son exécution à coups de fusil.

Voilà ce qu'on appelait le bon temps !

Et il n'y avait pas qu'au palais impérial que se passaient ces cruautés. Chaque kasbah de gouverneur avait ses profonds et sombres donjons dans lesquels, quand ce n'était pas dans les silos creusés sous la terre pour le grain, on enfermait et on laissait languir ceux qui étaient accusés (bien souvent à tort) de quelque crime, et plus

souvent aussi tous ceux qui avaient quelque bien afin de les pressurer.

Au milieu de telles souffrances, dans l'obscurité, recevant à peine ce qu'il fallait de nourriture pour ne pas mourir de faim, des hommes ont vécu des années, pour reparaître alors que tous leurs parents ne comptaient plus jamais les revoir.

Il est vrai qu'ils avaient toujours une chance : c'est que le gouverneur change ou meure, et alors la prison pouvait être ouverte et tous les prisonniers relâchés. Et quelles prisons ! Quelle horreur de prisons c'étaient, même celles qui étaient au-dessus du sol et celles qui étaient réservées pour les criminels ordinaires ! Enchaînés par le cou, de lourdes entraves de fer aux pieds, ils étaient assis ou couchés dans les immondices et le cruel collier de fer n'était jamais ouvert que pour enlever un cadavre.

Les prisons des villes étaient affreuses, mais celles des kasbahs étaient pires.

Moulay Abd el Aziz, qui régna de 1904 à 1907 et qui vit encore à Tanger, réserva quelques sommes pour organiser les prisons de Fez. Elles furent restaurées, on y amena de l'eau et elles devinrent moins terribles qu'elles ne l'étaient, mais bien vite l'ancien aspect reparut et les améliorations ne durèrent que peu de temps ; avec les meilleures intentions du monde, le sultan à cette époque ne pouvait rompre les traditions de corruption qui l'entouraient.

Dans les grands commandements berbères, la vie était encore plus rude, mais à tout point de vue, on n'y pouvait trouver les mêmes persécutions, ni les mêmes exactions que dans la plaine ou dans les riches districts. La quasi indépendance des Berbères les mettait à

l'abri des perpétuelles impositions du maghzen, mais ils n'échappaient pas à celles de leurs chefs.

La rigueur du climat, l'âpreté de la vie dans ces montagnes élevées et inhospitalières, le constant état de guerre entre les tribus, faisaient que les habitants et leur manière de vivre étaient plutôt démocratiques.

Toutefois, s'ils subissaient moins de vexations et de spoliations, leur sort, quand ils étaient faits prisonniers et qu'on ne les tuait pas, était aussi dur. Les grands caïds berbères, eux aussi, avaient leur kasbah et leurs donjons et ceux-ci étaient rarement vides. Toute la vie de ces forteresses de l'Atlas était faite de guerre et de tristesse. Chaque tribu avait ses ennemis, chaque famille avait sa vendetta, et chaque homme était guetté par un meurtrier.

Dès le début de mon séjour au Maroc, j'ai visité ces lointains châteaux et j'ai noué avec beaucoup de caïds berbères des amitiés qui ont duré de longues années. Avec la famille du caïd Glaoui, j'ai été longtemps en relations intimes. Quand je le connus tout d'abord, Si Madani Glaoui était simplement le caïd de la tribu Glaoua et son jeune frère Sid Thami, jeune homme alors, n'avait aucune fonction officielle.

Remarquables par leur habileté à la guerre, leur intelligence dans les négociations entre tribus, les Glaoua quittaient rarement leurs montagnes, excepté pour aller à Marrakech, qui se trouve à trois jours de marche de leur résidence. La kasbah de Telouet, la plus grande de toutes les forteresses de l'Atlas, est située à plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Quels que fussent les talents de ces jeunes seigneurs, rien ne pouvait faire prévoir jadis qu'ils joueraient un rôle si important dans l'histoire du Maroc.

Ils commencèrent par consolider leur puissance dans l'Atlas à la fois par la diplomatie et par une série de petites guerres au cours desquelles ils se surpassèrent en exploits et furent plusieurs fois blessés.

L'aîné fut employé comme commandant en chef des forces chérifiennes par Moulay Abd el Aziz au cours de la guerre contre les tribus du Riff.

Tandis que le parti des Glaoua devenait tout-puissant dans le sud, Moulay Hafid levait l'étendard de la révolte contre son frère. Il fut aidé par les chefs de cette famille ; sans leur appui, il n'aurait pu réussir ; Madani devint ministre de la Guerre et plus tard grand vizir, son frère Hadj Thami fut nommé pacha de Marrakech et des tribus environnantes.

Les Glaoua étaient aussi habiles dans la conduite des affaires privées que dans le gouvernements des indigènes. Leurs propriétés les plus vastes du Maroc, à part celles du sultan, étaient admirablement gérées et surveillées, et produisaient d'abondants revenus.

Au moment où le protectorat français fut établi, ces deux habiles chefs prirent parti en sa faveur et servirent loyalement la France.

Intelligents, ils s'étaient rendu compte que l'indépendance du Maroc pouvait être prolongée encore quelque temps, mais que finalement la débâcle viendrait, et les frères Glaoui n'avaient jamais caché leur désir de voir le Maroc devenir florissant. La race berbère possède non seulement un esprit avisé, mais encore une activité qui manque aux autres habitants du Maroc. Les routes, les chemins de fer, les machines leur plaisaient et ils furent favorables à leur introduction.

Leur mentalité est européenne et non africaine.

Madani Glaoui mourut il y a deux ans, très regretté

non seulement par les Français à qui il avait rendu de grands services, mais aussi par les indigènes. C'était un des plus grands, un des plus riches et des plus généreux chefs berbères, de manières très agréables, et très cultivé.

Son frère, encore relativement jeune, est aujourd'hui pacha de Marrakech, il vit une vie simple au milieu de beaucoup de splendeurs, et il passe tous les jours qu'il ne consacre pas à ses fonctions officielles, à feuilleter et à lire sa magnifique collection de manuscrits arabes. Au cours d'une de mes visites à Telouet, (je pense que c'était en 1901), je me laissai aller à séjourner très longtemps chez lui bien que j'eusse dû depuis longtemps être de retour à la côte.

D'abord c'était le caïd Madani qui m'avait persuadé de demeurer un jour de plus et puis ses frères et cousins, et ainsi de suite.

Chaque matin, je faisais mes préparatifs de départ, et chaque fois on me priait de rester. A la fin, pensant pouvoir partir, je fus conduit dans la grande cour intérieure dominée par les murs de la kasbah. Sur les terrasses se trouvaient une multitude de femmes voilées. Mon hôte me pria de lever les yeux et dit : « Aujourd'hui, ce sont ces dames qui vous prient de rester, » et avec de grands cris les femmes exprimèrent leurs souhaits de bienvenue.

Les Berbères sont moins sévères sur le chapitre des femmes et j'ai souvent causé avec les plus nobles dames de la famille de Glaoua. Je demandai à l'une d'elles, qui était une proche parente de Sidi Madani, pourquoi les femmes de la kasbah avaient désiré voir prolonger mon séjour, elle répliqua : « Parce que votre présence ici a mis une trêve aux guerres et aux vengeances. Nos



fil et nos petits-fils sont en sûreté. Avant que vous veniez ici, personne dans la kasbah n'osait rire, car les hommes pensaient à la guerre et les femmes à la mort, mais pendant une quinzaine nous avons ri et chanté, nos craintes étaient évanouies, mais vous allez partir et les rires vont cesser. »

Cela donne une idée de la vie à Telouet. Quand Sidi Madani Glaoui était à Fez comme grand vizir sous Moulay Hafid, il n'avait avec lui que quelques-uns de ses nombreux enfants. Parmi eux se trouvait un fils préféré né d'une esclave. Il avait environ douze ans, était très noir, mais d'une remarquable vivacité d'intelligence et très drôle. Malheureusement ce caractère a des inconvénients ; sa conduite était peu gracieuse pour un enfant de son genre et il se livrait déjà à une vie désordonnée. Son père le mit à l'école française, mais il n'y allait que très rarement. Quelles que fussent les précautions des serviteurs du vizir pour fermer les portes, il parvenait toujours à s'échapper par quelque moyen et allait passer ses journées dans les sociétés les moins recommandables.

A la fin les choses allèrent si loin que l'instituteur demanda à parler à son père. L'enfant fut appelé et on lui demanda pourquoi il menait une vie de débauché.

Il s'en défendit, à la surprise des questionneurs.

Il persista à dire qu'il fréquentait l'école régulièrement, et que c'était seulement parce que le maître ne l'aimait pas qu'on l'accusait ainsi.

L'instituteur continua à le contredire si bien qu'à la fin l'enfant dit : « Je puis prouver que ce que je dis est vrai, et si je n'allais pas à l'école, comment aurais-je appris le français ? » Interrogez-moi.

Aussitôt un des employés algériens du vizir fut appelé et invité à parler français à l'enfant.

C'est ce qu'il fit et le petit diable noir répliqua avec la facilité d'un Parisien, mais ce n'était pas là le français qu'apprennent les écoliers. Les mots et les expressions qu'il employa firent dresser les cheveux sur la tête du maître. Indiscutablement il parlait le français et avec une volubilité effrayante, toutefois ce n'était pas à l'école des fils de notables qu'il l'avait appris ni à un pensionnat pour jeunes filles, mais au café-chantant ou dans un établissement qui s'intitulait ainsi et qui venait de s'installer récemment au mellah de la ville.

Les Juifs du Maroc sont une race à part, on distingue deux branches principales, les descendants des Berbères juifs autochtones, et les descendants des Juifs émigrés d'Espagne à la fin du quinzième siècle.

Tandis que ces derniers ont conservé l'espagnol comme langue maternelle, les premiers parlent le berbère ou l'arabe suivant les régions où ils habitent. Leur type, comme on peut le penser, diffère et il est souvent difficile de distinguer un Juif de l'Atlas d'un Berbère musulman. Ils s'habillent de la même façon, sauf que tous les Juifs se coiffent d'une petite calotte noire. L'origine de ces Juifs indigènes est inconnue et leur présence au Maroc remonte à une grande antiquité. Une tradition rapporte qu'ils furent chassés de Palestine par Josué, le fils de Noun, mais ce sont plutôt des Berbères convertis à quelque période des temps païens.

Les Juifs autochtones habitent l'intérieur du pays, particulièrement les villes, bien qu'un grand nombre soient mêlés aux gens des tribus. Ils vivent à l'écart et considèrent que les Juifs d'Espagne plus cultivés vont s'éloignant de l'orthodoxie, si déjà ce n'est pas un fait accompli. Les descendants des Juifs d'Espagne ont subi

une remarquable évolution depuis les cinquante dernières années. Par tous les moyens, ils se sont modifiés pour essayer d'améliorer leur situation. Des écoles ont été bâties, des professeurs amenés d'Europe, et tout cela a été réalisé au moyen de souscriptions recueillies sur place. L'Alliance israélite a pourvu largement de personnel ces écoles, mais le résultat a été obtenu surtout par l'effort intelligent des Juifs eux-mêmes.

Aucun sacrifice n'a été trop grand; aucune tentative trop vaste, et il en résulte qu'aujourd'hui on trouverait difficilement un Juif dans les villes de la côte qui ne sache parler et écrire deux langues et souvent trois.

Les Juifs d'Espagne portent comme leurs coreligionnaires de l'Orient le nom de « Sephardim ». Quand ils furent exilés d'Espagne après une époque de cruelles persécutions, ils cherchèrent un refuge au Maroc.

C'était déjà une race affinée et instruite, plus éduquée, plus artiste que la plupart des Espagnols parmi lesquels on ne leur permettait plus de vivre.

A leur arrivée au Maroc, ils trouvèrent des Juifs d'origine berbère vivant dans une condition d'infériorité telle qu'eux-mêmes ne pouvaient l'accepter.

Ils négocièrent donc avec le sultan une « ordonnance » qui devint le statut qui réglerait leur vie et poserait des règles de conduite, de peur que leur vie au milieu de leurs coreligionnaires plus ignorants ne les amenât à abandonner certaines coutumes de leur civilisation plus avancée.

Cette ordonnance est encore en vigueur, et elle est connue des Sephardim sous le nom de « Decanot ». Elle contient entre autres clauses les règles des contrats de mariage et des questions de succession.

Les Sephardim du Maroc sont un peuple remarquable

qui a rendu et rendra encore de grands services au pays.

Ardents au travail, intelligents, hommes d'affaires avisés, organisateurs capables, les Juifs espagnols du Maroc n'ont cessé de progresser en civilisation, en instruction, en richesse d'une façon tout à fait louable.

Mais longtemps avant cette moderne renaissance, les Sephardim, en dépit de grandes difficultés et des retours en arrière qu'ils subirent, s'étaient taillé une bonne position au Maroc. Ils étaient devenus, en tant que banquiers et prêteurs, indispensables au pays et ils remplissaient beaucoup d'autres professions.

Tailleurs, bijoutiers, fabricants de tentes, artisans en métaux étaient en général Juifs. Le mellah, comme leur quartier était appelé, était le centre du commerce.

Dans leurs boutiques, il n'y a rien qui soit trop insignifiant pour être vendu. J'ai vu des boîtes d'allumettes vides et vendues par demi-douzaine, tandis que le même boutiquier ou peut-être son frère vous conduisait à l'étage le plus élevé de la maison pour vous montrer, une fois la porte bien fermée, un collier de perles, un cabochon d'émeraude ou un diamant taillé, gros comme un shelling.

De certains côtés, bien qu'ils fussent persécutés à cause de leur race, leur situation était meilleure que celle des musulmans. Ils avaient leurs lois propres, et étaient administrés par leurs rabbins.

Leurs impôts étaient levés séparément par leurs gens et payés comme une sorte de cadeau au sultan.

Ils étaient pressurés naturellement, et de temps en temps leur quartier était razzîé, mais le danger des persécutions individuelles était moins grand pour eux que pour les musulmans.

En tout temps, ils pouvaient être admis devant les

autorités et même devant les sultans qui, dans leurs conversations avec les nombreux Juifs employés au palais en qualité de tailleurs et de fabricants de tentes, étaient plus affables qu'avec leurs propres gens.

Moulay Abd el Aziz et Moulay Hafid avaient tous deux des amis personnels parmi les Juifs de Fez et de Marrakech, et ils étaient intimes avec eux. Le résultat était que les Juifs obtenaient plus facilement justice que leurs voisins musulmans, et même, dans les campagnes, le commerçant juif était craint. On se moquait de lui peut-être, parfois il était même un peu malmené, mais très rarement gravement maltraité.

Je veux citer un exemple de la crainte qu'inspiraient les Juifs et dont j'eus connaissance au cours de mes voyages de jadis.

Un Juif voyageant seul de marché en marché fut tué et son petit bagage de marchandises et ses quelques sous furent volés. Le meurtre avait été commis dans une des régions les plus peuplées du Gharb, entre deux ou trois villages des plus importants, pendant les dernières heures de la nuit. Je connaissais bien l'homme, qui parcourait continuellement les marchés. Pendant un jour ou deux, rien ne transpara, sauf qu'il n'apparut pas sur les souks. Il pouvait sans doute être retourné à El Ksar, sa ville natale, pour réassortir son stock, mais on avait quelque idée qu'il avait été tué.

Son corps néanmoins ne fut pas trouvé, bien que dans ces plaines très habitées, garnies de villages, il fût difficile de le cacher. Tout ce qu'on pouvait dire de certain, c'est qu'il avait disparu.

Voici maintenant ce qui était arrivé. Le meurtrier ayant volé l'homme tué, avait traîné le cadavre près de la lisière d'un village. A l'aube les habitants le décou-

vrèrent et, terrifiés à l'idée qu'on allait les accuser de ce crime, ils avaient caché le corps jusqu'à la nuit, et alors ils l'avaient traîné secrètement près d'un autre village, puis le même manège fut recommencé plusieurs fois. Il importait peu que l'état de décomposition où se trouvait le cadavre prouvât que le crime remontait à plusieurs jours, car cela n'aurait pas exempté le village du châtement. L'inévitable punition aurait été sévère, c'était l'emprisonnement et l'amende pour tous les villageois. Si la victime avait été un musulman, on aurait exigé une réparation très faible, mais le meurtre d'un Juif était plus sérieux. Le bruit de l'incident m'arriva aux oreilles, car les habitants d'un village voisin me racontèrent qu'ils avaient trouvé le cadavre le matin même et que la mort remontait à plusieurs semaines. J'intervins et annonçai la découverte aux autorités et le village n'eut pas à en souffrir.

L'instinct des affaires est très fort chez les Juifs du Maroc. Leur existence a été une lutte perpétuelle et leur vie a été dure.

Un des nombreux amis que j'ai parmi eux m'a dit avec un sens de l'humour délicieux une anecdote de sa première enfance. Il venait à peine de commencer les rudiments de l'histoire hébraïque religieuse et son esprit était troublé de cette pensée que le Messie promis pouvait surgir à tout moment.

Souhaitant le bonsoir à ses parents et à sa famille, il chuchota à l'oreille de sa grand'mère, une dame qui jouait un rôle important dans l'assemblée :

« Pensez-vous que le Messie viendra cette nuit ? »

Elle tapota gentiment sa tête. « Ne vous faites pas de souci à ce sujet, il viendra au jour qu'il choisira. Apprenez à additionner ! Apprenez à additionner ! » C'était une

vieille dame pratique et son petit-fils suivit son conseil. Il est aujourd'hui le chef de la communauté juive d'une grande ville du Maroc, c'est un homme honorable et riche, d'une grande générosité et d'un dévouement inlassable pour le peuple.

Les Juifs suivent à la lettre leurs dogmes et, bien que j'aie du respect pour les religions, je fus une fois très ennuyé par la rigidité d'un vieux Juif à observer les prescriptions.

J'étais campé dans le Gharb en hiver, la pluie tombait à torrents et le sol était transformé en une profonde couche de vase. Pendant le dîner un jeune Juif arriva et, faisant irruption dans ma tente, se mit à pleurer.

Aussitôt qu'il put se faire comprendre, il m'expliqua que son père, qui se trouvait dans un village voisin, était gravement malade. Il avait entendu parler de l'arrivée d'un chrétien et me pria d'aller le voir.

J'y allai, accompagné du jeune homme portant une lanterne. Ce fut une longue promenade et il tombait des hallebardes, mais enfin nous arrivâmes au camp du Juif, où se trouvaient deux tentes comme celles dont usent les Juifs en voyage.

Tout était plongé dans l'ombre. Je fus bien accueilli à la lumière de ma propre lanterne par le père du jeune homme qui, assis au milieu de ses balles d'étoffes, semblait être la statue de la parfaite santé.

Après les compliments habituels, je demandai ce que je pouvais faire. C'était la nuit de vendredi et déjà le sabbat avait commencé. Avec beaucoup de circonlocutions, le Juif m'expliqua que le vent avait éteint leur lanterne et qu'en raison du sabbat, nul ne pouvait froter des allumettes et la rallumer. Les Marocains, les infidèles, comme il les appelait, avaient refusé de leur

rendre ce service, et c'est pourquoi il avait été obligé de me déranger.

J'avais fait plusieurs milles sous une pluie torrentielle pour frotter une allumette.

Je la frottai, et ils peuvent se féliciter que je n'aie pas frotté autre chose.

Je le laissai avec ses lanternes allumées, mais je le forçai à récompenser si généreusement mes hommes pour la longue et fatigante promenade qu'il leur avait fait faire qu'il dut préférer dans la suite demeurer dans la plus profonde obscurité plutôt que de déranger un autre chrétien.

Une famille musulmane qui a souffert beaucoup d'ennuis fut celle de l'ancien caïd des Sefyan, dans le Gharb, El Hadj ben Selham er Remoush ; il fut en son temps un homme célèbre. Il avait acheté sa place grâce à la corruption et grâce à ses amis, et était devenu rapidement un personnage très influent et très riche.

Il faut reconnaître que, étant donné la valeur des caïds marocains, ce n'était pas un des pires. Naturellement, il commettait des exactions et remplissait les prisons, mais les gens qu'il administrait ne se plaignaient pas outre mesure, ce qui laisse à penser que son administration avait de très bons côtés. Sans doute ses fils ne l'aidaient guère. Son fils aîné, qui était son khalifa, était une parfaite canaille.

C'était un beau cavalier, toujours bien habillé, et extérieurement il était tout à fait sympathique, mais il buvait exagérément et aucune jeune fille ou femme de bonne mine de son commandement n'échappait à ses attentions.

Il était encore un jeune homme quand la catastrophe survint :



On avait fait des plaintes au sultan contre sa conduite, et son père avait été si copieusement pressuré de ce fait qu'il en avait perdu presque toute sa fortune.

Quand les vizirs eurent tiré de lui tout ce qu'ils pouvaient, une troupe arriva et arrêta les hommes de la famille, tandis que les soldats passaient un jour ou deux dans le harem. On ne laissa pas pierre sur pierre de sa maison, afin de découvrir les trésors qui pouvaient y être cachés. Le caïd et ses fils furent envoyés enchaînés à Marrakech. Sa propriété devint une ruine, ses jardins furent ravagés. Aujourd'hui encore, au milieu d'un enclos de figuiers de Barbarie, on voit les restes de ce qui fut une opulente demeure.

El Hadj Bou Selhem, homme âgé, accoutumé à une vie luxueuse, ne supporta pas longtemps les horreurs de la prison. Son fils aîné mourut bientôt après, le troisième, encore un enfant, fut relâché. Quelques années plus tard, chevauchant au travers des collines voisines d'Ouezzan, un berger qui gardait un troupeau de chèvres m'interpella et me dit : « Vous ne me reconnaissez pas, je suis Mohamed, le fils de El Hadj Bou Selhem. » Je lui demandai de me raconter son histoire. Mis en liberté sans un sou, il s'était réfugié dans la famille de sa mère qui avait souffert naturellement de la confiscation des biens du père. Il était maintenant berger, lui que j'avais vu quelques années auparavant monté sur des chevaux magnifiques revêtus de harnachements brodés d'or, entouré d'esclaves.

Quelques années plus tard je le revis encore. La chance avait tourné. Il avait réussi à racheter une part des biens confisqués, et il était redevenu un notable à l'aise, en train de s'enrichir. Aujourd'hui, sous un gouvernement

moins brutal, c'est un propriétaire important, et une fois de plus il monte de beaux chevaux.

C'était la règle, que les familles se soutenaient dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Leur puissance dépendait de la cohésion de leurs membres. Lorsqu'un homme obtenait une place de caïd, il aidait tous ses frères, ses oncles et cousins, et les casait autour de lui.

Il les exemptait d'impôts et leur permettait de voler. C'était le nombre de ses clients autant que son prestige qui le protégeait contre le meurtre et la révolte.

Et quand les familles étaient divisées, le malheur les assaillait.

Il y a quelque temps, à la mort d'un des plus grands caïds du Sud, son fils aîné arrivait à la cour conduisant des mulets chargés d'argent pour acheter la charge de son père.

Il y avait un fils plus jeune qui n'avait pas quitté encore l'appartement des femmes et dont la mère avait été la favorite du caïd décédé, et était restée sa confidente jusqu'à sa mort.

Elle savait assez ce qui l'attendait si le fils aîné réussissait à acheter la succession de son père : c'est qu'elle et son jeune fils seraient chassés, sinon tués, car les jalousies de famille sont meurtrières. Elle joua l'atout qu'elle avait en main, celui qui gagnait presque toujours au Maroc. Elle seule savait où était cachée la fortune du caïd. Elle envoya son fils à la cour en toute hâte, sous la conduite d'un de ses parents. Il arriva pour apprendre que son frère aîné avait déjà été nommé au caïdat et était retourné dans sa tribu le matin même.

Le jeune homme et ses conseillers virent le grand vizir et demandèrent combien le nouveau caïd avait caheté sa place. La somme ayant été indiquée, le jeune

candidat apporta une somme beaucoup plus forte pour obtenir une lettre du sultan lui donnant la place, avec l'autorisation d'employer tel moyen qu'il voudrait pour déposséder son frère. Le marché fut vite conclu et avec un parti de cavaliers mis à sa disposition par le sultan, il commença la poursuite. Il n'atteignit son frère que sous les murs de la kasbah. Celui-ci fut appréhendé et enfermé dans la prison du palais. Inutile de dire qu'il n'en sortit jamais vivant. Les soldats demeurèrent là quelques jours et repartirent emportant le prix de la faveur accordée, car le nouveau caïd avait déterré sous le grand bassin d'une fontaine, dans la cour du château, le trésor caché par son père.

Pour de l'argent, le maghzen commettait tous les crimes. Il n'était pas rare que le sultan lui-même ne tînt pas les engagements du gouvernement. Moulay Hafid avait à juste titre peu de confiance dans son entourage, et aucune opération financière, aussi véreuse qu'elle fût, n'était entreprise en dehors de ses directives, et d'ailleurs presque toujours avec succès.

Toute l'atmosphère du palais était viciée par la malhonnêteté.

Le sultan n'hésitait jamais à prendre par jeu — mais définitivement — les objets qui lui plaisaient, pour peu qu'il connût leur propriétaire. Je fus à maintes reprises victime de ces petits larcins : calepins, boutons de manchette, épingles de cravate. On apprenait vite à ne se munir d'aucun objet de valeur quand on vivait à la cour. Et il ne faut pas croire qu'on recevait des cadeaux en échange, car il était très rare que le sultan fît des présents. Il lui arrivait parfois d'être généreux avec l'argent des autres, mais cela même était très rare.

Les visites que l'on faisait à Abd el Aziz ou à Moulay

Hafid coûtaient très cher. Il y a beaucoup de gens qui pensaient que les hommes fortunés devant qui s'ouvraient les portes bien closes du palais s'enrichissaient. Il y en eut quelques-uns, ceux qui avaient quelques marchandises à vendre, mais ceux qui comme moi étaient des visiteurs sans but intéressé payaient assez cher le privilège de l'« entrée ». C'était une des formes les plus habituelles du vol.

En arrivant à la porte du palais, des esclaves s'emparaient de votre cheval ; lorsqu'on sortait du palais, les esclaves étaient encore là, mais on n'apercevait plus le cheval.

Protestations et menaces n'aboutissaient à rien, et il n'y avait qu'un moyen de rentrer en possession de son bien, c'était de payer et parfois bien cher.

A une époque où j'étais reçu en audience par Moulay Hafid, alors qu'il était à Fez, cette aventure m'arrivait chaque jour, et cette manière de voler me revenait chaque jour à deux ou trois livres sterling.

Une fois je perdis mon sang-froid et je maudis les esclaves.

Ne pouvant obtenir gain de cause, je revins dans un violent accès de colère me plaindre au grand vizir.

Le sultan surprit notre entretien et me fit appeler, et je parlai devant lui d'une façon énergique. Je lui dis qu'en Europe on payait une entrée pour voir dans des boutiques des monstres et des phénomènes, des femmes géantes et des hommes tatoués, mais que jamais je n'avais été volé d'une façon aussi impudente que lorsque je venais dans son palais, qu'après tout c'était lui qui m'envoyait chercher, que pour moi ces entrevues étaient inutiles et que j'étais décidé à ne plus revenir si l'on ne mettait ordre à cette façon de faire.

Le sultan apaisa ma mauvaise humeur, parla de

bonté et de charité et termina en disant : « Il ne faut pas les juger trop sévèrement, vous savez qu'ils ne reçoivent aucun salaire. Pourtant je vais les faire punir, pour qu'ils ne vous fassent plus de chagrin », et il ordonna au grand vizir de les faire fouetter. Naturellement j'intercédaï ; mais je n'avais pas besoin de m'inquiéter, ils furent fouettés pour la forme et reçurent seulement cinq ou six petits coups comme on en donne aux enfants. Quand je revins à la porte, mon cheval avait à nouveau disparu. Cette fois, c'était les esclaves qui avaient fouetté leurs camarades pour le délit qu'ils commettaient à leur tour, qui exigeaient une récompense ; il n'y avait rien à faire. Je payai.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. L'étiquette traditionnelle et historique a été conservée et on la suit strictement dans toutes les cérémonies, mais on sait qu'une main ferme dirige tout. Les esclaves et les soldats sont magnifiquement habillés, les fonctionnaires de la cour sont très polis et une réception à la cour est aujourd'hui un spectacle magnifique qu'il faut voir. Dans les cours extérieures se tient la garde noire en rouge et or, la cavalerie, l'infanterie et la musique impériale habillée de cafetans de toutes couleurs ; les longs couloirs sont pleins d'activité. Dans la salle du trône, assis sur un divan, le sultan reçoit ses hôtes avec affabilité et intelligence. L'inattendu, il est vrai, n'est plus, mais tout le reste demeure, même les lions qui rugissent dans leur cage dans un coin du jardin. Les palais n'ont pas changé, mais ils sont réparés et appropriés, tandis qu'autrefois on n'entretenait que la partie habitée par le sultan.

C'est sans doute au point de vue médical que les sentiments des Marocains ont éprouvé le plus radical chan-

gement. Autrefois le Maure aurait bien accepté les médications européennes des docteurs chrétiens, mais il était rare qu'ils pussent en obtenir

Les missions médicales de Fez et de Marrakech étaient bien organisées et rendaient de grands services, et les médecins attachés à la cour avaient une certaine clientèle. En général, la confiance de l'indigène était mitigée, suffisante pour accepter une drogue si aucun traitement n'était prescrit, mais pas assez grande pour payer des honoraires.

Souvent aussi la médecine n'était pas absorbée, et le malade pensait en lui-même que l'efficacité de la médecine résultait de la présence du docteur plutôt que son remède lui-même. J'eus une fois l'occasion de vérifier cela. Un Marocain, mon voisin, était malade du typhus et, selon mon conseil, sa femme appela un très bon docteur pour le soigner. J'accompagnai celui-ci dans sa visite. Le patient était à toute extrémité.

Le docteur et moi expliquâmes à la femme comment devaient être prises les médecines, et en apparence on avait l'air de suivre les prescriptions. Mais un jour, arrivant à l'improviste, à l'heure où le malade devait prendre sa potion, je vis sa femme mesurer soigneusement la dose dans un verre et la jeter sans hésitation.

Je restai sans bouger un moment et signalai seulement ensuite ma présence. Je demandai si le malade avait bu la médecine. Soulevant la bouteille, et montrant la diminution du niveau, la femme dit : « Il vient justement de la prendre. » Je dis à la femme que je l'avais vue en train de la jeter. Elle montra peu ou pas de surprise et dit : « La présence du médecin est suffisante sans les remèdes. La science est ce qui est nécessaire, mieux que tout ce

qu'il y a dans tes remèdes. » J'ai vu souvent des cas semblables : l'un est si drôle qu'il faut le rapporter.

Rencontrant par hasard un vieil indigène ayant au mollet un terrible mal, je lui demandai s'il ne voulait pas aller à l'hôpital pour y être soigné. Il y consentit sans difficulté et j'écrivis au docteur traitant un mot sur une carte de visite. L'homme prit le papier et s'en alla.

Un jour ou deux plus tard je rencontrai notre homme. Sa jambe était enveloppée d'un sale chiffon. Je lui demandai s'il n'avait pas été à l'hôpital. « Non, répliqua-t-il, ce n'était pas la peine. Ma jambe va déjà beaucoup mieux. » J'insistai pour voir la plaie. Sous le bandage ignoble, liée sur la blessure ouverte, je vis ma carte de visite. Je demandai à l'homme pourquoi il l'avait placée là. Votre bonté, dit-il, et la science du médecin à qui elle était adressée sont suffisantes pour me guérir. J'ai mis le papier sur le mal et ça va déjà beaucoup mieux. »

Il n'en était rien et, si l'on pouvait se rendre compte de quelque chose, c'est que le mal avait empiré ; alors j'emmenai de force le vieux à l'hôpital et on le soigna.

Trouvant un soulagement presque immédiat à son mal, il suivit les prescriptions du médecin et continua ses visites jusqu'à ce qu'il fût guéri. J'essayai alors de lui montrer la folie de son raisonnement, mais il répliqua simplement : « Le papier était suffisant, il aurait produit le même effet si vous m'aviez permis de le laisser sur le mal. »

Les femmes étaient et sont encore plus difficiles à soigner, mais cependant de grands progrès ont été faits, et la mission médicale de Fez, dirigée par deux estimables femmes anglaises ou plutôt irlandaises, a rendu d'im-

menses services. Il est à remarquer que c'est à Fez, la ville la plus fanatique des villes marocaines, que le plus grand pas a été fait au point de vue des soins médicaux. Dans d'autres villes, on obtient des résultats, mais nulle part les femmes chrétiennes ne se sont ouvert le chemin des cœurs comme dans la capitale du Nord.

Aucune grande cérémonie n'est parfaite dans les maisons de l'aristocratie de Fez si les « Toubibats » n'y assistent.

Parlant l'arabe avec facilité, elles ont réussi grâce à leurs bons soins, plus encore grâce à leurs grandes qualités, à se faire très sincèrement aimer, et c'est justice.

Enfin leur succès a été dû aussi à ce qui est toujours apprécié, allégresse et bonne humeur, ce qui constitue, après tout, les fondements les plus importants du vrai christianisme.

Autrefois les gens du peuple se contentaient des pouvoirs guérisseurs des chorfas et des talismans des tolbas. Ils visitaient certains lieux sacrés. D'autres, encore plus ignorants, appelaient pour soigner leurs malades les nègres danseurs et les disciples des Aïssaouas, dont la musique et les chants devaient suffire pour chasser tous les djins du corps malade.

En même temps ils avaient une connaissance des herbes médicales qui n'était pas négligeable, et plusieurs de ces remèdes étaient excellents.

La réduction des fractures était pratiquée et bien opérée avec des attelles de bois et des roseaux.

Les Marocains avaient aussi reconnu depuis longtemps la valeur de certaines sources chaudes, qui sont très indiquées pour la guérison des maladies de peau et autres, fréquentes dans le pays.

Les bains chauds de Moulay Yacoub, près de Fez, sont



particulièrement réputés, et leur efficacité est indiscutable.

J'ai connu des indigènes, à peine capables de se transporter à cheval à cette source, qui sont revenus vingt ou trente jours après complètement guéris.

En dehors des vendeurs d'étranges remèdes qu'on peut voir sur les marchés marocains, ayant devant eux leur assortiment composé d'épouvantables animaux desséchés ou de peaux d'oiseaux mangés des mites, il y a un certain nombre de médecins indigènes.

Les plus renommés sont les chorfas de l'oued Dadès, oasis située au sud du grand Atlas. Ces hommes prétendent posséder une science héréditaire, et sans aucun doute il existe encore chez eux quelques traces d'études médicales. Ils opèrent de la cataracte non en l'enlevant, mais en la tranchant, ce qui amène parfois la guérison sans qu'il soit bien certain que la cure reste définitive.

Ils sont assez habiles pour enlever des morceaux de crâne brisé.

Ils ne pratiquent pas la trépanation, mais, après que la peau a été coupée, la partie brisée est enlevée et remplacée par un morceau d'écorce sèche de courge qui, s'ajustant à la partie restante du crâne, protège l'ouverture au-dessus du cerveau. La peau est ensuite recousue pardessus.

Mais la plus ingénieuse méthode pour guérir les blessures est celle en usage chez les Berbères de l'Atlas, l'emploi des fourmis rouges.

Ils savent recoudre les plaies, mais n'ayant aucun moyen de désinfecter le matériel employé, les blessures se rouvrent ou produisent des inflammations.

Alors ils emploient la méthode suivante :

Réunissant les deux lèvres de la blessure de façon à

laisser apparaître un peu des deux sections, ils posent une fourmi rouge vivante sur la blessure. La fourmi ferme les deux mandibules sur la peau et elle est aussitôt décapitée par un aide avec des ciseaux

Les mandibules restent fermées, retenant les deux bords de la plaie réunis ; quatre ou cinq de ces sutures sont appliquées sur une plaie de quelques pouces de long ; avec le temps, la tête de la fourmi tombe et la plaie reste fermée.

Ce système est communément employé dans l'Atlas, et le pacha de Marrakech m'a dit qu'il recommandait à ses soldats de l'employer de préférence à la suture, à moins que celle-ci ne puisse être pratiquée par un docteur européen avec un matériel désinfecté.

Les sultans Moulay Hafid et Moulay Abd el Aziz s'intéressèrent tous deux à la médecine, et ils avaient confiance en leurs docteurs. Un dentiste anglais, qui soignait les dames du palais sous le règne du premier, n'était autorisé à travailler dans la bouche des dames que par un orifice taillé dans le voile qui enveloppait extérieurement la patiente assise sur le fauteuil mécanique. Mais ce dentiste soigna si bien les femmes que les vizirs voulurent à leur tour se faire arranger les dents et que le dentiste fut très occupé.

Un jour, le ministre des Affaires étrangères me fit appeler et, après quelques phrases vagues, me demanda si je connaissais le dentiste. Je répliquai que oui, et qu'il était un maître dans son art.

Le vizir me dit qu'il s'y connaissait peu en matière de prothèse dentaire, qu'il voudrait bien qu'on lui dise s'il était absolument nécessaire que chaque fois que sa femme éternue elle envoie son râtelier au milieu de la chambre.

Je répondis que cela ne devait pas être une absolue nécessité, mais que je demanderais au dentiste ! Je lui en parlai et le râtelier de la dame fut vite arrangé et amélioré. C'est « merveilleux, me disait le vizir, elle éternue et éternue sans répit et ses dents ne font pas même de bruit. »

Au temps de Moulay Hassan, avant qu'un médecin fût attaché au palais, le caïd Mac Lean, alors jeune officier, avait l'habitude de se mêler de médecine et la confiance qu'il inspirait au sultan était si grande que celui-ci lui permettait de le soigner. Or les connaissances de Mac Lean se bornaient à sa boîte à médicaments et à un livre d'explications. Une fois, les dames du palais souffrirent d'une indigestion et en même temps on avait eu besoin d'un désinfectant pour quelqu'un qui avait été victime d'un accident.

Caïd Mac Lean envoya les deux médecines avec des instructions pour leur emploi, mais par suite d'une méprise, les dames avalèrent les comprimés de permanganate de potasse au lieu du remède qui leur était destiné.

Les comprimés provoquèrent de violentes douleurs et, à la grande frayeur du sultan et des dames, celles-ci commencèrent à vomir quelque chose qui ressemblait à de grandes quantités de sang.

Leur peur augmentait avec leur mal et, en réponse à un pressant message, Mac Lean arriva en toute hâte au palais. Le sultan était hors de lui, mais on expliqua l'erreur et les dames guérirent.

Les premières expériences que fit Moulay Abd el Aziz du chloroforme auraient pu avoir de bien plus graves conséquences. Le docteur Verdon, son docteur anglais, avait opéré un esclave sous le chloroforme en

présence du sultan. L'opération terminée, le sultan revint au palais muni d'une bouteille d'anesthésique.

Le docteur essaya de rentrer en possession de sa bouteille, mais ce fut en vain et tout ce qu'il put faire fut d'avertir Sa Majesté de faire bien attention. C'est ce qu'il fit, car personne ne mourut, mais un certain jour on raconta que les dames du palais étaient étendues partout dans le palais comme des bûches de bois, car il les avait toutes chloroformées.

Moulay Hafid appréciait lui aussi le chloroforme et il insista pour qu'on en donnât à un lion qui souffrait d'un ongle incarné. Le lion, dont le caractère n'était pas commode, n'accepta pas facilement l'opération qui cependant réussit à la grande satisfaction de Sa Majesté.

Aujourd'hui le peuple afflue dans les hopitaux que le protectorat français a ouverts partout.

Il y a encore beaucoup à faire, car les malades sont nombreux, mais ce qui a déjà été fait est admirable. Les Marocains qui jadis n'acceptaient pas la moindre médecine se précipitent maintenant au plus proche dispensaire dès qu'ils se sentent malades, et celui qui subit un accident est emmené aussitôt par ses camarades à l'hôpital indigène.

Une foule de clients attendent patiemment leur tour dans les pièces et les corridors, et les jours de consultation pour les femmes sont aussi chargés que ceux réservés aux hommes. Quels que puissent être les vrais sentiments des musulmans pour les chrétiens, leur confiance pour les docteurs chrétiens est indiscutable. Et maintenant les gens qui arrivent à la consultation médicale pensent sans doute que leurs sentiments n'ont pas changé. Ils ne se rendent pas compte qu'il y a dix ans, même s'ils en

avaient eu la possibilité, ils n'auraient jamais osé manifester ce respect public et cette confiance pour la science de l'infidèle ; le changement est venu graduellement et n'a pas été remarqué par ceux qui le subissaient. On peut aussi observer sur d'autres sujets les mêmes modifications de la mentalité. Les universités ou médersas de Fez et de Marrakech, fermées pendant des siècles aux Européens, leur sont maintenant ouvertes et ils peuvent venir admirer les joyaux de l'architecture marocaine.

Les autorités religieuses ne purent plus tenir fermées ces médersas quand ils apprirent que quelques siècles auparavant les étudiants chrétiens y étaient instruits, et après un peu d'hésitation, ils en permirent l'ouverture.

Les fonctionnaires des Beaux-Arts s'employèrent aussitôt à restaurer ces chefs-d'œuvre architecturaux.

Au début, les étudiants furent choqués de la présence des chrétiens et, au cours d'une de mes visites à la médersa de Ben Youssef à Marrakech, ils se plaignirent plutôt amèrement que les architectes français restauraient les choses anciennes et prenaient des libertés avec le style. « Il aurait mieux valu, disaient-ils, les laisser tomber en ruines plutôt que de les laisser toucher par des infidèles. »

Une année plus tard, je retournai à la médersa. Les mêmes étudiants ou la plupart d'entre eux étaient présents. Le service des Beaux-Arts avait terminé la restauration d'un côté de la grande cour, mais attendait des fonds pour continuer l'autre côté.

De nouveau les écoliers se plaignirent, mais cette fois ils regrettaient que les architectes français eussent abandonné leur travail. Quelle raison avaient-ils de le

laisser inachevé? Est-ce que je ne pourrais pas user de mon influence pour obtenir qu'on continue le travail? Je leur rappelai leurs protestations de l'année précédente avant que le travail fût commencé, ils rirent et répliquèrent : « Eh bien vous savez, hier c'était hier et aujourd'hui, c'est aujourd'hui.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
PRÉFACE .....	I
CHAP. I. — L'avènement de Moulay Hafid .....	1
— II. — La vie à la cour marocaine .....	33
— III. — Le chemin de la décadence .....	63
— IV. — Le commencement de la fin .....	89
— V. — La liquidation du sultanat .....	115
— VI. — Le sultan chez lui .....	133
— VII. — Le sultan en France .....	151
— VIII. — Raisouli .....	167
— IX. — Les confréries religieuses. Saints, Chorfas. Pêcheurs .....	235
— X. — Évolution et chances d'avenir .....	259

---